This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

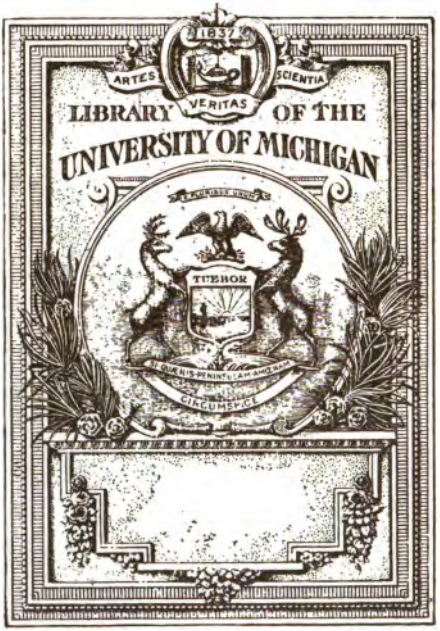
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

5 vols
14/-

cat

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
M376R
1884

Lewis R Stanton

UN

HOMME DÉLICAT

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

AUTOUR DU MARIAGE, 53e édition	1 vol
CE QUE FEMME VEUT, 12e édition	1 —
LE MONDE A COTÉ, 20e édition	1 —
PETIT BOB, 19e édition	1 —
LA VERTU DE LA BARONNE, 12e édition	1 —

Paris. — Imp. N.-M. DUFAL, 17, rue de l'Echiquier

Sybille Gabrielle Marie Antoinette de Riquetti de Mirabeau Martel de Janville, comtesse de.

UN

HOMME DÉLICAT

PAR

GYP

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884
Droits de reproduction et de traduction réservés.

October 24, 1923 E.M.

UN HOMME DÉLICAT

Librarian
Heffer
10-18-23
9089

Dans le cabinet de maître BONAVY, avoué.

Grande pièce carrée, très élevée, deux panneaux de tapisseries anciennes, représentant Don Quichotte combattant les moulins à vent, et Télémaque écoutant les conseils du sage Mentor.

Une très belle bibliothèque; meubles Louis XIII, d'aspect un peu rébarbatif; casiers; tableaux de prix; bronzes; tapis épais et sourds.

MAÎTRE BONAVY, quarante ans. Grand, blond, extrêmement comme il faut et correct; yeux gris et rieurs; sourire malin.

Il parcourt les journaux.

La porte s'ouvre et le marquis de La Guigne entre brusquement.

Le marquis de La Guigne a trente-huit ans ; il n'est ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, ni brun, ni blond. Il n'a l'air ni bête, ni intelligent. Il appartient à la catégorie des « *ternes* »; il semble bouleversé.

MAÎTRE BONAVY, *se retournant.* — Ah!... c'est toi!... C'est gentil de venir me voir!...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *exalté.* — Il s'agit bien de gentillesse!... ce qui m'amène est grave, excessivement grave...

MAÎTRE BONAVY, *le regardant avec étonnement.* — Il est de fait que tu as une tête...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *portant machinalement les mains à son front.* — Qu'est-ce qu'elle a, ma tête?... qu'est-ce qu'elle a?

MAÎTRE BONAVY. — Mais... tu semble s agité...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — On le serait à moins, mon ami... Tu sais bien, ma femme?... cet ange... que tu admires...

MAÎTRE BONAVY, *vivement.* — Elle est malade?...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Ah! ouiche! malade!... Elle me trompe. (*Il saisit le poignet*

de Me Bonavy et le serre violemment.) — Elle me trompe... entends-tu!...

MAÎTRE BONAVY, *faisant la grimace et cherchant à dégager son poignet.* — En es-tu sûr?...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *tombant sur une chaise.* — Parfaitement sûr... La misérable!...

MAÎTRE BONAVY, *consolant.* — Quelque lettre anonyme, je gage...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Une lettre anonyme... je ne l'aurais pas crue!... Oui, ma foi, j'aurais été assez bête pour ne pas la croire!... Non, mon ami, non... je les ai surpris moi-même... tout à l'heure... dans une situation qui ne me laisse plus rien à apprendre... Ils me croyaient à Auteuil... j'aurais dû y être en effet... Mais je revenais... chercher ma lorgnette... Ma femme avait refusé d'aller aux courses!... (*Il se promène avec agitation en serrant les poings*). Les misérables!!!

MAÎTRE BONAVY, *timidement.* — Et... tu connais... le...?

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — C'est cet imbécile de Galbe.

MAÎTRE BONAVY. — Fichtre! Ce nom promet...!

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Je le tuerai !...

MAÎTRE BONAVY, *conciliant*. — Voyons, mon ami, calme-toi...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Mais, avant cela, je veux me séparer !...

MAÎTRE BONAVY. — A la bonne heure !... j'aime mieux ça !... Et encore, ça ne vaut pas grand'chose, va !... Tu ne peux te figurer à quel point il est difficile d'avoir la preuve qu'on est trompé par sa femme...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Oh ! quant à ça, je l'ai, moi, cette preuve ! ! !

MAÎTRE BONAVY. — Oui, mais tu étais seul témoin... de... du fait ?...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Ah ! heureusement !

MAÎTRE BONAVY. — Eh bien, pour démontrer, avec preuves à l'appui, le fait que tu affirmes... il faudra...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *de plus en plus exalté*. — Comment... quand je te dis que, en ouvrant la porte du salon, je les ai trouvés qui... Enfin, je ne peux pourtant pas entrer dans les détails ! ! ! Ah ! si j'avais eu mon fusil ! ! !

MAÎTRE BONAVY. — Calme-toi, je t'en prie...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Je suis calme; explique-moi la marche à suivre pour obtenir la séparation. . Par où commence-t-on?...

MAÎTRE BONAVY. — Réfléchis, mon pauvre ami... Je sais bien que la... découverte que tu viens de faire est fâcheuse... très fâcheuse... mais un procès... un scandale!...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *tragique, se croisant les bras.* — Alors... tu me conseilles de conserver à mon foyer la femme qui le souille... de fermer les yeux, d'accepter cette infamie en faisant bon visage... Et c'est toi... toi qui passes pour un puritain, toi, chargé de faire respecter les lois et la morale, qui oses me dire cela en face!... mais c'est monstrueux!!!

MAÎTRE BONAVY. — Mon Dieu... il y a un vieux dicton qui dit qu'entre deux maux il faut choisir le moindre; moi je suis de cet avis... je t'ai dit ma façon de penser, ce n'est pas la tienne; je suis à tes ordres comme ami et comme avoué...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — A la bonne heure; allons... vite... Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

MAÎTRE BONAVY. — Il faut d'abord... si tu es bien décidé...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *impétueusement*. — Je le suis...

MAÎTRE BONAVY, *continuant*. — Présenter au président du tribunal une requête...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Parfaitement... Ensuite?...

MAÎTRE BONAVY. — Ensuite, tu recevras une citation à comparaître devant le président au jour et à l'heure qui te seront fixés...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Et ma femme, qu'est-ce qu'elle fera pendant ce temps-là?. .

MAÎTRE BONAVY. — Ta femme recevra le même avis...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *avec éclat*. — La rencontrer!... la revoir!... jamais!!... Il me serait impossible de supporter sa présence... je sens que je ne serais pas maître de moi... Tu iras à ma place...

MAÎTRE BONAVY. — Cela ne se peut pas.

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Parce que...?

MAÎTRE BONAVY. — Parce que « les parties

sont tenues de comparaître en personne, sans pouvoir se faire assister d'avoués ni conseils. » Article 877...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Il y a un article tout exprès pour expliquer ça?

MAÎTRE BONAVY. — Tout exprès, mon cher, oui.

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Et quand nous aurons été nous montrer à cet homme, qu'est-ce qui arrivera?...

MAÎTRE BONAVY. — Le président vous fera les représentations qu'il croira propres à opérer un rapprochement...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Elles seront inutiles, les représentations! Je voudrais le voir à ma place, le président!... S'il avait comme moi, trouvé sa femme...

MAÎTRE BONAVY, *simplement*. — Oh! ça lui est peut-être arrivé comme aux autres...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — On croirait vraiment, à t'entendre, que c'est une chose normale. Tu parles de ça avec un calme... Ah! on voit bien que tu n'es pas marié, toi!... tu as eu du nez de ne pas te marier.

MAÎTRE BONAVY. — C'était superflu ; tous mes amis le sont...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Tu es cynique.

MAÎTRE BONAVY. — Non, je suis avoué, et mon métier me fait voir les petits dessous de bien des existences...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Et, quand j'aurai envoyé promener le président et ses exhortations?...

MAÎTRE BONAVY, *récitant* : — « S'il ne peut » obtenir le rapprochement, il rendra une seconde » ordonnance portant : qu'attendu qu'il ne peut » concilier les parties, il les renvoie à se pourvoir » sans citation préalable au bureau de conciliation ; il autorisera, par la même ordonnance, la » femme à procéder sur la demande et à se retirer » provisoirement dans telle maison dont les » parties seront convenues, ou qu'il indiquera » d'office ; il ordonnera que les effets à l'usage » journalier de la femme lui seront remis. Les » demandes en provision seront portées à l'audience. » Article 878 et suivants.

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Eh bien, mais ça a l'air très simple, tout ça...

MAÎTRE BONAVY. — Sans doute, ça en a l'air... mais ça ne l'est pas; et, en admettant que le résultat soit tel que tu le souhaites, que de scandale, que de boue remuée... étant donné le motif de la demande en séparation surtout...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Eh! que m'importe! Je veux être délivré de cette femme; la traîner, ainsi que son complice, devant la justice...

MAÎTRE BONAVY. — Mon pauvre ami, tu vas avoir de désagréables moments à passer... Certes, le bon droit est de ton côté, mais ça n'empêchera pas l'avocat de ta femme de te dire des choses vexantes...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Le mien en répondra! J'en veux un bon!... Je veux Bartolo... c'est l'avocat des maris!... Il flétrira publiquement les coupables... il dira... Je lui raconterai les détails, à lui!

MAÎTRE BONAVY. — Il dira tout ce que tu voudras; mais il ne le dira pas pour rien... il ne parle pas dans les prix doux, Bartolo.

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Ça m'est égal, je

suis assez riche pour ne pas lésiner là-dessus...

MAÎTRE BONAVY, *surpris.* — Tu es riche?...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Pas dans les proportions où on l'est aujourd'hui... mais enfin, je suis à l'aise... Nous avons 90.000 francs de revenu...

MAÎTRE BONAVY. — Pardon... je croyais que cette fortune appartenait à ta femme?...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Effectivement...

MAÎTRE BONAVY. — Alors, tu n'es pas, je présume, assez naïf, pour penser que ta femme te donnera 50 ou 60.000 francs, destinés à lui intenter un procès en séparation?...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Mais... nous sommes mariés sous le régime de la communauté, et...

MAÎTRE BONAVY. — Possible, mais du jour où vous vous séparez, cette communauté n'existe plus; vous reprenez chacun votre part...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *saisi.* — Comment cela?...

MAÎTRE BONAVY. — Parce que « la séparation de corps entraîne toujours la séparation de biens ». Article 311...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Ah! tu m'ennuies, avec tes articles!...

MAÎTRE BONAVY. — Tu n'es pas le seul auquel ils produisent cet effet-là...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *anéanti*. — Alors, je n'aurai rien, moi, rien du tout?...

MAÎTRE BONAVY. — Si fait, ta femme sera obligée à te faire une pension...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Une pension! De combien?...

MAÎTRE BONAVY. — Je ne sais pas au juste: cela peut varier de 6 à 10.000 francs par an... Si le tribunal est extrêmement généreux, il t'en octroira peut-être 12.000... Mais il ne faut pas compter là-dessus... le tribunal n'est pas tendre pour les besoins d'argent... des autres...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Mais c'est indécent!...

MAÎTRE BONAVY. — C'est comme ça... tu vas être très gêné, mon pauvre ami...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *amer*. — Gêné!... Tu appelles ça gêné, toi?

MAÎTRE BONAVY, *insinuant*. — C'est pour cela

que... tu pourrais peut-être attendre avant de prendre ce grand parti... Ta femme a été étourdie... j'en conviens... mais...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Étourdie !... Ma parole, tu as des mots !...

MAÎTRE BONAVY. — Eh, mon Dieu, j'atténue... c'est mon rôle...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *très digne.* — Ce n'est pas le mien...

MAÎTRE BONAVY. — Mais tu adores ta femme, malheureux !...

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Je l'adorais, mais c'est bien fini... Il y a de ces coups qui vous ouvrent les yeux sur ceux que l'on croyait dignes d'amour...

MAÎTRE BONAVY. — Il y a sept ans que vous vivez l'un près de l'autre... Sois magnanime, pardonne...? cela peut être un beau rôle pour un mari...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *lyrique.* — Un mari outragé n'est plus un mari... c'est un justicier, son devoir est de frapper... je frappe !...

MAÎTRE BONAVY. — Mais que vas-tu devenir? Où et de quoi vas-tu vivre?

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *suivant une idée.* — Cette canaille de Galbe!!! M'a-t-il assez volé ma confiance, celui-là!... J'aurais soupçonné tout le monde, excepté lui!...

MAÎTRE BONAVY. — C'est généralement comme ça!

MONSIEUR DE LA GUIGNE. — Et elle!!! Elle, qui me houspillait du matin au soir!... cachait-elle assez son jeu?... Une femme qui trompe son mari est aimable, souple, chatte,... tandis que la mienne me menait à la baguette... Alors, je croyais qu'elle m'aimait!...

MAÎTRE BONAVY, *vivement.* — Mais elle t'aime peut-être beaucoup?...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *ironique.* — Dans la personne de Galbe...

MAÎTRE BONAVY. — Eh, mon ami, est-ce que l'on sait? La femme, qui est, en somme, un être irresponsable et malfaisant, a de ces moments d'aberration...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *se raccrochant.* — Comment, tu crois que?...

MAÎTRE BONAVY. — Qu'elle a agi sans bien s'en

rendre compte, poussée par je ne sais quel démon, entraînée par je ne sais quel vertige... Voyons... sois clément... il n'y a encore rien de fait... il est temps de reculer devant un esclandre qui va bouleverser ta vie, et dont, plus tard, tu regretteras les suites fâcheuses et irréparables... Allons, mon vieux de La Guigne, oublie... et pardonne...

MONSIEUR DE LA GUIGNE, *retombant affalé sur un fauteuil.* — Je ne peux pas; ils m'ont vu !!!

LE MAIL DES DAMIETTE

Lorsqu'en 1864 ou 1865, M. Damiette eut amassé deux cents millions, il vint habiter Paris. C'était (d'après les renseignements qu'il avait pu recueillir entre un marché et une fourniture), la seule ville où il eût chance de s'amuser et d'être reçu à peu près partout. Vienne était trop aristocratique, Berlin trop ennuyeux, Londres trop collet monté, Pétersbourg trop encombré de grosses fortunes pour qu'on y fût ébloui par la sienne; bref il choisit Paris. M. Damiette commença par louer un vieil hôtel abandonné du faubourg Saint-Germain, et s'y installa provisoirement, tandis

qu'on lui construisait un palais dans le quartier des Champs-Élysées. Puis il fit quelques visites chez les gens les mieux posés, qui lui envoyèrent des cartes par la poste. Découragé, il demanda l'explication de ce peu d'empressement à un duc décavé, mais très réellement duc et brillamment apparenté, qu'il avait obligé autrefois à Constantinople. Le duc lui apprit qu'entrer au faubourg Saint-Germain était pour lui chose impossible, et qu'il fallait y renoncer. M. Damiette fut navré, sa femme tenait beaucoup à aller dans ce monde-là. Quant à lui, il préférait un monde plus gai, plus remuant; la bande des cocodès et des cocodettes d'alors le séduisait par-dessus tout et, s'il y avait moyen?... Le duc secoua la tête. Là aussi, on était très difficile; n'entrait pas qui voulait dans cette bande élégante et joyeuse.

— Il n'y a guère qu'un endroit où je puis vous introduire, — dit le duc en terminant — c'est aux Tuileries; peut-être trouverez-vous là un autre moyen de vous faire présenter à quelques-unes des personnes que vous désirez connaître.

Le duc intrigua et M. et madame Damiette furent

invités aux bals des Tuileries. Ils se firent présenter à beaucoup de gens « *lancés* » et reçurent un accueil glacial. La Finance et la Banque leur tendaient, il est vrai, les bras pour les dédommager; mais ils se souciaient bien de cela! Ce qu'ils voulaient, c'était être du Jockey, aller chez les de X..., faire partie, aux courses, du cercle de la jolie madame***, etc..., etc... Leur hôtel était admirablement beau, leurs voitures luxueuses; madame Damiette dépensait chez Félix des sommes folles, que son mari n'avait pas le courage de regretter, espérant toujours atteindre son but; et rien! la situation ne se modifiait pas du tout. Ils inondaient Paris d'invitations; on s'étouffait à leurs fêtes, mais c'était leur monde à eux, qui venait s'empiler dans les salons, et pas un de ceux dont ils désiraient si ardemment la présence, ne répondait à leur appel. Madame Damiette était une assez belle personne, un peu lourde et commençant à s'empâter, mais bien bâtie et bien habillée quand elle laissait faire Félix sans chercher à lui imposer son goût. Damiette, lui, n'était ni bien ni mal; grand, vigoureux et vulgaire,

il était aussi présentable physiquement que beaucoup des héros dont les lauriers l'empêchaient de dormir.

On lui avait dit que les Parisiens aimaient l'imprévu et la variété des distractions. En 67, il réunissait à une même fête, la Patti, Nillson, Crokett, l'Homme-Poisson et la princesse Félicie. La décoration de l'escalier à elle seule coûtait deux cent mille francs. Du reste, si ses ambitions mondaines étaient déçues, et déçues totalement, ses entreprises financières réussissaient merveilleusement; il possédait sept cents millions et comptait ne se reposer qu'au milliard. Mais hélas, tout cela ne lui servait à rien ! En vain il se creusait la tête, se torturait l'imagination pour inventer un moyen de forcer la main à ce monde récalcitrant, il ne trouvait rien ; ou ce qu'il trouvait était mal combiné. Ayant appris par madame Damiette, qu'une très élégante cocodette devait à Félix quatre cent mille francs, sans en avoir le premier sou, il écrivit à la dame pour lui offrir d'acquitter la facture ; malheureusement la lettre fut ouverte par le mari qui administra au pauvre

Damiette une effroyable correction. Le banquier eut beau jurer, protester que ses intentions étaient pures, c'était si invraisemblable que la canne continua impitoyablement son office. Damiette n'osa pas provoquer le monsieur, non qu'il fût poltron, mais parce qu'il redoutait de se mettre à dos cette société, à laquelle il n'était jusqu'alors qu'indifférent. Il acheta horriblement cher des chevaux de course, espérant à la faveur de son écurie être en rapport avec les autres propriétaires. Mais il eut beau être charmant, poli, ne pas se permettre de gagner le plus léger prix à réclamer, faire faire le jeu des concurrents par ses chevaux, il n'obtint pas même un coup de chapeau « des entraîneurs des gens chics ». Un jour, qu'un officier de guides exprimait, sans ménagements, sa pensée sur madame de Pompadour, M. Damiette fit une pelote de ses gants et les lui envoya sur le nez, disant qu'il ne tolérait pas que, devant lui, on se permît d'insulter une femme. Il se battit et passa deux mois au lit. Dans un moment d'expansion, il avoua à ses témoins, qui n'avaient jamais pu s'expliquer cette étrange boutade, qu'ayant entendu

citer comme un trait charmant l'histoire du comte d'Orsay, qui, dans des conditions analogues, s'était battu pour la Sainte-Vierge, il avait voulu essayer d'attirer à lui l'attention et la sympathie du noble faubourg.

Lorsque la guerre éclata, Damiette fut tout simplement héroïque; il était étranger et il avait quarante ans. Néanmoins il s'engagea dans un régiment de zouaves, où étaient engagés des gens très chics, et fit bravement son devoir, mais la déveine le poursuivait; les camarades sur lesquels il avait compté pour lui ouvrir les portes du sanctuaire furent tués tous les trois pendant la campagne. Tandis que Damiette se battait à Champigny, sa femme organisait dans son hôtel une splendide ambulance. Les blessés étaient bandés avec de la batiste, et, tout le temps que dura le siège, ils burent du consommé et mangèrent du poulet. Lorsque M. Thiers cherchait de l'argent pour faire évacuer le plus rapidement possible une portion du territoire piétiné par les Allemands, le banquier Damiette mit modestement cinq cents millions à la disposition du petit souverain, qui,

plus tard, le fit décorer pour cette preuve de bonne volonté. Décoré! il se fichait bien de cette misère! Comprenant que le vent était momentanément au parti qu'on est convenu d'appeler « bien pensant, » et sachant que le défaut capital de ce parti est d'avoir la bourse plate, il offrit des fonds pour créer des journaux, faciliter les réunions politiques et acheter quelques lumières et quelques orateurs entraînants, desquels le besoin se faisait vivement sentir. On accepta son argent au nom de la France, et les journaux qui lui appartenaient ne rendirent même pas compte de ses fêtes. Il bâtit une église et fonda un hôpital et, la seule réflexion que ces prodigalités fastueuses firent faire à ceux pour lesquels il travaillait, fut :

« Faut-il que ces gens-là soient riches! C'en est dégoûtant! »

Les Damiette, désespérés, supposèrent que si les portes du monde élégant refusaient avec une telle obstination de s'ouvrir devant eux, cela tenait à leur nom bourgeois et que, cette fois, il y avait un remède.

Les Pondor et les Jassy, qui étaient bien moins

riches qu'eux, avaient acheté des titres, pourquoi n'en feraient-ils pas autant ? Damiette interrogea Pondor, qui lui expliqua que, pour dix mille francs, il aurait tout ce qu'il y a de mieux en comte romain. Damiette prépara alors une petite notice dans laquelle, dissimulant son origine israélite, il faisait remonter sa famille à 1249. Il attribuait à son premier ancêtre une origine quasi-royale, le représentant comme un fils de Louis IX et d'une égyptienne, chargée de le distraire pendant sa captivité. Pondor, plus lettré, n'approuva pas la notice. A quoi bon cacher la vérité? Çà était bien égal au pape de vendre ses titres à des israélites ou à des chrétiens, tandis que si on allait lui raconter que saint Louis avait fait des enfants à l'étranger, alors qu'on ne le croyait occupé qu'à célébrer la plus grande gloire de Dieu, le Saint-Père pousserait des cris de paon et répondrait à Damiette qu'on n'avait besoin de rien quand on était de souche aussi illustre. Néanmoins le titre arriva, fut enregistré à la chancellerie, et le comte et la comtesse de Damiette crurent que le charme allait être enfin rompu. Il n'en fut rien.

Le banquier essaya de se faire connaître sous un nouveau jour. Puisque les églises, les bonnes œuvres, le patriotisme et le courage, ne servaient à rien, il allait se mettre à faire des bêtises retentissantes. Il fit une rafle des plus jolies filles de Paris, les payant royalement, mais les confiant à des gens à lui, afin que personne n'en pût profiter. Ce qui restait encore de vieille garde en activité et même au cadre de réserve, l'armée permanente, les conscrits, et jusqu'aux enfants de troupe, tout ce qui était joli fut mis sous clef par le prévoyant banquier, qui voulait affamer la société inhospitalière. On fut surpris, on examina Damiette avec une certaine curiosité respectueuse, mais on ne l'invita pas davantage. Le pauvre homme perdit complètement la tête. Dans le grand monde, se dit-il, toutes les femmes ont des intrigues, il faut que ma femme ait des intrigues. Lorsqu'il fit part de cette décision à madame Damiette, elle fut saisie et pensa : « S'il m'avait seulement dit ça il y a quinze ans! Comme j'en aurais profité plus agréablememt qu'aujourd'hui! » Néanmoins elle se résigna. Mais, là encore, les

calculs échouèrent. Madame Damiette eut beau avoir des aventures et M. Damiette un jeu complet de maîtresses de tous les âges et de toutes les couleurs, cela n'engagea personne à se lier avec eux. Ils se rabattirent sur les jouissances matérielles; les écuries pavées de marbre rose et ornées de tresses de paille de riz, devinrent célèbres. Le banquier fut pris de la monomanie des chevaux et des voitures. Ducs, phaétons, bugys, cabriolets, calèches, mails, landaus, victorias, sabots, charrettes anglaises, dogs-carts, clarences, berlines, coupés, voitures de gala, égoïstes, etc., etc., s'alignèrent dans ses remises, et il posséda bientôt une très curieuse collection. La passion du mail se développa surtout chez lui; il en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs. Grâce à ses mails, il réussit à faire partie des réunions organisées à La Marche, à la Croix de Berny et à Auteuil. Il ne connaissait presque personne, il est vrai, mais il suivait dans le tas, et c'était déjà bien joli de fouler, dans le même défilé, la même poussière que les gens chics.

Lorsqu'après la dernière « fête officielle des

drags », on organisa des promenades intimes, dîners à Saint-Germain, à Ville-d'Avray, etc., etc., pour utiliser les mêmes drags, les pauvres Damiette retombèrent dans l'oubli le plus absolu. Au moment de partir pour X... sur mer, le banquier fit venir son carrossier pour lui désigner les voitures à expédier.

— Comment, — dit le carrossier surpris, — monsieur le comte n'emmène pas de mail ?

— Non, — dit mélancoliquement le pauvre homme, — à quoi bon là-bas ?

Le carrossier se récria.

— Mais, monsieur le comte, à X..., il y a des routes superbes, on fait tout le temps des parties dans la forêt ; tous ceux de mes clients qui y sont emmènent les mails, à tel point qu'on a surnommé X..., « la plage aux drags ».

— Ah bah ! c'est à ce point... En ce cas, vous expédierez le mail rouge, ou plutôt, non, j'en voudrais un nouveau... Un spécial, un mail de plage. Comprenez-vous ? Quelque chose d'original, d'inédit, que ça ait bien un chic anglais et campagnard... et comme forme et comme nuance...

— Mais, monsieur le comte, il faut trois mois au moins, pour faire ce que vous me demandez-là... Vous l'auriez en novembre, votre mail?

Le banquier était buté.

— Il me le faut d'aujourd'hui en huit, — dit-il impérieusement, — écrivez en Angleterre, cela doit se trouver tout fait; enfin, arrangez-vous comme vous l'entendrez, il me faut cette voiture, si vous me la fournissez au jour dit, je la paie 20,000 francs, sinon, je vous quitte.

— Monsieur le comte, — balbutia le carrossier éperdu, — c'est impossible... je... Donnez-moi au moins jusqu'à ce soir pour réfléchir.

— J'y consens. J'attends donc ce soir votre réponse, surtout, souvenez-vous que je veux quelque chose d'étourdissant de genre.

Le soir Damiette recevait la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

» Un de mes clients qui part pour Londres, veut
» bien se charger de la commission. Il connaît
» un célèbre faiseur qui fabrique spécialement ce
» que vous désirez. Ce n'est pas, paraît-il, exacte-

» ment la forme des mails ordinaires, mais c'est
» élégant, bizarre, confortable et léger. Tous les
» grands seigneurs anglais se servent de ces voi-
» tures pour les déplacements et les châteaux.
» C'est le dernier mot du genre.

» Toujours à vos ordres, M. le comte, je vous
» prie de daigner recevoir l'assurance de mon
» entier dévouement à vous servir. »***

« *P. S.* — Les plus beaux de ces mails sont en
» vernis, *craquelé*, si on en trouve un, on le pren-
» dra, si non, on le prendra en vernis *ordinaire*. »

Huit jours plus tard, les Damiette installés à X. sur mer, assistaient au déballage du fameux mail, qui arrivait accompagné d'un chef d'atelier du carrossier***, porteur d'une lettre de son patron.

« Monsieur le comte, voici le mail, j'ai tenu à
» le voir et à le faire rouler moi-même avant de
» vous l'expédier. Heureusement il est craquelé ;
» il n'y a vraiment que les Anglais pour avoir un
» pareil chic ! j'espère, M. le comte, que vous
» serez satisfait.

» En attendant de nouveaux ordres... etc.., etc. »

Le banquier et sa femme étaient en extase, le mail venait de sortir de la dernière housse. Il était peut-être très chic, mais il était bien drôle. C'était une espèce d'immense calèche, dont la caisse, jaune du bas et noire du haut, affectait les formes les plus capricieuses. Çà et là étaient des dépressions étranges qui ressemblaient presque à des renfoncements, les ressorts étaient affaissés à dessein (disait Damiette), pour éviter cet air flambant neuf qui est du plus mauvais goût. Sur le haut, un immense siège, suivi d'une large banquette placée dans le même sens; la même répétition à l'arrière du mail; les lanternes placées beaucoup trop bas, étaient de véritables objets d'art, en cuivre ciselé. L'intérieur de la voiture était garni en drap jaune serin, capitonné de boutons de soie verte. Enfin le vernis *craquelé* complétait l'incontestable originalité de ce mail fantaisiste.

Voici ce qui était arrivé. Désireux de ne pas laisser échapper les 20,000 francs du banquier, le carrossier avait eu une lumineuse idée. Il s'était souvenu d'une voiture étrange aperçue par

lui un jour dans un hangar du quartier Marbeuf. Il s'était dit qu'à un client comme Damiette, en ajoutant à la voiture en question des sièges, une garniture, deux ou trois accessoires quelconques et une peinture bien cocasse, il était sûr de faire avaler tout ce qu'il voulait. Le plus difficile était la peinture, ça ne serait jamais sec!!... enfin on chaufferait ferme l'étuve; c'est pour cela que le prévoyant fournisseur avait parlé du *craquelé*. Il s'était précipité chez le maraîcher possesseur de la voiture. Elle était toujours sous son hangar, servant de poulailler à l'intérieur et en dehors de perchoir aux pigeons, deux chèvres étaient attachées aux ressorts. Cette voiture avait appartenu au comte de la Mark, qui l'avait fait faire à Vienne en 1802; par un concours de circonstances inconnues, elle était venue finir tristement dans l'étable du maraîcher. C'était une de ces ridicules berlines, prodigieusement élevées et en forme de gondole, dont le commencement du siècle possédait la spécialité.

Le marché fut vite conclu. La berline nettoyée, augmentée, repeinte et regarnie, fut rapidement

transformée en « mail de campagne très chic, et tout à fait inédit ». Lorsque les Damiette parurent juchés sur ce singulier équipage, les baigneurs furent ahuris.

Bientôt on ne parla plus que du mail des Damiette ; on guettait leur sortie, on les suivait, ils étaient la joie de la plage. Un matin, le banquier entra en tremblant chez sa femme, il ne pouvait parler, il était violet et les yeux lui sortaient de la tête.

— Ah! mon Dieu! — s'écria madame Damiette effrayée, — qu'est-ce qui est arrivé?

Il lui tendit un carton satiné et s'affala sur une chaise en s'épongeant le front.

C'était une invitation :

« Le duc et la duchesse de X... prient M. le » comte et madame la comtesse de Damiette, d'as- » sister à la promenade des mails, qui aura lieu » vendredi et se terminera par un dîner dans le » parc de X... »

« Départ à une heure devant le pavillon impé- » rial ».

Il s'était fait un tel bruit autour du mail des

Damiette, que la petite duchesse avait absolument voulu avoir cette voiture grotesque à la fête champêtre qu'elle donnait dans son parc. En somme, cela amuserait tout le monde, les Damiette étaient de très braves gens, pourquoi ne pas les inviter?

Et voilà comment une fumisterie du carrossier X... a amené ce que vingt ans d'efforts et cinquante ou soixante millions dépensés n'avaient pu obtenir.

RÉUNION DU COMITÉ

Chez la présidente de l'œuvre du « *Repentir momentané* ». Un grand salon très élégant.

La présidente est assise à une grande table couverte de paperasses. Tous les membres masculins ou féminins de l'Association ont devant eux une petite table de peluche, sur laquelle est un cahier de papier à lettre et un crayon.

Chacun cause, rit, potine ou flirte, sans paraître se préoccuper du but de la réunion.

LA PRÉSIDENTE. — Je vous demanderai la permission de lire les comptes de la Société ; ce sera un peu long ; voulez-vous prendre le thé avant la lecture, ou après seulement?

— Après... après...

LA PRÉSIDENTE. — En ce cas, préparez-vous à m'écouter... organisez-vous, choisissez de bons fauteuils, installez-vous comme si vous étiez chez vous.

DE SANGÊNE, *traînant un immense fauteuil devant la cheminée et cachant la moitié du feu.* — Voilà, moi, je suis installé.

Protestations nombreuses.

— Il accapare le feu !...

— C'est triste de ne plus voir la flamme!

— Madame la duchesse, dites-lui de s'en aller...

LA PRÉSIDENTE. — Arrangez-vous comme bon vous semblera; moi, je ne me mêle que de mes comptes, et si vous vouliez bien me faire le plaisir de les écouter...

— Nous écoutons... nous écoutons...

D'ESTOURDY, *venant s'appuyer sur la table de la duchesse.* — A quoi bon vous donner la peine de les lire, ces comptes? Nous savons bien qu'il y a un déficit, mais nous ne tenons pas à en connaître le détail, et il me semble que le total suffirait...

LA PRÉSIDENTE. — Mais comment savez-vous?...

D'ESTOURDY. — Comment? N'est-ce pas tous les ans la même chose au printemps ?... Quand, vers le 25 mars, vous nous convoquez pour une assemblée générale, madame la duchesse, nous savons ce que ça veut dire.

LA DUCHESSE. — Vraiment!

DE SANGÈNE. — Parfaitement. Ça veut dire: nous sommes ratissés, il faut trouver un truc quelconque pour faire une belle recette, sans ça, mes enfants, faudra éclairer nous-mêmes pour boucher le trou, et ça sera bigrement dur...

LA DUCHESSE, *à madame de Tymoret qui est près d'elle.* — Qu'est-ce qu'il dit?

— Je ne sais pas... je n'ai pas très bien compris... Il a, je crois, parlé d'éclairage... et, en effet, la fête de l'an dernier manquait un peu de gaieté parce qu'elle était trop sombre...

LA DUCHESSE, *répondant à Sangêne.* — Eh bien, mais, dans ce cas, nous éclairerons, mon cher enfant, voilà tout...

DE SANGÊNE, *bondissant hors de son fauteuil.*

— Comment, voilà tout! Vous parlez de ça avec une désinvolture... madame la duchesse!... Quant à moi, je me promets solennellement de ne pas donner un radis...

LA DUCHESSE, *ahurie.* — A propos de quoi dit-il ça?

LA PETITE DE REBONDY, *indignée.* — Oh!

DE SANGÈNE. — Il n'y a pas de oh! Je m'en fiche, au fond, vous comprenez, moi, du « *Repentir momentané* ». Si j'ai accepté de faire partie du comité, c'est uniquement pour me rencontrer avec vous toutes... Je suis enchanté que ça ne batte que d'un aileron... Sans ça, pas la peine d'en être!... on ne nous réunirait pas...

MADAME DE CHARMEUSE. — Eh bien, oui, mais il faut nous aider... chercher un moyen de nous relever...

DE SANGÈNE. — Ah ouiche!... Je ne suis pas venu pour chercher quoi que ce soit... mais bien pour passer des heures charmantes au milieu de vous...

D'ESTOURDY. — Alors, laisse parler les autres... et tais-toi!... Ici! les paroles inutiles sont interdites...

DE SANGÈNE. — Va-t'en, alors!

LA DUCHESSE. — Le déficit est de peu d'importance... 2,500 francs...

DE SANGÈNE. — Ça serait rien du tout comme bénef, mais en tant que contraire, c'est énorme!...

LA DUCHESSE. — Je fais appel à vos lumières... Il s'agit de décider le genre de fête que nous allons donner... Il faut à tout prix trouver quelque chose de nouveau, d'inédit... qui attire beaucoup de monde...

DE SANGÈNE. — On est si blasé...

— Dieu! qu'il est agaçant!

— Faites-le taire, madame la duchesse...

LA DUCHESSE. — Laissez-le parler, au contraire... Il a raison, on est très blasé; c'est précisément pourquoi il faut trouver quelque nouveauté... Chacun parlera à son tour pour développer un projet; on votera ensuite, lorsqu'il s'agira de choisir...

LA BELLE MADAME DE GUADALQUIVIR. — Je demande la parole!... Que diriez-vous d'une fête espagnole?

DE SANGÈNE. — C'est bien usé!...

LA BELLE MADAME DE GUADALQUIVIR. — Bien usé?... Une fête espagnole!... où tout le monde sera en espagnol... de la tête aux pieds... avec des mantilles, des résilles, des castagnettes, des guitares et des massifs de grenadiers et d'orangers!... On y servira des boissons...

DE SANGÊNE. — Exotiques!... du sirop de Calabre, par exemple, c'est très sain...

LE PRINCE DE CALABRE, *occupé au bout du salon à flirter avec madame de Lyane.* — Vous m'appelez?

DE SANGÊNE. — Mais non... mais non... Je m'en garderais bien...

D'ESTOURDY. — Ce serait charmant...

DE SANGÊNE. — Et neuf surtout!... Vil flatteur, va!...

LA DUCHESSE. — Mais il me semble que cette idée vaut la peine de s'y arrêter. (*A madame de Guadalquivir*). Qu'y ferait-on, à cette fête espagnole?...

LA BELLE MADAME DE GUADALQUIVIR. — On y danserait, on y boirait du vin de Champagne...

DE SANGÊNE. — En fait de couleur locale, c'est trouvé!...

— N'interrompez donc pas!...

— On y servira du vin de Malaga...

MADAME DE REBONDY. — Du vin d'Asti...

DE SANGÊNE. — Aïe!...

MADAME DE REBONDY. — Pourquoi dites-vous « aïe »?

DE SANGÊNE. — Parce que « Asti » est en Italie, mais, à part ça...

MADAME DE LYANE. — Il est insupportable, ce Sangêne!...

DE SANGÊNE. — Insupportable?... Parce que je ne suis pas complimenteur?... Parce que je rectifie de légères erreurs...

— Assez!... assez!...

DE SANGÊNE. — Vous ne voulez pas que je vous expose mon projet de fête...

— Non!... non!... non!...

DE SANGÊNE. — Vous avez tort; c'est d'un neuf...

LA DUCHESSE. — Vous avez la parole.

Murmures.

DE SANGÊNE. — On a déjà donné une fête

Louis XV... ou Louis XVI... ou Louis XIV... je ne m'en souviens plus bien...

— Qu'est-ce que ça nous fait?...

DE SANGÊNE. — On a eu la « Foire aux plaisirs », les fêtes champêtres, les...

— Si c'est pour nous raconter ce qu'on a déjà fait...

DE SANGÊNE. — Madame la duchesse, voulez-vous avoir la bonté de sauvegarder la dignité de l'orateur, et d'interdire les interruptions intempestives... Je reprends... Nous louons le cirque des Champs-Élysées... et nous y donnons une représentation de laquelle nous « seuls » ferons les frais...

— Un sous-cirque Mollier...

DE SANGÊNE. — Ah! ce sera bien autre chose! Là, c'est restreint... comme exercices... De la haute-école, du trapèze, des barres fixes... quelques clowns...

— Eh bien?...

DE SANGÊNE. — Chez nous, il y aura des sauts de cerceaux et de banderoles exécutés par ces dames...

VOIX. — Jamais!... Par exemple... Comment voulez-vous?...

DE SANGÊNE. — Je ne veux pas l'impossible, soyez-en persuadées. En un mois ou deux, vous saurez le nécessaire... Pour passer au travers des cerceaux, il faut des femmes lestes... et souples... Madame de Lyane et madame de Charmeuse feront admirablement l'affaire...

MADAME DE LYANE, *se récriant.* — Jamais de la vie, je ne consentirai à...

DE SANGÊNE. — Je ne vois pas pourquoi vous feriez des difficultés pour crever des cerceaux en papier, quand vous n'en faites pas pour danser sur la corde... (*Exclamations.*)

— Comment, vous dansez?... Est-ce vrai?... Où voit-on ça?... Sur la corde?...

MADAME DE LYANE, *vexée.* — Je ne sais pas pourquoi il raconte ça... Il n'en sait rien, d'abord...

DE SANGÊNE. — Oh!... on n'invente pas ces choses-là?... Dites un peu que vous ne dansez pas sur la corde?... Vous vous livrez à ce passe-temps saugrenu, mais pas banal, par plaisir, pour vous amuser, et lorsqu'on vous demande de vous y

livrer pour les pauvres, dans un but utile, vous refusez obstinément... Fi! que c'est laid!...

LA DUCHESSE. — Je crois, en effet, ma chère petite, que si vous vouliez danser sur la corde pour le « Repentir momentané », cela ferait remonter fortement nos fonds... et il faut avouer qu'ils en ont besoin...

DE SANGÊNE.—Ah! vous l'avouez, madame la duchesse? Je ne me mettais donc pas tant le doigt dans l'œil quand j'affirmais que les fonds étaient bas?...

D'ESTOURDY. — C'est convenu; il est convenu aussi que, si le projet du cirque est adopté, madame de Lyane dansera sur la corde... une belle corde... toute en or... les trépieds dissimulés dans des massifs d'azalées roses... Ça sera d'un chic!...

LA DUCHESSE. — Ce serait peut-être amusant, ce cirque...

LE DUC DE GRENELLE. — J'aurais un autre projet à soumettre.

— Parlez... parlez...

LE DUC DE GRENELLE. — Il me remble qu'une séance de prestidigitation...

— Oh! pas drôle, la séance!!!

LE DUC DE GRENELLE. — Dans laquelle ces dames...

DE SANGÊNE, *interrompant bruyamment.* — Seraient escamotées?...

LE DUC DE GRENELLE. — Mais non... dans laquelle, au contraire, ces dames remplaceraient, l'une mademoiselle Lodoïska, l'autre...

DE SANGÊNE *interrompant.* — L'autre M. Delille ou Robert-Houdin...

MADAME DE VYELGARDE. — Laissez donc parler le duc!...

LE DUC. — Mais j'ai fini... c'est tout ce que j'avais à dire...

LE PRINCE DE CALABRE. — Moi, je vous proposerais...

DE SANGÊNE. — Je voudrais être le pigeon qui disparaîtra dans le corsage de ces dames...

— Quel pigeon?... quand ça?...

DE SANGÊNE. — Eh bien, mais le pigeon escamoté... Est-ce que tous les escamoteurs qui se respectent ne font pas disparaître au moins un pigeon?... Celui-là ne sera pas à plaindre... J'envie son sort.

— Assez!... assez!... silence!...

MONSIEUR D'ORONGE. — Moi, j'inclinerais pour une fête nautique; on louerait l' « île des Ravageurs »...

— Ça n'existe plus...

MONSIEUR D'ORONGE. — Comment, ça n'existe plus... Depuis quand?...

DE SANGÊNE. — Depuis 48...

MONSIEUR D'ORONGE. — Mais je vous assure qu'en «66», je...

DE SANGÊNE. — Ne m'assurez donc pas... Comment voulez-vous que je sache ce qui se passait à des époques aussi reculées... D'ailleurs, à défaut des « Ravageurs » disparus, il vous reste la « Grande-Jatte ».

MONSIEUR D'ORONGE. — Soit! louons la «Grande-Jatte » et donnons une fête nautique; vous en canotiers ou canotières... des barques, des lanternes vénitiennes...

LA DUCHESSE. — On ne fera pas une grosse recette...

MONSIEUR D'ORONGE. — Une dizaine de mille francs, au moins?...

LA DUCHESSE. — Eh! qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de 10,000 francs... Tenez! je vais vous lire les comptes... et les listes d'objets nécessaires...

— Non!... Non!... c'est inutile!...

LA DUCHESSE, *s'installant et mettant son binocle.* — Si fait... vous allez voir... Nous sommes au-dessous de nos affaires de 2,500 francs, pour commencer....

DE SANGÊNE. — C'est-à-dire pour finir.

LA DUCHESSE. — De plus, il faut d'abord cinq cents robes de travail...

DE SANGÊNE. — Bigre! cinq cents robes!

LA DUCHESSE. — Nous tâcherons de nous les procurer à raison de 5 francs la robe...

DE SANGÊNE. — Pour ça, faudra pas s'adresser aux premières maisons...

— Il est insupportable! Il faut le renvoyer!...

LA DUCHESSE, *lisant.* — « Attendu que les quêtes, loteries, ventes et dons particuliers de 1883 n'ont produit que... »

On entend un grincement terrible; la duchesse

s'interrompt et regarde; elle aperçoit du Helder et le prince de Calabre, occupés à ouvrir une table à jeu :

— Qu'est-ce que vous faites là-bas?...

DU HELDER, *avec aplomb.* — Nous allons faire un petit besigue, madame la duchesse...

LA DUCHESSE, *ahurie.* — Mais...

DU HELDER. — Vous nous avez invités, en commençant, à nous mettre à notre aise, à faire comme chez nous... or, tous les jours, à cinq heures et demie, nous avons l'habitude de...

Ils continuent leurs préparatifs.

LA DUCHESSE, *résignée, reprenant sa lecture.* — « .... en 1883, n'ont produit que la modique somme de 28,797 francs 65... »

DE SANGÈNE. — Modique... modique... ça dépend...

MADAME DE LYANE, *parlant à madame de Rebondy.* — C'est très joli et surtout très neuf... Cela ressemble un peu à la robe de Réjane dans *Ma camarade.*

MADAME DE REBONDY. — C'est aussi une grande redingote dont les pans se séparent? »

— Oui... mais au lieu d'ouvrir sur un corsage plissé à la grecque, ça ouvre sur un corsage plat, et qui moule... ah! mais, qui moule, je ne vous dis que ça...

LA DUCHESSE, *qui lit toujours sans paraître s'apercevoir du bruit.* — « Cinq cents lits de fer à roulettes; cinq cents matelas de varech ou de maïs... »

D'ESTOURDY, *bas à madame de Porfyr.* — Allons... soyez gentille... lâchez le concours?... Il dure quinze jours, ce maudit concours hippique, et vous l'avez déjà depuis mardi!

MADAME DE PORFYR, *de même.* — Eh bien! Et vous donc! Est-ce que je ne vous ai pas depuis bien plus longtemps que ça?...

MONSIEUR D'ORONGE, *bas au duc de Grenelle.* — Ce que je donnerais pour fumer une bonne pipe...

LE DUC DE GRENELLE, *dédaigneux.* — Oh! la pipe!

MONSIEUR D'ORONGE. — Ah! oui, c'est vrai, ça vous fait mal?

LE DUC DE GRENELLE, *se récriant.* — Nulle-

ment, je ne trouve pas cela comme il faut, voilà tout...

D'ESTOURDY, *à ces dames.* — Une idée! jouons aux petits papiers?

— Non, à cause de la duchesse!

— Elle se donne la peine de lire...

D'ESTOURDY. — Alors, moi, je vais m'amuser tout seul!

Il se met à écrire sur la feuille de papier placée devant lui sur la petite table.

DE SANGÊNE. — Moi aussi!

Il tire son mouchoir et se bande les yeux.

— Qu'est-ce qu'il fait?

DE SANGÊNE. — C'est un petit jeu très amusant! On se bande les yeux, et puis on dessine au hasard un lièvre et on place l'œil...

— Sans regarder?

DE SANGÊNE. — Naturellement! Ça ne serait plus drôle si l'on regardait... il serait bien placé...

Il dessine et fait circuler un petit papier; tout le monde se bande les yeux.

DE SANGÊNE. — Il faut signer son lièvre; sur-

tout dessinez d'un trait... si on lève la main on est perdu...

Tout le monde dessine; échange de lièvres; rires. Après les lièvres, chacun dessine des rébus, ou des questions... on coupe le papier à lettre par carrés et on se passe les dessins et les questions.

Puis, madame de Rebondy fait une souris avec son mouchoir et la fait courir le long de son bras...

MADAME DE LYANE. — Qui est-ce qui a du papier à cigarettes?

MONSIEUR D'ORONGE. — Moi!...

LE DUC DE GRENELLE, *à madame de Lyane.* — Vous n'aimez pas mieux une pipe? il a aussi une pipe... (*Cris d'horreur.*)

— Dans sa poche!!! Fi!!!

MONSIEUR D'ORONGE. — Mais du tout...

Il donne le papier à cigarettes.

LE DUC DE GRENELLE. — Montrez votre pouce; vous devez avoir un joli pouce.

— Pourquoi?

LE DUC. — Dame! si vous roulez vos cigarettes?

MONSIEUR D'ORONGE, *à part.* — Il est insupportable, ce vénérable ramolli!...

MADAME DE LYANE. — Des ciseaux?

DE SANGÊNE, *rampant vers le panier à ouvrage de la duchesse et rapportant des ciseaux.* — Voici les ciseaux demandés.

MADAME DE LYANE. — Merci! Voyez-vous! on découpe de petits papillons en papier... puis on les fait voler avec un éventail...

Elle fait voler les papillons; pendant ce temps, la duchesse impassible continue sa lecture, tandis que d'Estourdy et madame de Porfyr échangent une foule de petits papiers... des lièvres probablement!

DE SANGÊNE. — C'est gentil, ces petits papillons... C'est pas mal exécuté; mais il y a au cirque un Japonais qui fait ça bien mieux que vous... il les envoie bien plus loin et les ramène ensuite à lui d'un revers d'éventail... C'est ravissant!...

MADAME DE LYANE, *piquée au jeu.* — Comme ça?...

Elle envoie le papillon au loin; il vient se poser sur les comptes que lit la duchesse.

LA DUCHESSE, *surprise.* — Tiens !... (*Relevant le nez et apercevant l'aspect étrange du salon.*) Ah bien! vous m'écoutez joliment... il vaut autant voter tout de suite, dans ce cas?...

— C'est bien notre avis !...

LA DUCHESSE. — Êtes-vous assez enfants!... S'amuser à des bêtises pareilles !... Allons! récapitulons les projets de fête; chacun inscrira sur un bulletin ce qu'il choisit :

La fête espagnole, de madame de Guadalquivir;

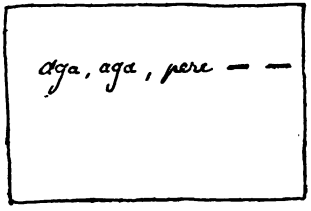
Le cirque, de Sangêne;

La séance de prestidigitation, du duc de Grenelle, et enfin :

La fête nautique, de M. d'Oronge. — Sangêne, quand on aura voté, prenez un chapeau et recueillez les bulletins, je vous prie...

Chacun écrit, plie son bulletin et le pose sur la petite table devant lui. Sangêne circule au milieu des petites tables, ramassant tout ce qu'il trouve et vient apporter le chapeau à la duchesse.

LA DUCHESSE, *dépliant un papier et faisant des efforts pour comprendre.* — Qu'est-ce que c'est que ça?...



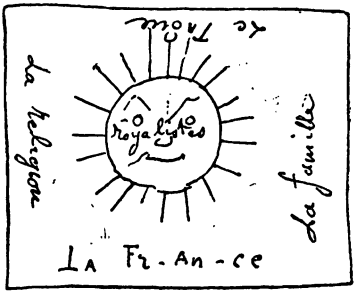
Elle montre le papier.

LE DUC DE GRENELLE. — Ah! pardon, c'est moi qui ai écrit ça!... C'est un petit rébus!... Ça veut dire : « Agamemnon, père barbare »; tenez je vais vous expliquer...

Il se lève et vient à la table.

LA DUCHESSE, *stupéfaite.* — Comment vous? à votre âge??? (*Dépliant un autre bulletin.*) Et ça, bon Dieu?

Elle présente le papier face aux spectateurs.



D'ESTOURDY. — Ah! ça! madame la duchesse, c'est l'histoire de la Révolution française...

LA DUCHESSE. — Vous dites?

D'ESTOURDY, *expliquant*. — Suivez-moi bien:

« Le trône renversé, la France divisée, la religion et la famille mises de côté, et les Royalistes dans le plus grand désastre. »

LA DUCHESSE *s'intéressant*. — Pourquoi, dans le plus grand désastre?...

D'ESTOURDY. — Dame! ils sont dans le soleil! Ah! c'est que vous ne voyez peut-être pas que c'est le soleil, madame la duchesse!

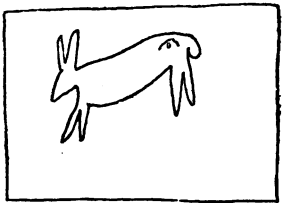
LA DUCHESSE, *riant*. — Nigaud! Ah! enfin, voilà un bulletin raisonnable :

Séance de prestidigitation.

— C'est l'écriture de Grenelle... Il continue à soutenir son idée!...

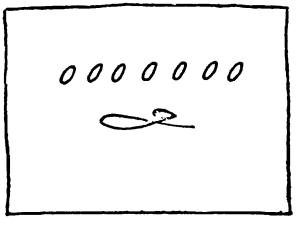
LE DUC DE GRENELLE. — Ah mais! permettez! On ne doit pas reconnaître les écritures.

LA DUCHESSE, *dépliant un bulletin*. — Encore des bêtises! Celle-ci est indéchiffrable! c'est informe!



MONSIEUR D'ORONGE, *protestant.* — Informe! L'œil n'est peut-être pas très bien placé, mais je voudrais vous y voir, madame la duchesse, obligée de dessiner un lièvre les yeux bandés, et de lui placer l'œil où il faut...

LA DUCHESSE, *complètement ahurie.* — C'est un lièvre?... lui placer l'œil!... les yeux bandés!... Mais, ma parole, on se croirait chez des fous!... Si vous croyez que c'est ainsi que nous arriverons à quelque chose pour le « Repentir momentané »! (*Montrant le bulletin qu'elle vient d'ouvrir.*) Et ceci?...



MADAME DE VYELGARDE, *modestement*. — C'est moi qui me suis amusée à écrire cela... cela veut dire : « J'ai couché sous des orangers. »

DE SANGÊNE, *entre ses dents*. — Eh bien, ils ont dû en voir de grises, les orangers !

LA DUCHESSE. — Qu'est-ce encore que cette insanité?... (*Elle lit*) : « Soit, je serai à trois » heures devant la fontaine des Innocents, mais » tâchez de me remplacer la course d'obstacles » que vous me faites perdre? » Et, plus bas, d'une autre écriture : « Soyez tranquille! » Je ne comprends pas non plus celui-là.

Tout le monde regarde en riant d'Estourdy et madame de Porfyr; madame de Porfyr est violette; d'Estourdy se précipite pour ramasser un tison qui n'a pas roulé!

DE SANGÊNE. — Celui-là, madame la duchesse, n'est compréhensible que pour les initiés... donc, ne cherchez pas... C'est égal! devant la fontaine des Innocents! c'est pas une place banale?

LA DUCHESSE. — Finissons, je vous en prie? Il n'y a pas autant de vrais bulletins que de projets... il faut donc voter autrement. Voyons,

que tous ceux qui sont pour la fête espagnole se lèvent.

Madame de Guadalquivir, seule, se lève.

LA DUCHESSE. — Ah! il y a peu de partisans de la fête espagnole!... Répétons le même mouvement pour chaque objet...

DE SANGÊNE. — Chacun votera pour son idée, et sera seul de son avis... Il vaut bien mieux nous reconvoquer pour demain, madame la duchesse; d'ici à demain, nous aurons le temps de réfléchir...

LA DUCHESSE, *agacée.*—Et demain, ce sera la même chose! Ah! je crains pour l'avenir du « Repentir momentané »!

DE SANGÊNE. — Dame, son nom indique bien qu'il ne doit pas être éternel!

CHRYSALIDE ET PAPILLON

I

AU CONSERVATOIRE

Au rez-de-chaussée; une petite salle nue, noire et glaciale entourée d'un rang de banquettes pleines et fixes. C'est là que ces demoiselles attendent l'arrivée du professeur et l'ouverture de la salle. Le cours, annoncé pour dix heures, commence généralement vers onze heures moins un quart, « lorsqu'il n'y a pas de retard ». Les jeunes filles attendent patiemment; il y en a une douzaine, presque toutes accompagnées de leurs mères, sauf une ou deux qui se sont fait amener

jusqu'à l'intérieur de la salle, afin de bien constater qu'elles ne viennent pas « seules ». La plupart semblent ne pas se connaître. Quelques « anciennes » causent à demi-voix, bêchant les unes ou les autres. Les « nouvelles » sont observées avec une malveillance marquée, surtout si elles sont jolies ou un peu élégantes. Plusieurs ont du crochet ou repassent leurs rôles.

— Où donc est Bouju? je ne la vois pas? Elle qui, d'habitude, arrive avant l'ouverture des portes.

— Dame! C'est qu'elle doit être si contente d'avoir été admise...

— Oh! vous savez!... il n'y a pas de quoi être fière... Affaire de protection...

— Bah! vraiment?

— Oui, ma chère; Dumas a dit que si on ne la recevait pas, il donnait sa démission du jury...

— Oh!... c'est raide!...

— C'est comme ça. Vous croyiez que c'était à son talent qu'elle devait son admission?

— Non, mais...

— Ce n'est pas à son physique non plus, n'est-ce pas? On dirait une araignée habillée...

— Oh! habillée! si l'on veut.

— Taisez-vous, la voilà.

— Seule, comme toujours; elle n'a donc pas de bonne, ni même de mère!

Joséphine Bouju entre doucement. Elle est petite et grêle. Ses yeux bleus sont superbes; ses cheveux blonds et soyeux s'échappent en grosses vagues d'un misérable chapeau à 2 fr. 75. Le nez est trop long, la figure étroite et le teint un peu jaune. La bouche trop grande montre d'admirables dents d'un blanc éclatant; malheureusement, les lèvres sont pâles, le cou trop long, la taille plate, les coudes pointus, tout cela couvert d'un imperméable poivre et sel qui montre la corde; elle ferme en entrant un parapluie de coton qui ruisselle et s'assoit silencieusement dans un coin. Toutes l'examinent du coin de l'œil.

— Quel souillon, hein?

— Vraiment, elle devrait au moins être propre! Quand ce ne serait que par égard pour M. Dumas.

— Vous verrez que M. Vaublanc va la prendre en affection...

— Oh! il la bouscule cependant bien...

— Justement. Il ne bouscule que ceux à qui il s'intéresse! ceux desquels il croit pouvoir faire quelque chose...

— Elle n'a pourtant aucun talent, cette Bouju!...

Bouju, qui s'aperçoit qu'on s'occupe d'elle, regarde couler l'eau de son parapluie pour se donner une contenance. Enfin l'avertisseur paraît et dit :

— Monsieur Vaublanc!

Aussitôt tout le monde se précipite. — Sous la voûte, on se mêle à la classe des jeunes gens, qui attendait dans une autre salle; on monte l'escalier en bavardant, et les élèves entrent dans la salle par la porte du milieu, tandis que les parents s'engouffrent dans un petit corridor noir qui conduit aux loges.

La salle est grande, entourée de tribunes basses, semblables à des baignoires; au fond, un théâtre, sur lequel on grimpe par deux escaliers de bois placés à droite et à gauche de l'avant-scène; décor, portes, etc., une vraie scène, moins la loge du souffleur.

En face du théâtre, à l'extrémité opposée, une

table couverte d'un tapis vert et une chaise de paille; c'est sur ce siège moelleux que s'assoit le professeur. A sa droite, deux rangées de bancs, sur lesquels sont assis les jeunes gens; à gauche, même répétition pour les jeunes filles.

Brouhaha; chacune s'installe avec plus ou moins de fracas; le professeur appelle un élève :

— Leroy!

Un gros garçon lourd et bouffi se lève et monte l'escalier qui gémit sous son poids.

— Qu'est-ce que vous nous dites, vous?

— Richelieu, monsieur, toujours la scène avec mademoiselle de Belle-Isle...

LE PROFESSEUR, *le toisant.* — C'est une drôle d'idée que vous avez de vouloir jouer les Richelieu, vous?... Enfin, allons-y. Qui vous donne la réplique?...

— C'est Bouju, monsieur...

LE PROFESSEUR, *appelant.* — Bouju!... Eh bien! elle n'est pas là?...

BOUJU, *se levant.* — Si, monsieur...

— Tiens!... je ne la voyais pas... elle est grosse comme une mouche, et avec ça elle se fourre dans

les coins... Eh bien... est-ce pour aujourd'hui?...

Bouju se dirige vers l'escalier; le professeur la rappelle.

— Otez votre chapeau... là, bien!... et le manteau aussi!...

Bouju ôte tristement son imperméable et paraît vêtue d'une robe de laine noire qui semble mouillée, tant elle est luisante d'usure; elle a un col très blanc et un petit ruban rose noué en cravate.

— A la bonne heure!... Comment voulez-vous remuer et gesticuler quand vous êtes bouclée dans un machin pareil?...

UNE VOIX, *protestant.*—C'est qu'il fait un froid, monsieur...

— Mes enfants, je sais bien qu'il ne fait pas chaud; mais on ne fera pas de feu avant le premier novembre; l'administration, dans sa sagesse, n'admet pas qu'on ait froid avant cette date; donc, vous avez encore quinze jours à souffler dans vos doigts... allons, y sommes-nous?

BOUJU, *jouant d'une voix tremblante.*—« Vous arrivez à merveille, monsieur; entrez, je vous prie! »

— Ce n'est pas ça, mon enfant! ce n'est pas ça du tout!... Vous ne tremblez pas devant le duc, au contraire!... Vous espérez en sa venue qui va vous justifier... il faut dire ça ainsi... « Vous arrivez à merveille, monsieur; entrez, je vous prie? » Il faut que ce soit net, franc, un peu cassant même...

BOUJU, *reprenant.* — « Vous arrivez à merveille, monsieur... »

LE PROFESSEUR, *interrompant.* — Encore! mais vous recommencez exactement la même chose!... Je vous dis de ne pas faire ainsi trembler votre voix...

— Mais je ne la fais pas trembler exprès... monsieur...

— Alors qu'est-ce que vous avez?

— J'ai peur, monsieur...

— Peur?... de moi?... de vos camarades?... Mais c'est de la bêtise, ça, mon enfant... il faut vaincre ça, que diable!!!... ou bien ne pas se mêler de faire du théâtre... On croirait vraiment que vous êtes entourée de critiques ou d'ennemis...

Bouju ne répond pas, et reprend sa scène qui marche tant bien que mal, dans les petites répliques, jusqu'à la grande tirade de colère :

— « Non!... non!... vous ne sortirez pas ainsi!... Parce que vous vous appelez le duc de Richelieu, parce que vous êtes deux fois duc et deux fois pair, il ne vous sera pas permis, monsieur, pour gagner un misérable pari où vous croyez votre honneur engagé, il ne vous sera pas permis de calomnier une femme. »

Elle bafouille horriblement et parle d'une façon inintelligible.

LE PROFESSEUR, *se bouchant les oreilles.* — Un peigne!... un peigne!... Ah Dieu! quel langage!... Voyons, mon enfant... Si vous bredouillez ainsi, il vaut mieux renoncer tout de suite... c'est du temps perdu... absolument perdu... vous êtes déjà dans de mauvaises conditions...

Bouju lève sur lui son grand œil intelligent qui semble questionner; il reprend :

— Oui; le physique est défectueux... vous n'êtes pas plus laide qu'une autre, mais vous êtes chétive, étriquée... gringalette comme tout... Vous

comprenez bien que, manquant déjà de noblesse, si vous vous mettez à parler charabia, ça sera complet!...

Tous les élèves rient silencieusement; Bouju est toute rouge.

— Monsieur, c'est que je ne sais pas du tout le rôle... c'était seulement pour donner la réplique...

— Ah!... Eh bien, qu'est-ce que vous savez?...

— *Junie*, monsieur... la scène avec *Néron*...

— C'est bien! dites-la... (*Le duc de Richelieu fait un mouvement pour s'en aller*). Restez, Leroy, vous donnerez la réplique...

Leroy fait un nez, et donne la réplique en rognonnant.

BOUJU, *jouant :*

Seigneur, avec raison, je demeure étonnée,

LE PROFESSEUR, *interrompant.* — Eh! il faut dire ça sur le ton de la surprise! prendre l'intonation voulue... Vous n'avez pas l'air de comprendre ce que vous dites!... Comprenez-vous ce

que veut dire : « Seigneur, avec raison, je demeure étonnée... »

— Mais oui, monsieur...

— Oui, eh bien, dites-le moi en prose, alors?...

BOUJU, *absolument décontenancée*. — Mais monsieur...

— Comment! vous ne pouvez pas?... Vous comprenez, et vous ne pouvez pas me dire en prose : « Seigneur, avec raison, je demeure étonnée... »

— Monsieur, ça signifie qu'elle est surprise de..!

— Je ne vous demande pas ce que ça signifie; je vous demande de me dire en prose : « Seigneur, avec raison, je demeure étonnée. » Voyons, supposez que je suis *Néron*, que vous êtes *Junie*, et, qu'au lieu de parler en vers, nous parlons simplement et bourgeoisement... Vous ne pouvez pas?... Eh bien, répétez moi cette phrase :

« Oh! monsieur, ça m'étonne. »

BOUJU, *évidemment à la torture*. — Oh! monsieur, ça m'étonne!...

— Là!... Vous voyez bien que, malgré vous,

vous dites ça sur un autre ton... Continuez.

BOUJU, *jouant* :

Je me vois, dans le cours d'une même journée,

— Mais non!... reprenez du premier vers!...

Tout le monde rit.

BOUJU, *recommençant d'un air malheureux* :

Seigneur, avec raison, je demeure étonnée;
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsqu'avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout à coup la place d'Octavie.

— Mais ne chantez donc pas ainsi sur le dernier mot du vers : Je me FIE!... La place d'OctaVIE!... Vous traînez là-dessus comme sur un point d'orgue... et vous le prenez dans la tête, encore!

BOUJU. — Mais...

— Vous ne vous en apercevez pas?...

— Non, monsieur...

— Vous n'êtes pas musicienne?...

— Non, monsieur...

— Ah! ça se voit! (*S'adressant à une des anciennes élèves.*) Imitez-la!... (*L'élève se tait*). Vous entendez ce que je vous dis? Répétez ces deux derniers vers en chantant, comme elle vient de le faire...

L'ÉLÈVE, *imitant Bouju en charge* :

Que sur mon innocence à peine je me FIE,
Vous m'offrez tout à coup la place d'OctaVIE.

— Très bien!... Reprenez-moi ça en chœur!...

TOUS, HOMMES ET FEMMES :

Que sur mon innocence à peine je me FIE,
Vous m'offrez tout à coup la place d'OctaVIE.

La pauvre Bouju, effarée, ahurie, se met à pleurer.

— Allons! bon, voilà qu'elle pleure, maintenant... Mais, ma petite, ce n'est pas pour vous blesser qu'on fait ça; c'est pour vous faire comprendre le ridicule de cette intonation. Vous écorchez affreusement le vers!... Racine n'est pas là pour crier, lui!... et puis, il a mis dans ses vers ce qu'il faut y mettre, c'est facile à décla-

mer... mais quand vous aurez à dire les insanités des auteurs vivants, et qu'ils vous laisseront le soin de *faire* le rôle à vous toute seule... alors vous verrez ça!... Allons... voyons... calmez-vous, ce sera mieux la première fois... Si je m'attache ainsi à corriger vos défauts, c'est que je crois reconnaître en vous un tempérament..., une personnalité...

UNE DES MÈRES, *de la tribune, assez haut pour être entendue de tous.* — D'ailleurs, quand on ne veut pas recevoir d'observations, on ne vient pas à la classe.

Le professeur lui lance un regard foudroyant.

UN DES JEUNES GENS, *à son voisin.* — Entends-tu, la vieille taupe? Si on en avait jamais fait le quart à « sa demoiselle», comme elle dit, elle aurait gueulé à faire éclater les vitres...

— Oui, mais aussi faut convenir que « sa demoiselle » est pas si tannante que ça !...

COTÉ DES MÈRES :

— Cette pauvre petite !... ce n'est pas sa faute; elle fait ce qu'elle peut... mais elle n'est pas douée...

— D'où diable sort-elle, cette Bouju ?...

— Je ne sais pas d'où qu'elle vient, mais j'pense pas qu'elle ira jamais loin, toujours !

Bouju entend tout ça, et continue à sangloter de tout son cœur.

VAUBLANC, *crispé, à part, regardant les mères.* — Quel peuple ! ! !

II

DIX ANS PLUS TARD

Une loge d'actrice : murs et plafond couverts de peluche hortensia. Cheminée drapée de peluche. Grands chenêts Louis XVI en cuivre vert, représentant l'Arlequin et la Colombine de la Comédie-Italienne, assis en face l'un de l'autre. Au mur, un cartel; le cadran soutenu par le Temps entouré d'amours qui voltigent autour de lui. Sur la cheminée, une grande coupe de vieux venise remplie de roses. Candélabres Louis XVI en marbre blanc et bronze dore Tapis de peluche de même nuance que celle des tentures, mais à poils beaucoup plus longs. Divan

et fauteuils de peluche capitonnée. Toilette de marbre vert, reposant sur deux éléphants de bronze, dont les trompes relevées supportent une glace. Flacons de cristal à bouchons d'or ciselé; jeux de peignes et brosses d'écaille blonde à chiffres d'or. Cuvette et pot à eau de cristal de roche chiffré d'or en relief. Pattes de lièvres montées en or; pots à fards et boîte à crayons également en cristal, à couvercle d'or. Une aquarelle de Vibert; le portrait de la maîtresse du logis en Célimène, par Jacquet; un petit cavalier, de Meissonnier, et un admirable king-charles, feu et blanc, gros comme le poing, par Jadin.

Partout des bouquets, posés pêle-mêle.

DEUX MESSIEURS *très chics*, ornés de gardénias.

UNE HABILLEUSE.

Le jeune premier MARÉCAGE.

MADAME JANE D'ARQUES : grande, admirablement faite. Épaules de marbre rose; cheveux d'un noir intense; grands yeux bleus; nez régulier; bouche pourprée; teint d'un blanc laiteux, qui contraste étrangement avec les cheveux noirs; mains fuselées; peignoir de dentelles étagées très flocon-

neux. Il est difficile de reconnaître dans cette splendide créature, mademoiselle Joséphine Bouju, jadis élève du Conservatoire, classe de M. Vaublanc. Les yeux seuls sont restés ce qu'ils étaient il y a dix ans.

Elle rentre dans sa loge en courant et commence par bourrer les deux messieurs très chics, qui l'inondent de compliments...

— Allons... allons... laissez-moi me reposer... je suis éreintée... Depuis ce matin, à neuf heures, je n'ai pas eu le temps de m'asseoir... et je m'étais couchée à deux heures et demie...

— Mais vos immenses succès doivent vous dédommager amplement de cette fatigue, et...

— Amplement !... Je voudrais vous y voir !... Vous demanderiez grâce au bout de huit jours, s'il vous fallait mener cette vie... (*A Marécage qui lui fait des signes.*) Est-ce que vous avez à me parler?...

MARÉCAGE, *cérémonieux.* — Oui... Je voudrais vous dire un mot... (*Regardant les deux messieurs.*) affaire de service...

JANE, *d'un ton dégagé, s'adressant aux deux*

messieurs. — Vous permettez?... Désolée de vous congédier ainsi... mais j'ai à causer avec mon camarade Marécage d'une affaire très importante...

Les deux messieurs sortent après avoir pris congé. Elle se retourne vers Marécage.

— Eh bien!... qu'as-tu appris?...

— Leur pièce est prête... et ils comptent la donner au Gymnase; le rôle est pour Nyska...

JANE, *avec colère.* — Allons! bien!...

— Mais, si tu acceptes le rôle, il n'y a rien de fait...

— A la bonne heure!... Je leur bâtirai ça autrement que cette gnole...

— Seulement, ils tiennent à ne passer qu'en janvier, et, comme il est question de ton départ pour l'Amérique...

— Ah! on sait...

— Parbleu!...

— Je n'irai pas!... J'ai trouvé mieux... du moins, je le crois...

MARÉCAGE, *ahuri.* — Mieux que deux mille

francs par soirée... Fichtre!... A quel théâtre?...

— C'est pas un théâtre... Imbécile! tu ne comprends donc rien?...

— Si, une seule chose... C'est que...

— Oui... oui... je sais ce que tu vas me dire... Mais, flûte!... les amours entre cabotins, ça me dégoûte...

Entrée du comte Niederbrun, maigre, jaune et osseux, mais comme il faut...

— Ma chère Jane...

Elle fait signe à Marécage de sortir; il disparaît.

Elle regarde le comte, et rit.

— Qu'est-ce encore?... Vous avez une tête!...

— On l'aurait à moins! Imaginez-vous qu'on fait courir dans la salle le bruit que vous avez signé un engagement avec je ne sais quel impressario, qui vous emmènerait en Amérique...

— Eh bien?...

— Eh bien, c'est bête... Mais, que voulez-vous?... ça m'a saisi... Je sortais de table, et j'a eu beau n'y pas croire...

— Vous avez eu tort... C'est exact...

LE COMTE NIEDERBRUN, *atterré.* — Vous avez signé?...

— Non, mais je signe demain... Ce serait trop bête de repousser la fortune, lorsqu'elle court après moi...

— La fortune?... On vous offre donc une somme fabuleuse?...

— Deux mille francs par jour, et tous frais de voyage payés pour moi et quatre domestiques...

LE COMTE, *qui est verdâtre.* — Ah! pendant combien de temps?...

— Pendant dix mois...

LE COMTE, *s'épongeant le front.* — Eh bien... restez à Paris... et je vous donnerai cette même somme...

— Oui... oui!... on dit ça!... c'est très joli!... et puis après on change d'avis, et va te faire fiche!... C'est six cent mille francs de perdus!...

— Je payerai d'avance... Vous savez bien que je ne puis vivre sans vous...

JANE, *gouailleuse.* — Il faudrait pourtant tâcher de vous y faire, car c'est gênant... pour vous

surtout... (*A l'habilleuse.*) Qu'est-ce que vous voulez?...

— Madame... c'est deux bouquets...

JANE, *agacée.* — Eh! posez-les dans un coin, et laissez-nous tranquilles...

LE COMTE, *toujours suppliant.* — Dites-moi que vous consentez?...

JANE, *affectant l'indifférence.* — A quoi donc?... Ah oui!... Nous verrons... nous verrons...

L'habilleuse, après avoir déposé les bouquets, introduit plusieurs messieurs encore plus chics que les premiers. Saluts, poignées de main, etc.,

— Peut-on s'asseoir?

— Pas longtemps... Je suis du trois... Qu'avez-vous à me dire pour me distraire un peu (*Bâillant*), car je ne suis pas en train de m'amuser (*Tête du comte, qui s'éclipse d'un air navré*), et, de plus, je suis affreusement fatiguée...?

— Il n'y paraît pas... vous êtes plus fraîche et plus jolie que jamais.

— C'est vous, monsieur de Rupin, qui étiez avec une jolie personne, hier matin, près du pavillon d'Ermenonville?

— Mais vous la connaissez cette jolie personne ou plutôt vous l'avez connue autrefois...

— Moi ?...

— Oui... au Conservatoire. C'est Suzanne Labranche... elle y a même remporté un premier prix de comédie.

UN JEUNE HOMME AIMABLE. — Lorsque vous n'y étiez pas encore, bien entendu... car vous deviez remporter tous les premiers prix !

— Moi !... Ah bien, ouiche ! Je remportais des vestes, moi !... Je n'ai jamais remporté que ça !...

UN AMBASSADEUR ÉTRANGER, *entrant*. — Y a-t-il encore place pour une voix bien sincère dans ce concert de louanges?

JANE. — Trop aimable. (*A part.*) Quel mirliton !...

L'AUTEUR A LA MODE. — Peut-on vous dire un tout petit mot? Je vous demande pardon, je demande surtout pardon à ces messieurs de vous accaparer ainsi, mais le métier a ses exigences...

JANE, *entre ses dents*. — Ses exigeants surtout...

L'auteur à la mode, qui a parfaitement en-

tendu, continue à sourire gracieusement, mais prend Jane dans un coin et cause avec elle sans se presser; elle trépigne d'impatience. La conversation se prolonge, enfin elle le lâche et se rapproche du groupe en disant :

— Oui... oui... vous pouvez y compter... je vous le promets...

L'AUTEUR A LA MODE, *s'en allant.* — Merci, mon petit chat...

JANE, *vexée.* — Quelle brute!

Entrée de celui qui est aimé. Dès cet instant elle ne s'occupe plus des autres.

— Asseyez-vous...

Celui qui est aimé cherche vainement un siège, tous sont occupés par des visiteurs ou par des bouquets.

JANE, *énervée.* — Comment! vous n'avez pas de chaise? Otez donc ces affreux bouquets!... jetez-les à terre... Ils tiennent une place!...

Plusieurs des donateurs qui sont présents font un nez!...

L'AMBASSADEUR, *éprouvant le besoin de replacer une petite phrase.* — Je suis bien heureux

d'avoir pu applaudir sur la première scène du monde, la plus grande artiste du siècle...

JANE, *à part.* — Rasoir, va!...

— Serai-je autorisé à prendre congé de vous avant mon départ?

JANE, *d'un air enchanté.* — Ah!... vous quittez donc vraiment Paris?

L'AMBASSADEUR, *surpris.* — Comment... vous ignorez?...

JANE, *crispée.* — Eh! j'ai bien assez de m'occuper de mes affaires, sans m'occuper encore de celles des autres!...

CELUI QUI EST AIMÉ, *bas à Jane.* — Dis-donc?... Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt se tirer les pattes?...

— Est-ce que je sais, moi? Ils sont vissés!

— Dans tous les cas... ce soir... tu m'emmènes, hein?...

— Jamais de la vie!... j'ai bien d'autres chats à fouetter!...

LE DIRECTEUR, *entrant vivement.* — Dites-moi, consentiriez-vous à jouer une fois la pièce en matinée... rien qu'une fois?...

JANE, *bondissant.* — Jamais!!!

— C'est que... de tous côtés je reçois des demandes...

— C'est ça qui m'est égal, par exemple!...

LE DIRECTEUR, *suppliant.* — Vous auriez un cachet de quinze cents francs. Allons... un bon mouvement... acceptez?...

— Quand je vous dis que non... je ne veux pas jouer en matinée... c'est un principe!...

Elle lui tourne le dos et va causer avec les gens chics.

L'HABILLEUSE. — Madame n'a que le temps de se préparer.

JANE, *brusquement.* — Allons, filez tous!... on ne peut pas se retourner dans cette loge...

Monsieur Vaublanc montre sa tête à la porte.

JANE, *étonnée à part.* — Vaublanc! Qu'est-ce qu'il veut?... il n'entre jamais ici! (*Congédiant les visiteurs.*) J'ai à parler à Vaublanc...

Elle s'installe devant la toilette, fait entrer Vaublanc et commence sa figure.

VAUBLANC. — Vous savez que Blanchar est arrivé?

— Eh bien, après?

— Eh bien, il vient vous offrir trois mille francs au lieu de deux, à seule fin de vous souffler à Bayer...

— Ah bah! heureusement je n'ai pas signé... Je n'y ai, du reste, pas songé un seul instant...

— Tiens! tout le monde croit que vous partez.

— C'est un bruit que je laisse courir dans un but... utile... Je veux rester à Paris et gagner autant que si j'allais en Amérique.

— Ma foi, vous y arriverez peut-être?... Vous avez une de ces veines...

— En effet!... dites donc, mon pauvre Vaublanc? Vous souvenez-vous du Conservatoire, au temps où toute votre classe se fichait de moi?

— C'est-à-dire que, quand je vous regarde, je ne peux pas m'imaginer que ce petit roquet de Bouju se soit transfiguré à ce point... C'est inconcevable!... Vous étiez petite, étriquée, maigre... et blonde!!! et du talent... comme une serinette...

— Eh bien! j'ai du talent... ou je sais faire croire que j'en ai, ce qui revient au même... j'ai grandi, engraissé, et je me teins en noir!... Oui... c'est

le plus drôle!... les autres se font blondes, moi, c'est le contraire...

L'avertisseur paraît.

JANE. — Allons bon!... je suis à peine prête!... impossible de s'occuper tranquillement de ses affaires... Sale métier!!!

Elle sort rageusement et croise Marécage qui entre.

MARÉCAGE, *s'installant le dos à la cheminée.* — Qu'est-ce qu'elle a donc?...

VAUBLANC. — Elle a... qu'elle est surmenée et débordée; que les affaires d'argent, les affaires d'amour et les rôles à apprendre, à répéter et à jouer, l'agacent et l'irritent... elle est ce soir comme elle est toujours maintenant... et voilà!

MARÉCAGE. — Elle a pourtant un bonheur insolent! Vous la rappelez-vous, à votre classe, lorsqu'elle ânonnait Mademoiselle de Belle-Isle et que Leroy était Richelieu?... Ce pauvre Leroy, il est en province, dans quelque trou, tandis qu'elle...

VAUBLANC. — C'est vrai, elle est jolie, et elle donne l'illusion du talent... Même au temps où elle était si cocasse, j'avais flairé en elle un tem-

pérament... Malheureusement elle est incapable de mettre un sou de côté et de s'en aller à temps... Ça va durer encore cinq ou six ans, pendant lesquels elle se fanera et s'épuisera, puis la dégringolade sera rapide... il ne faut pas trop plaindre Leroy... Il commence par où elle finira, et c'est moins dur !...

MADGYAR

La prestance du superbe Saint-Cynnatus a tourné la tête à la jolie petite vicomtesse d'Okaz. Pendant les deux ou trois mois qu'il passe chaque année à son château des « Hautes-Herbes », Saint-Cynnatus est le voisin des d'Okaz, auxquels, du reste, il ne s'est jamais fait présenter; M. d'Okaz est un savant, sa femme une provinciale, cela suffit à éloigner instinctivement Saint-Cynnatus, qui déteste ces deux espèces autant l'une que l'autre, et ne fréquente, dans le pays, que les dresseurs et les maquignons. Il ne vient aux Hautes-Herbes que pour s'occuper de son élevage, et se

soucie peu des habitants des châteaux environnants.

La mignonne Gilberte d'Okaz, qui s'ennuie aux Étangs, autant qu'une femme jeune, jolie et inoccupée peut s'ennuyer à la campagne, a bien souvent regardé, à travers les branches, la grande silhouette de Saint-Cynnatus, passant au galop dans la forêt, ou sa colossale stature se détachant sur le ciel bleu dans l'embrasement du soleil couchant, lorsqu'il traverse les prairies, surveillant la rentrée des poulains.

Il n'en fallait pas davantage pour séduire vaguement la petite vicomtesse qui, lorsqu'elle apprit que cette tournure d'athlète appartenait à un monsieur très parisien et idéalement chic, s'emballa complètement et n'eut plus qu'une idée, entrer tout de suite en relations avec son magnifique voisin.

Ce n'était pas chose facile. Saint-Cynnatus vivait comme un ours; la vicomtesse envoya son mari lui demander si un cheval qu'il attelait à un buggy était à vendre; il fit répondre par un domestique qu'il ne vendait pas ses chevaux de service et ne

reçut pas M. d'Okaz. Plusieurs autres tentatives échouèrent également jusqu'au jour où, rencontrant Gilberte dans une allée de la forêt, Saint-Cynnatus resta pétrifié d'admiration devant cette élégante petite femme, si jolie et si vaporeuse qu'elle semblait descendre d'un nuage. Deux jours après, il se faisait présenter aux Étangs, et, depuis lors, y passait tout le temps qu'il ne consacrait pas à ses élèves. Les visites devinrent même tellement fréquentes que l'excellent M. d'Okaz s'en étonna. Gilberte expliqua cette assiduité en disant qu'elle demandait des conseils à M. Saint-Cynnatus, parce qu'elle aussi voulait se mettre à élever. M. d'Okaz fut atterré.

— Élever? Nous?

— Pourquoi pas?

— Mais, ma chère amie, dit le pauvre homme tout saisi à cette perspective, il faut, pour élever des chevaux, consacrer à cette occupation la plus grande partie de son temps et de son argent... de plus, il faut s'y connaître... et je ne m'y connais pas...

— Eh bien, vous apprendrez.

— A mon âge, allons donc! D'ailleurs, je n'ai pas du tout le goût du cheval, moi...

— Mais, je l'ai, moi. Ah! je vois ce qui vous arrête : vous ne voulez pas sortir votre nez de vos bouquins...

— Quand je céderais, ma bonne amie, nous n'avons que le nécessaire pour notre service; nous ne pouvons laisser une de nos juments pendant six mois sur la paille ou au pré...

— Naturellement, mais vous achèterez une bête de plus... il faut même choisir tout ce qu'il y a de plus beau comme jument et tout ce qu'il a de mieux comme étalon...

— Mais ça coûtera un prix fou!

— Ça m'est égal; je veux que nous ayons un poulain primé à Paris, au concours hippique, comme ceux de M. de Saint-Cynnatus. Quand on habite huit mois la campagne et qu'on n'élève pas, on a l'air d'idiots... D'ailleurs, ça rapporte beaucoup d'argent...

— Quand on s'y entend... mais autrement ça coûte les yeux de la tête et ça ne rapporte rien...

— Il y a d'abord la prime...

— Quand on l'a...

— Et, à défaut de prime, une très grande satisfaction d'amour-propre...

— Mais, sans la prime, la satisfaction d'amour-propre n'existe pas, puisque...

— Vous avez des raisonnements énervants. Je veux élever à tout prix... Informez-vous des races qui donnent les plus beaux produits.

Le pauvre M. d'Okaz abandonna toute résistance. En somme, ce n'était pas une fantaisie trop désagréable; Dieu sait que cette jeune femme, ainsi séquestrée à la campagne, eût pu avoir des caprices autrement dangereux.

Résigné, le vicomte se mit en campagne et courut pendant deux mois tous les marchands de chevaux, ne sachant que choisir. Toutes les races du monde défilèrent sous ses yeux, tandis qu'aux Étangs, le beau Saint-Cynnatus faisait à madame d'Okaz une cour très pressante, à laquelle elle était loin d'être insensible, tout en y résistant cependant. Enfin, ne voulant pas se décider seul à choisir la jument rêvée par sa femme, M. d'Okaz appela Gilberte à Paris; il y avait, paraît-il, des

qualités plus appréciées les unes que les autres au concours hippique; il fallait voir.

La vicomtesse, depuis l'absence de son mari, étudiait le cheval sous la direction de Saint-Cynnatus, qui ne sait guère parler d'autre chose; elle arriva donc à Paris très ferrée sur la question, et le défilé recommença.

Cosaques, danois, normands, andalous, hanovriens, irlandais, percherons, Kurdes, norfolks, galloways, limousins, frisons, clevelands, barbes, boulonnais, russes, suffolck-punchs, syriens, valaques, mecklembourgeois, yorkshires, bretons, poitevins, etc... etc... furent soigneusement examinés par la vicomtesse qui, ayant entendu dire que ces messieurs du jury apprécient surtout les chevaux qui ont « du gros », choisit une énorme jument, un *black-cart-horse*, la tête busquée, les membres épais, l'encolure lourde. Si avec ce modèle colossal on n'obtenait pas un volumineux produit, ce serait une grande déveine. La jument fut payée 6,000 francs; elle en valait bien 2,000, étant jeune et assez belle.

Le retour à la campagne ne s'effectua pas faci-

lement. La bête était horriblement méchante, et, vu ses dimensions et sa force prodigieuse, elle parvint à faire le double de dégâts qu'un cheval de moyens ordinaires. Un homme et un wagon furent démolis; il y en eut pour 1,800 francs. Lorsque les d'Okaz rentrèrent aux Étangs, la saison n'était pas favorable à la saillie, et Saint-Cynnatus conseilla d'attendre quelques mois. Quant à lui, au lieu de retourner à Paris, comme d'ordinaire, il prolongea beaucoup son séjour aux Hautes-Herbes.

Chaque jour il arrivait chez les d'Okaz et examinait avec Gilberte les photographies de tous les étalons photographiés; il lui expliquait la conformation du cheval; M. d'Okaz était abasourdi; à cette conversation, qui ne roulait absolument que sur les chevaux, il ne comprenait pas un mot : la ganache, le toupet, le chanfrein, les salières, les arcs, le canon, le sternum, le tendon, la châtaigne, les fanons, la pince, le grasset, l'ergot, le paturon, la sole, la couronne, les quartiers, la fourchette, les barres, etc., etc. Puis on passait aux maladies, aux tares et aux vices rédhibi-

toires; celui-ci avait un vessigon; celui-là, une jarde; cet autre, des suros ou des capelets, des éparvins secs, etc.

Le pauvre homme devenait fou.

Le choix de l'étalon, ainsi examiné à la loupe, fut laborieux.

Madame d'Okaz aurait désiré ressusciter les races éteintes dont Saint-Cynnatus lui avait révélé les beautés, telles que l'ancien « genet d'Espagne », ou les « carrossiers noirs des cardinaux ». Enfin elle se décida à choisir *Parlement*, malgré les supplications de M. d'Okaz qui trouvait plus simple, habitant près d'Argentan, de prendre un cheval du Pin, plutôt qu'un étalon du haras de Rosières, situé en Lorraine. Cependant il se soumit et emmena lui-même la jument.

Elle revint telle qu'elle était partie; mais la saillie manquée, le voyage et le séjour coûtèrent 2,000 francs.

Après plusieurs autres tentatives aussi coûteuses qu'inutiles, la jument noire donna enfin le jour à un poulain chétif et mal venu, velu comme un ours et mauvais comme la gale, devant lequel

Saint-Cynnatus, de retour depuis quelques jours, se pâma d'admiration; il lui trouva le type des produits du haras de Traken, et il fut décidé qu'on l'appellerait *Madgyar*. Les premiers soins au moment de sa naissance furent donnés à Madgyar par les plus habiles vétérinaires du pays, coût... 1,000 francs.

La mère, à laquelle Saint-Cynnatus avait ordonné le repos le plus complet pendant les six premiers mois d'allaitement, coûta 700 francs d'entretien sans rendre le plus léger service.

Puis on mit Madgyar en prairie jusqu'à l'âge de dix-huit mois; ce fut la seule période de sa vie pendant laquelle il ne coûta rien. Il embellit beaucoup et devint de plus en plus méchant. Madame d'Okaz restait des heures entières en contemplation devant lui, calculant les sommes d'argent et la satisfaction qu'il rapporterait l'année suivante; elle parlait de tout cela avec une telle conviction, qu'elle avait fini par faire partager sa confiance à son mari.

Saint-Cynnatus venait toujours aux Hautes-Herbes; il y faisait maintenant quatre ou cinq sé-

jours par an. Bien que n'ayant rien obtenu de Gilberte, il s'éprenait d'elle sérieusement; mais, chose bizarre, plus il devenait réellement amoureux, et plus elle perdait de ses illusions premières. Après avoir sincèrement admiré cette superbe apparence, cette haute encolure, elle s'était aperçue que toute médaille a son revers, et que, sous ses dehors magnifiques, Saint-Cynnatus n'était, au fond, qu'un imbécile.

Il avait certainement des épaules importantes, un torse digne du ciseau de Michel-Ange, des vêtements remarquablement coupés, des bottines pointues comme des aiguilles et luisantes comme des miroirs, et tout cet ensemble ne manquait pas de produire une première impression des plus séduisantes; mais dans l'intimité quel désenchantement! il était impossible d'en tirer quatre mots qui ne sentissent pas l'écurie! Tout sujet de conversation sérieux, amusant ou frivole, le faisait imperturbablement bâiller, dans sa hautaine indifférence. Aussi, le cheval mis de côté, l'ennui poussait à côté de lui comme en pleine terre.

Et, de l'ennui à l'antipathie, le pas fut

bientôt franchi. Saint-Cynnatus faisait parade de sa force, de son élégance et surtout de son argent ; ce dernier travers achevait d'exaspérer les nerfs de Gilberte, mais comme elle était bien élevée et qu'elle reconnaissait avoir attiré Saint-Cynnatus à elle, elle le tolérait si poliment qu'il était convaincu du succès, s'il voulait se donner la peine de frapper un grand coup.

Cependant, il fallait entreprendre le dressage de Madgyar et, pour ce, découvrir un cavalier consommé, ayant la main douce et ne pesant pas plus de 40 kilos.

Un lad à 150 francs par mois fit fort bien l'affaire, jusqu'au jour où Madgyar le démolit suffisamment pour lui permettre de demander et d'obtenir une indemnité de 6,000 francs...

Les d'Okaz commençaient à en avoir assez; ils se décidèrent alors à se séparer de leur poulain pour le confier au directeur de l'école de dressage du chef-lieu. Madgyar ne profita pas rapidement des excellentes leçons qui lui furent données et passa dans l'établissement six mois à 5 francs par jour.

Total	fr.	900
Plus la ferrure.....	fr.	100
Et les frais divers, médicaments et vétérinaire.	fr.	1.000

On allait l'expédier au concours hippique; il était très beau et assez mis pour être présenté; v'lan! il eut les gourmes.

Traitement, maladies, etc.....	2.000

Enfin, Madgyar part pour Paris. Monsieur d'Okaz, voulant qu'il arrive intact au concours, où il espère naïvement rattraper une partie de son argent, fait capitonner un wagon de la Compagnie de l'Ouest, afin que le cheval ne puisse pas se faire de mal pendant le transport..... fr. 400

Voyages des propriétaires, du cheval, des hommes de service, cocher, etc..... fr. 1.500

Arrivés à Paris, les d'Okaze passent en revue tous les dresseurs, écuyers et cochers, capables de présenter Madgyar; après en avoir engagé successivement plusieurs, auxquels ils sont obligés de payer le dédit stipulé, ils se décident à faire venir d'Angleterre un artiste qui fasse bien valoir le cheval, sache mettre en lumière toutes ses qualités et dissimuler ses défauts..... fr. 1.000

Le jour de l'épreuve, l'artiste et le poulain ont « des mots » ensemble sous l'œil peu bienveillant du jury, qui agite sa sonnette avec fureur avant que l'exhibition ait, pour ainsi dire commencé. M. d'Okaz est vexé, madame d'Okaz est exaspérée.

Il y a trois ans qu'ils parlent de leur poulain, qu'ils ne parlent que de cela, et qu'ils en parlent à tout le monde. Compter sur le premier prix et n'avoir pas même un quinzième flot de rubans à rapporter, c'est dur!

M. d'Okaz, désespéré, cherche des consolations dans les tribunes et en trouve plusieurs fort avenantes, coût..... fr. 5.000

Sa femme, pour oublier sa déception, flirte avec tous les officiers et tous les habits rouges de connaissance. Consolations, officiers et habits rouges, affirment que le jury a commis, en renvoyant Madgyar avant la lettre, une criante injustice. Cet insuccès immérité n'enlève au cheval aucune de ses qualités. Il est splendide, ce poulain!!! Tous l'ont remarqué, et le vicomte peut, si c'est son bon plaisir, le vendre un prix fou.

De son côté, M. d'Okaz récapitule, en les enflant encore, les sommes folles que lui coûte son élève, et les belles-petites-consolations émerveilveillées se disent : « Hein? quel homme! S'il dépense un argent pareil pour ce carcan de malheur, qu'est-ce donc lorsqu'il en dépense pour des choses qui en valent la peine? » Et toutes redoublent d'amabilité et de prévenances.

Les d'Okaz, d'ailleurs, ne demandent qu'à se laisser convaincre de la valeur de leur poulain, et se raccrochent désespérément à l'espoir de le vendre très cher; à défaut d'honneur, il leur rapportera du moins beaucoup d'argent; ce n'est pas tout, mais il faut bien avouer que c'est le principal. Ils attendent chaque jour des offres splendides qui n'arrivent pas. Enfin on est au dernier jour. Malheureusement Madgyar, éprouvé par le voyage et le séjour dans une écurie moins confortable que la sienne, est dans un fichu état. Il est trop bas de condition, il tousse et commence à s'arquer légèrement.

Les tares molles apparaissent! Le poil se pique, les pieds ont été abîmés à la dernière ferrure, qui

les encastelle abominablement; M. et Mme d'Okaz le trouvent changé à croire qu'il va mourir. Bref, la seule offre faite est sur le point d'être acceptée et le poulain va être abandonné pour la modique somme de 1,500 francs, ce qui réalise un fort déficit :

	Doit.	Avoir.
Achat de la mère	6.000 fr.	
Voyage et accidents	1.800 fr.	
Voyage au haras de Rosières et saillie de Parlement	2.000 fr.	
Autres saillies diverses	3.000 fr.	
Naissance de Madgyar, vétérinaire, soins	1.000 fr.	
Allaitement	700 fr.	
Lad à 150 fr. par mois pendant cinq mois	750 fr.	
Indemnité de démolition au lad	6.000 fr.	
École de dressage, 6 mois à 5 fr. par jour	900 fr.	
Ferrure	100 fr.	
Vétérinaire et faux frais	1.000 fr.	
Un an de maladie	3.000 fr.	
Wagon capitonné	400 fr.	
Voyage	1.500 fr.	
A l'artiste anglais	1.000 fr.	
Dépenses à Paris	10.000 fr.	
Total	39.150 fr.	1.500 fr.

Les d'Okaz contemplent ce total avec stupeur;

ils pestent l'un et l'autre contre Saint-Cynnatus, cause première de tout le mal, quand, tout à coup, un mystérieux acheteur se présente. Est-ce possible? On offre 40,000 francs de Madgyar! Il faut saisir au plus vite une pareille aubaine. Madgyar est vendu séance tenante et payé par l'entremise d'un respectable israélite. M. d'Okaz est alors complètement stupéfait. Il regrette presque d'avoir lâché le cheval; si on en a donné ce prix-là, il devait valoir davantage! Mais qui a pu l'acheter? La vicomtesse est vite renseignée là-dessus, par un mot de Saint-Cynnatus, qui, en se nommant comme acquéreur du cheval, réclame « son salaire », dans un style d'assez mauvais goût. On lui répond qu'on est enchanté de voir entrer Madgyar dans son écurie, mais qu'il doit comprendre qu'après sa lettre trop explicite, on ne peut plus le recevoir aux Étangs.

UNE VISITE ENNUYEUSE

Un hôtel aux environs de la place Saint-Georges.

Un coupé s'arrête; la marquise en sort, et saute en bousculant Folleuil qui passe sur le trottoir.

Elle porte une toilette de peluche gris argent, garnie de chinchilla; au corsage, au chapeau et au manchon, bouquets mélangés de gardenias, lilas blancs et violettes de Parme naturelles; pelisse de renard bleu jetée sur les épaules.

LA MARQUISE. — Pardon, monsieur! Tiens! C'est vous!

FOLLEUIL. — Ah! par exemple! si je m'attendais à vous rencontrer dans ce quartier!

LA MARQUISE, *montrant l'hôtel.* — C'est aujourd'hui mercredi, le jour de madame de N...

FOLLEUIL. — Ah! je ne savais pas.

LA MARQUISE. — Je croyais que vous la connaissiez.

FOLLEUIL. — Sans doute, je la connais, tout le monde la connaît! mais je ne lui fais pas souvent de visites, et surtout, quand je lui en fais, je ne choisis pas son jour. Je suis même bien aise de savoir ça... c'est bon à se rappeler : éviter le mercredi.

LA MARQUISE.—Non, non, il ne faut pas l'éviter.

FOLLEUIL. — Pourquoi ça?

LA MARQUISE. —Parce que cela m'ennuie, moi aussi, cette visite, beaucoup même... et j'allais vous demander de nous associer pour...

FOLLEUIL. — Oh! non! tout ce que vous voudrez, mais pas ça!

LA MARQUISE. — C'est précisément cela que je désire, cela seulement; voyons, un bon mouvement.

FOLLEUIL. — Jamais de la vie! Je l'ai en grippe, moi, cette excellente madame de N..., je suis

déjà forcé d'être poli quand je la rencontre, c'est bien suffisant. Oh! si ce n'était à cause de son mari qui est un bon garçon, je ne...

LA MARQUISE. — Je vous en prie, faites ça pour moi?...

FOLLEUIL. — Et en retour, que ferez-vous pour ce pauvre Folleuil?

LA MARQUISE. — Nous causerons tout le temps ensemble...

FOLLEUIL. — C'est quelque chose, mais...

LA MARQUISE. — Mais?... ce n'est pas assez?... Eh bien, je vais être tout à fait gentille... Folleuil, vous ne m'avez jamais fait la cour...

FOLLEUIL. — Ce n'est pas l'envie qui m'en manquait...

LA MARQUISE. — C'est parce que je m'en suis toujours un peu doutée que, si vous voulez m'aider à accomplir cette corvée, je m'engage à me laisser ensuite gentiment faire la cour par vous.

FOLLEUIL. — Bien vrai?

LA MARQUISE. — Bien vrai!

FOLLEUIL. — Vite! vite! entrons! madame de N... va croire que je suis devenu fou, mais cela

m'est parfaitement égal... (*Il va pour sonner.*) Entrons!

LA MARQUISE. — Ah! voyons! pas en même temps.

FOLLEUIL. — Comment, pas en même temps?

LA MARQUISE. — Que vous avez donc peu de tact! Si vous entrez avec moi, elle va facilement se douter de ce qui s'est passé.

FOLLEUIL. — Mais je ne peux pourtant pas arriver tout seul! Je ne lui ai pas fait de visite depuis quatre ans... Là, franchement, ce serait invraisemblable, tandis qu'avec vous... Eh bien, elle comprendra que je suis traîné, entraîné, c'est à-dire...

LA MARQUISE. — Du tout, du tout, c'est impossible! Vous allez attendre quatre ou cinq minutes et puis vous entrerez... il faut que ça ait l'air naturel, vous comprenez?

FOLLEUIL. — Mais qu'est-ce que je dirai?... J'entrais derrière vous, je saluais modestement, sans parler... Mais tout seul, à moins que je ne lui dise que, passant dans la rue par ce froid horrible je suis entré pour me chauffer, je ne vois pas trop...

LA MARQUISE. — Faites donc un peu le timide!

Folleuil jouant les timides ! Folleuil embarrassé de quelque chose !... Ah ! je voudrais voir ça... Et puis, quand je m'en irai, vous ne partirez pas en même temps que moi... ce serait ridicule. (*Elle sonne.*)

FOLLEUIL. — Mais....

LA MARQUISE. — C'est convenu ! dans cinq minutes seulement... je vous permets d'arriver. (*Elle entre.*)

L'escalier est très beau, mais sombre, glacial et nu. Sur un panneau, la copie du portrait du duc d'Orléans par Ingres.

LA MARQUISE, *montant.* — Brr... Ça n'est vraiment pas gai, cet hôtel !... C'est une chance d'avoir rencontré à sa porte cet excellent Folleuil; la visite sera moins ennuyeuse !... s'il allait ne pas venir?... il en est bien capable... (*Elle arrange ses fleurs.*) Oh ! si... il viendra !... il mettra une petite note gaie... ça en a besoin... C'est singulier, il y a huit ans que je viens dans cette maison, et il me semble toujours que c'est la première fois.

Dans l'antichambre; domestiques en livrée sérieuse et très correcte, mais des guêtres noisette.

La marquise enlève sa pelisse; en l'ôtant, elle l'accroche à une dentelle de son manchon.

LE DOMESTIQUE. — Pardon, il y a une dentelle qui retient le « Vitchoura » de madame.

LA MARQUISE, *pensive*. — Vitchoura!... ma grand'mère écrivait ce mot-là sur les paquets de fourrures que l'on camphrait pour l'été!... il y a vingt ans que je ne l'avais entendu.

Le salon est très grand, mais un peu bas, et extrêmement nu. Meubles en palissandre et damas de soie vert. Fauteuils droits et durs, aucun siège capitonné ou contourné. Lustre, appliques, pendule et candélabres en bronze doré, piano à queue. Près de la maîtresse de la maison, une table à tapis de velours vert, couverte de livres sérieux, mis bien en évidence. Un feu triste, et, devant la cheminée, un paon en bronze doré pas un bibelot ni une fleur.

Visiteurs : un vieux monsieur; *un jeune monsieur;* une femme de trente ans, en robe de velours grenat, cachemire, chapeau Paméla, manchon énorme et ballonné en zibeline.

Pas de thé servi.

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Air austère, grande, blonde, très belle, bandeaux à la « jolie femme », « repentirs »; robe de velours noir ouverte en « ruisseau »; pieds ravissants, souliers de satin noir sans talons et des gants. Signe particulier : ne s'accoude ni ne s'appuie jamais.

Près d'elle, sur un coussin, dort « Candide », un king-charles remarquable. Front bombé et luisant, énormes yeux en boule de loto; nature indifférente.

Entrée de la marquise.

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Ah ! il y a bien longtemps, madame...

LA MARQUISE. — Tous les mercredis je voulais venir, chère madame, et puis... (*Elle s'assoit. A elle-même :*) Dieu ! que j'ai froid aux pieds ! (*Elle remue tout doucement un pied.*)

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Une mondaine comme vous, madame, doit voir avec tristesse arriver le Carême. Et cependant, vous devez avoir un bien grand besoin de repos ?

LA MARQUISE. — Pourquoi ne me dit-elle pas tout de suite que je suis verte et que j'ai les yeux

battus? (*Haut.*) Je sors très-peu, madame, et ne suis nullement fatiguée; après ça, j'en ai peut-être l'air?...

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Du tout, du tout...

Entrée de Folleuil.

Il s'avance et fait, sans dire un mot, un profond salut à la maîtresse de la maison, qui le regarde avec un étonnement joué. (*Un silence.*)

FOLLEUIL, *avec aplomb.* — Je vois, madame, que vous ne me faites pas l'honneur de me reconnaître. Je suis M. de Folleuil.

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Je vous reconnais parfaitement, monsieur, mais vous êtes, — dit-on, — si sauvage, que je suis étonnée, je l'avoue, de vous voir, surtout à mon jour.

FOLLEUIL. — Aussi, madame, est-ce par hasard que je suis venu un mercredi. Je n'ai pas le bonheur d'être assez... de vos amis, pour me permettre de...

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Je suis charmée, monsieur, de ce hasard. (*Deux ou trois sièges sont libres; au lieu de s'y asseoir, Folleuil*

va chercher un énorme fauteuil et le traîne péniblement près de la marquise.)

La conversation générale reprend.

FOLLEUIL, *à demi-voix, à la marquise.* — Suis-je assez gentil, hein?

LA MARQUISE. — Je croyais que vous n'alliez pas venir.

FOLLEUIL. — J'en ai eu bien envie, allez !

LA MARQUISE. — C'est très bien d'être venu, mais il est ridicule d'avoir été chercher un fauteuil pour être près de moi, quand il y en avait d'autres qui...

FOLLEUIL. — Ne me grondez pas ! D'abord, si vous me grondez, je me lève et je file.

LA MARQUISE. — Vous venez d'entrer, vous n'oseriez pas faire ça?

FOLLEUIL. — Non?... Eh bien, vous allez voir.

LA MAITRESSE DE LA MAISON, *à Folleuil, en ayant l'air de se creuser la tête pour trouver une phrase.* — Avez-vous beaucoup dansé cet hiver, monsieur?

FOLLEUIL, *à lui-même.* — Elle me fait comprendre que je suis sans importance. (*Haut.*) A

mon âge, madame, on ne danse malheureusement plus, à moins que ça n'en vaille réellement la peine, et... c'est extrêmement rare !... (*La conversation générale reprend.*)

LA DAME. — J'ai voulu avoir une loge pour les Italiens, samedi, impossible !... Je suis désolée.

LE JEUNE MONSIEUR. — Il y a trois mois, on pouvait en obtenir une, mais, en dernier lieu, il fallait louer pour une série.

LA DAME. — Je ne pouvais pas... j'ai un deuil suspendu... Y allez-vous, chère Madame?

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Non. D'abord je n'aime pas le théâtre; ensuite je trouve que, pour se livrer au plaisir, il faut attendre un autre régime.

FOLLEUIL. — Oh ! ça, il est bien certain que sous l'Empire on s'amusait de meilleur cœur; mais, en attendant qu'il revienne?...

La marquise le regarde.

LA MAITRESSE DE LA MAISON, *ne paraissant pas avoir entendu.* — C'est affreux, toute cette politique.

LE JEUNE MONSIEUR. — Il est de fait que ça ne va pas.

LE VIEUX MONSIEUR. — Ou que ça va trop!

LA DAME. — Ils se croient tout permis; ainsi, l'autre jour encore, cette histoire à la mairie...

LE JEUNE MONSIEUR. — Quoi donc?

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous savez bien, pour le Prince?...

LE JEUNE MONSIEUR. — Mais non, je ne sais rien du tout.

LA DAME. — Eh bien, l'autre jour, le prince était mêlé à un acte quelconque, comme témoin. Le représentant de l'autorité, lisant les qualités, prénoms, etc., dit simplement : « M. Louis, etc., duc de***, propriétaire à X. » Quelqu'un voulut faire rectifier, en ajoutant « Monseigneur », mais le représentant de l'autorité s'y refusa absolument, disant qu'il l'avait fait avec intention et que « légalement » on n'avait le droit de rien réclamer; et voilà!

LE JEUNE MONSIEUR. — Oh!

FOLLEUIL. — Ah bien! c'est assez joli, ça. (*Il rit.*)

La marquise lui jette un regard consterné.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Vous trouvez cela drôle, Monsieur?

FOLLEUIL, *ne voyant pas les signes que lui fait la marquise.* — Eh oui! je trouve très juste, moi, que ceux qui soutiennent la République pour profiter d'elle au besoin, soient forcés de supporter ses petits manques d'éducation! du reste, ça se fera, tout ça! Jusqu'à présent on se contente de l'aider à vivre, cette bonne République, mais quand elle sera forte et solide, on songera à lui apprendre à savoir vivre, et elle se débrouillera tout comme une autre; ah! ça sera charmant! (*Silence.*)

La maîtresse de la maison joue avec ses « repentirs » pour cacher son irritation. Le silence se prolonge.

LE VIEUX MONSIEUR, *avec effort.* — C'est assez vrai, tout cela, pourtant.

LA DAME. — Oh! croyez-vous que les princes soutiennent la République?... Il est évident que... ils la tolèrent, mais...

FOLLEUIL. — C'est-à-dire qu'ils sont tolérés par elle, ne confondons pas!

LA MARQUISE, *cherchant à détourner la conversation, à la maîtresse de la maison.* — Avez-vous vu *les Rois en exil*, madame?

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Non, je ne vais jamais aux petits théâtres.

FOLLEUIL, — Le Vaudeville, un petit théâtre : vous êtes sévère, madame.

LE VIEUX MONSIEUR. — C'est absurde !

LE JEUNE MONSIEUR. — Mais très soigneusement monté.

LA DAME. — Dieudonné est admirable d'entrain et de vérité...

LE VIEUX MONSIEUR. — En revanche, Pierson, pour une reine... est un peu trop...

FOLLEUIL. — Pot au feu?

LA DAME. — Le grand tort de la pièce est d'être une indigne calomnie...

FOLLEUIL. — Euh? Euh?

LA MARQUISE, *vivement*. — Le décor du boudoir est bien joli, et celui de l'agence est très vrai.

LA DAME. — J'aperçois près de vous, chère madame, les Mémoires de madame de Rémusat; c'est bien attrayant à lire.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — C'est un très remarquable ouvrage, en effet. (*A Folleuil*) Vous

qui êtes un lettré, Monsieur, quel est votre avis sur cette publication?

FOLLEUIL. — Madame, je la trouve très « plat du jour », très naturaliste, en un mot.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — C'est-à-dire naturelle?

FOLLEUIL. — Oh! ça, j'espère que non.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Cela vous dépoétiserait Bonaparte?

FOLLEUIL. — Non, du tout; mais ça me dépoétiserait fortement l'auteur, si je croyais que tout est d'elle.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Je ne comprends pas.

FOLLEUIL. — Je veux dire que je suppose qu'on a donné un fort coup de pouce aux Mémoires; car je n'admets pas qu'une femme, du monde auquel appartient celle-là, s'exprime ainsi sur des gens qu'elle a servis.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — Mais alors?

FOLLEUIL. — Alors, madame, la mode étant, pour le moment, de médire des Napoléons, les

Mémoires en question sont devenus un grand succès en étant publiés avec intelligence.

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Enfin, je ne vois pas trop ce qu'on aurait pu changer.

FOLLEUIL. — Changer? Oh! rien, madame; on a, je crois, mis des accents, voilà tout.

LE VIEUX MONSIEUR. — Il est vrai que c'est un singulier métier de trahir ainsi les secrets intimes de ceux qui vous emploient.

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Oh! les secrets intimes de Bonaparte!

LE VIEUX MONSIEUR. — Si, vingt ans plus tard, elle eût été de la maison de la Reine, il est probable qu'elle en eût fait autant.

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Oh! monsieur, vous ne comparez pas, je pense, la reine et « madame Bonaparte », comme dit madame de Rémusat... La Reine était inattaquable...

LE VIEUX MONSIEUR. — Sans doute, inattaquable.....

FOLLEUIL. — La Reine, tant que vous voudrez, mais tout le monde a son petit déshabillé d'intérieur, et peut-être que, en robe de chambre, Louis-

Philippe n'était pas plus joli que l'Empereur...

LA MARQUISE, *voyant que rien ne peut désormais arrêter Folleuil sur cette pente fatale, prend le parti de se lever.* — Au revoir, madame, je suis bien heureuse de... (*Saluts.*)

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — C'est moi, madame, qui vous remercie de... (*Saluts.*)

Folleuil prend congé et la suit.

La marquise est nerveuse; elle traverse l'antichambre en oubliant sa pelisse.

LE DOMESTIQUE. — Et le « Vitchoura » de madame?

DANS L'ESCALIER

LA MARQUISE, *furieuse.* — Vous êtes insupportable! Vous l'avez fait exprès, n'est-ce pas?

FOLLEUIL, *ahuri.* — Quoi, exprès? Vous êtes fâchée? de quoi êtes-vous fâchée?

LA MARQUISE. — Vous n'avez ouvert la bouche que pour dire des sottises! (*Lui montrant le portrait du duc d'Orléans, en face d'eux.*) Tenez, regardez!...

FOLLEUIL, *regardant.* — Ça? c'est une copie d'après M. Ingres! Une assez bonne copie même! C'est égal, on dira ce qu'on voudra, c'est de l'affreuse peinture : c'est d'un plat!.... et le bras cassé!... Pourtant, dans l'*Odalisque*, il y a de bonnes choses, une certaine souplesse!... Quelques rondeurs... Après ça, vous me direz que le duc d'Orléans ne peut pas être l'odalisque... Malgré tout, Ingres sera toujours *monsieur* Ingres.

LA MARQUISE, *stupéfaite.* — Avez-vous fini? Il s'agit bien de peinture! Je vous fais voir ce portrait pour vous rappeler les opinions des maîtres de la maison. Vous n'avez pas cessé de...

FOLLEUIL. — Ah! sapristi!... C'est vrai! Mais, dame, on ne peut pourtant pas se rappeler les opinions de tous les gens qu'on connaît. C'est dans le salon qu'il devrait être, ce portrait!.. Il est certain que si je l'avais eu sous les yeux, je n'aurais pas...

LA MARQUISE. — Elle doit vous en vouloir à mort, cette bonne madame de N...

FOLLEUIL. — Pourquoi? Vous êtes légitimiste, je suis bonapartiste, vous le savez, et vous ne m'en voulez pas pour ça...

LA MARQUISE. — Oh! mais, ce n'est pas du tout la même chose; les orléanistes n'admettent pas que...

Ils arrivent dans la rue.

FOLLEUIL, *ouvrant la portière du coupé et faisant monter la marquise.* — Oh! vous avez une bonnne boule chaude, emmenez-moi, voulez-vous?

LA MARQUISE. — Du tout, c'est bien assez inconvenant d'avoir fait cette visite tous les deux.

FOLLEUIL. — C'est votre faute, Dieu sait si j'y pensais!...

LA MARQUISE. — C'est ma faute, mais ça ne m'empêche pas de le regretter...

FOLLEUIL. — Et voilà tout ce que m'aura rapporté cette ennuyeuse visite?... Eh bien, et cette cour permise?...

LA MARQUISE. — C'était bon là-haut, mon ami... Maintenant je sais trop quel étourneau

vous êtes, jamais de la vie!... (*Au cocher.*) Rentrez!

Le coupé part, la marquise éclate de rire en regardant Folleuil, qui reste planté sur le trottoir

LE MARIAGE DE DIANE

I

Dans un grand salon tendu de tapisseries flamandes, quatre jeunes filles bavardent gaiement. Toutes sont jolies, mais l'une d'elles est si étrangement séduisante, que les plus indifférents sont invinciblement attirés vers elle.

C'est mademoiselle Diane de Volo ; vingt-trois ans, grande, souple, brune, des yeux bleus et un teint laiteux. La bouche d'un dessin superbe, un peu durement arrêtée aux coins ; le menton volontaire. Admirablement faite. Des épaules et des bras de statue ; l'allure d'une déesse et la simplicité d'une pensionnaire.

Ces demoiselles sont occupées à examiner le trousseau de leur amie, mademoiselle Simone d'Égyde, qui épouse le lendemain M. de Régal.

Bérengère et Janine poussent des cris d'admiration. Diane est infiniment plus calme; si calme qu'à la fin, Janine agacée s'écrie :

— Ah ça, on dirait vraiment que tout cela ne te donne pas envie de te marier?...

— Si je me mariais, — répond en souriant mademoiselle Diane, — ce ne serait pas le désir de posséder des chiffons qui m'y déciderait...

— Je ne te dis pas que cela décide, mais enfin, voyons? tu m'avoueras bien que ça... influe?

— Pas en ce qui me concerne...

— Ah! c'est vrai!... j'oublie toujours que Diane est un ange...

— Je ne suis pas du tout un ange...

— Si... tout le monde le dit dans ta famille...

— Diane? elle a tous les talents et toutes les vertus!...

— Moquez-vous bien de moi!...

— Nous moquer? Ah! grand Dieu!... Est-ce que ta mère ne répète pas à tout le monde que,

sans toi, elle ne vivrait pas? C'est toi qui t'occupes de tes frères et sœurs; qui mouches les petits et instruis les grands... tu es le bachelier !... Tu sais aussi bien surveiller la lessive, commander le dîner et tenir les comptes de la maison que tu sais valser, monter à cheval, faire des armes, chanter, peindre, sculpter ou jouer la comédie. Ah ! celui qui t'épousera sera bien heureux !...

Diane sourit de nouveau (un vrai sourire d'ange), et répond d'une voix douce :

— Peut-être, mais en tous cas, il n'est pas pressé de l'être...

— Dame... tu es tellement difficile... tu refuses les plus beaux partis...

— Oh ! les plus beaux !...

— Eh oui ! L'autre jour encore, le duc de Pontoise avait chargé papa de tâter le terrain... Il est très riche le duc ! Il a deux cent mille francs de rente...

— C'est beaucoup trop pour moi ; et puis, il ne me plaît pas... il est vieux...

— Oh ! si tu exiges qu'un monsieur qui a deux cent mille livres de rente soit encore jeune et beau par-dessus le marché...

— Je veux, avant tout, aimer celui que j'épouserai...

— Tu es bien ambitieuse, sais-tu?

— Moi, je trouve que Diane a raison, dit Simone je n'épouserais pas M. de Régal si je ne l'aimais pas!... Il est jeune... il a trente ans... il n'est pas beau, beau, beau, mais il est bien... Je ne tiens pas à la beauté absolue, mais je sens que, s'il m'avait fallu épouser un monsieur comme mon cousin de Vyeladage... par exemple, je n'en aurais jamais eu le courage...

Au nom du cousin de Vyeladage, la belle Diane a baissé davantage encore ses lourdes paupières; Janine demande :

— Il est donc bien laid, ton cousin de Vyeladage?...

— Ah! je t'en réponds!... et gauche! et vulgaire!... et ennuyeux! et sauvage!...

— Il a tout pour lui!...

— Le bon côté, c'est qu'il sera duc à la mort de mon oncle et qu'il a déjà 350 000 livres de rente...

— Et plus tard?...

— Plus tard, il en aura huit cents...

— Mais je l'épouserais bien, moi, ton cousin, s'écrie Janine.

— Jamais!... tu dis ça parce que tu ne l'as pas vu... et tu ne le verras jamais du reste?... C'est un ours!... il ne quitte la campagne qu'une fois par mois pour venir voir mon oncle, qui est aux trois quarts paralysé et ne peut plus sortir de son hôtel des Champs-Élysées.

— Cet ours m'intéresse.

— Ce n'est pas comme Diane, alors... regarde-la?... elle ne songe guère à écouter les bêtises que nous disons, va?...

En effet, Diane, le regard perdu, semble à mille lieues de la conversation.

Bérangère la secoue, en disant :

— Allons!... voilà que tu planes encore?...

Diane tressaille comme au sortir d'un rêve et répond :

— C'est vrai... que voulez-vous, je remplace la réalité par le rêve...

— En attendant que tu remplaces le rêve par la réalité?... Moi aussi, j'ai rêvé quelquefois... en attendant mieux...

— Mais toi, tu as une grosse dot... moi, j'ai trois cent mille francs...

— Ah ! le fait est que trois cent mille francs... et vouloir aimer celui qu'on épousera... ce ne sont pas des conditions pour se marier facilement, ça ?...

— N'est-ce pas ? — dit Diane en fermant à demi ses yeux de sphinx. — Aussi ne me marierai-je pas...

— Je t'assure pourtant que je vois des femmes qui sont heureuses sans aimer leur mari... mais oui... on aime le monde... on sort beaucoup, on fait faire de belles toilettes.

— Pour moi, rien ne remplacerait l'amour... je ne tiens pas du tout à l'argent... je n'ai aucunes fantaisies... Bien que vivant entourée d'un luxe relatif, je me suis accoutumée à une grande simplicité. Nous sommes si nombreux que mes parents ne peuvent donner à chacun que des dots modestes...

— Pauvre Diane !

— Du reste, je me trouve heureuse ainsi... je n'ai pas envie de me marier... je suis nécessaire à la maison...

— Cependant, si tu aimais quelqu'un?...

— Si j'aimais quelqu'un... et que ce quelqu'un voulût de moi, je l'épouserais...

— Moi... je sais que Henri de Bruges va te demander... tu lui as tourné la tête, comme à tout le monde... Il est charmant, mais il n'a guère que quatre ou cinq cent mille francs...

— Monsieur de Bruges ne me plaît pas, — dit froidement Diane; — allons! vous voyez bien que je suis très résignée à mon rôle de Cendrillon... Ne vous chagrinez donc pas... je serai heureuse de votre bonheur et de celui des miens... cela me suffira!

II

Depuis longtemps, en effet, mademoiselle de Volo semble avoir renoncé à toute idée de mariage; successivement, elle a refusé de très beaux partis et son dévouement à sa famille a encore augmenté. Tout en restant élégante par la coupe et le savant moulage des vêtements, elle affecte une simplicité presque monacale. Diane de Volo appartient par sa mère au plus pur faubourg Saint-Germain et par son père à un monde plus mouvementé : dans ces deux mondes, elle est également entourée d'une auréole.

« Connaissez-vous Diane de Volo? » Telle est la question que s'adressent les mères de famille, les

danseurs, les jeunes filles et les jeunes femmes.

Toutes les mères la souhaitent pour femme à leur fils ou pour amie à leurs filles et, chose étrange, elle est, malgré sa splendide beauté, très aimée des femmes; son absence totale de coquetterie ne la leur fait pas redouter comme concurrente, et la modestie de son attitude désarme les plus malveillantes douairières. Mademoiselle de Volo est l'ange du dévouement, le modèle des filles et des sœurs et la perle des maîtresses de maison. Levée à sept heures du matin, même lorsqu'elle a conduit un cotillon jusqu'à cinq, elle s'occupe de la maison; surveille les domestiques; assiste au lever de ses frères et sœurs; préside à leur toilette et au déjeuner du matin; installe les garçons avec le précepteur, et les filles avec l'institutrice; vérifie au thermomètre la température des salles d'étude; donne un coup d'œil aux appartements, à la lingerie, et même à la cuisine; écrit les lettres de sa mère, excellente femme un peu brouillonne et distraite, tellement habituée d'ailleurs à être dirigée par sa fille, qu'elle est devenue totalement incapable de se conduire elle-même.

Du reste, madame de Volo ne peut faire mieux que s'en rapporter à Diane, car elle a le jugement le plus sain et l'esprit le plus rassis qu'il soit possible de rencontrer et elle excelle à faire toujours faire aux autres sa volonté, en leur persuadant que c'est elle qui se dévoue pour exécuter leurs moindres désirs. M. de Volo est aussi un bon distrait, artiste à ses heures, s'engouant tantôt de croûtes réalistes, tantôt d'art exceptionnellement idéaliste; dévorant Zola, Maupassant ou Richepin pendant quinze jours, et se plongeant ensuite éperdument dans la lecture des parnassiens les plus majestueusement ennuyeux; exaltant tour à tour Lecocq et Saint-Saëns; toujours convaincu à l'instant où il parle; en somme, jugeotte mal équilibrée, que la belle Diane redresse parfois avec une bonté maternelle.

M. de Volo a une si haute idée de l'intelligence, de l'esprit de conduite de sa fille et en même temps une crainte si salutaire de ses très respectueuses observations, qu'il n'ose bouger sans la consulter.

La remarquable attitude de mademoiselle Diane

est appréciée à sa valeur dans le monde, dont elle est l'enfant gâtée. Bien souvent les profonds penseurs de l' « Union » disent en parlant de M. de Volo : « Ce pauvre Volo!... heureusement sa fille est là, » pour l'empêcher de faire des sottises!... » et les bonnes amies de madame de Volo s'écrient avec un ensemble touchant : « Quel bonheur pour cette pauvre Marguerite d'avoir une fille pareille!... elle est incapable de s'occuper de quoi que ce soit; c'est Diane qui dirige tout! » Avec cela, aimant à s'amuser, gaie et pleine d'entrain, mademoiselle de Volo est une femme du monde aussi accomplie qu'elle est une ménagère idéale.

Depuis un an, c'est elle qui s'occupe aussi des bonnes œuvres de sa mère. Madame de Volo avait désiré s'en occuper elle-même, mais cela allait tout de travers; Diane lui a démontré respectueusement, que, dès qu'elle en aurait la direction, cela marcherait tout seul et elle a cédé. Aussitôt, mademoiselle Diane s'est fait présenter à la comtesse de Rèche, la femme la plus désagréable et la plus occupée de bonnes œuvres qui soit au monde. Madame de Rèche habite avec son frère, le duc de

Vyeladage, qui la loge dans son bel hôtel des Champs-Élysées. Le duc, à moitié paralysé, préfère encore la société de sa sœur acariâtre et bigote, à une solitude qui à présent lui fait peur.

Diane a fait immédiatement la conquête de madame de Rèche, ce que personne avant elle n'était parvenu à faire; elle lui a proposé de tenir la comptabilité, et d'aider à la correspondance des cinq ou six œuvres de charité que patronne la vieille dame. Enthousiasmée, madame de Rèche a demandé à mademoiselle de Volo de se laisser présenter à son frère; cela l'égaierait, c'était aussi une bonne œuvre, le duc est si malheureux!... Son fils le néglige... Autrefois, il venait le voir assez souvent; à présent, il ne vient plus que le premier de chaque mois; jamais il ne manque à cette visite réglementaire, mais enfin, c'est bien peu!...

Diane répond gentiment à la comtesse qu'elle sera très heureuse de connaître le duc de Vyeladage et la présentation a lieu. Le malade est ravi! Mademoiselle de Volo lui a positivement tourné la tête! elle est gracieuse, et fait autant de frais pour lui que s'il était jeune et pimpant.

Les deux vieillards ne peuvent plus se passer d'elle; il la retiennent par tous les moyens possibles; chaque fois qu'elle vient le matin en courant, au sortir de la messe, dire quelque chose à madame de Rèche, ils veulent la garder à déjeuner, mais elle refuse; que deviendrait-on sans elle à la maison? qui ferait manger les petits, leur mettrait leurs serviettes? les domestiques font cela très mal... Et toujours le duc et sa sœur insistent, et chaque fois qu'ils voient monsieur ou madame de Volo, ils les supplient de leur laisser Diane très souvent. Alors la jeune fille a une idée lumineuse.

Le premier et le quinze de chaque mois, elle vient faire le relevé des comptes avec madame de Rèche. Eh bien, ces deux jours-là, elle déjeunera aux Champs-Élysées, puisqu'on a la gracieuseté de tant insister.

Le premier, lorsque Diane arrive à onze heures, le duc, seul au salon, dans son fauteuil mécanique, lui fait un petit discours. Il réclame toute l'indulgence de mademoiselle de Volo pour son fils Hugues, arrivé de la campagne hier soir, et qui va déjeuner avec eux... Il est bien gauche,

bien rude... c'est un grand sauvage, bon garçon, mais peu civilisé jusqu'à présent... Il n'aime que la chasse, ne parle que de ça et ne s'intéresse à rien d'autre. Il refuse de se laisser présenter à aucun Cercle, et les femmes ne l'attirent pas plus que le Cercle; il a horreur du monde et s'est enseveli au château des Futaies, où il passe tout son temps, s'occupant uniquement de ses chevaux et de ses chiens. Par exemple, il est instruit et intelligent; il a passé d'excellents examens. Il ne se doute pas que mademoiselle de Volo déjeune; s'il le savait, il ne descendrait pas.

Diane offre aussitôt de s'en aller, elle reviendra demain... cela vaut bien mieux. Mais le duc se fâche et la force à rester.

Le marquis Hugues de Vyeladage paraît peu après, suivant sa tante, et s'arrête saisi au milieu du salon, prêt à faire volte-face, en apercevant Diane qui lui sourit doucement.

—Eh bien, avance donc, Hugues, —dit le duc; — mademoiselle Diane, permettez-moi de vous présenter mon fils; c'est bien certainement la première fois que vous voyez un ours tel que lui..

Le marquis salue gauchement, gêné par sa grande taille mal proportionnée. Il est à la fois lourd et osseux; il a les bras trop longs, le buste trop court, les genoux et les coudes noueux, les mains énormes; les pieds seuls sont merveilleusement petits et jolis.

On ne peut dire qu'il soit vulgaire, et cependant il est commun; il rit d'un gros rire sournois et rentré; ses vêtements semblent taillés pour quelqu'un de plus colossalement bâti encore que lui; il ne sait ni entrer, ni marcher, ni s'asseoir; dans une forêt, il fait peut-être très bon effet, mais, dans un salon, sa présence détonne fortement.

Diane, placée en face de lui à table, est charmante pour son vis-à-vis; elle le questionne, lui parle chasse, chiens, etc., fait des frais, cherche à le mettre à l'aise, l'encourage, agissant avec lui comme avec un monsieur poli et bien élevé. Le duc est profondément touché de voir cette adorable jeune fille condescendre à s'occuper d'un pareil sauvage; quant à Hugues, il est tellement gêné par la présence et le gentil gazouille-

ment de mademoiselle de Volo, qu'il a envie de faire un bouchon de sa serviette et de s'en aller... Si son père se met sur le pied de le faire tomber dans des guets-apens, à cette heure, c'est lui qui restera à la campagne... Ah mais!...

Et, de temps à autre, il lance à Diane un regard en-dessous : un regard de paysan retors, rusé et craintif.

Madame de Rèche parle à la jeune fille des petits événements mondains qui peuvent l'intéresser : on annonce le mariage de son amie Sabine, qui épouse le vicomte de Galbe, un charmant garçon, dit-on, plein d'esprit et d'entrain ; Diane répond nettement qu'elle n'est pas du tout de cet avis. M. de Galbe peut être charmant au physique, bien qu'elle le trouve trop mince et trop brun, mais il est léger, il adore le monde; Sabine va être forcée de sortir tous les soirs; elle la plaint bien!...

—Comment, ma chère petite, —s'écrie la comtesse stupéfaite, — vous la plaignez d'aller dans le monde?... Mais je croyais que vous sortiez beaucoup?

— C'est vrai, Madame, — répond mademoiselle de Volo de sa douce voix bien timbrée, — c'est vrai, mais je n'aime pas le monde. J'y vais pour accompagner ma mère, qui préfère ne pas y aller seule; dès que ma sœur sera en âge de me remplacer, c'est-à-dire l'hiver prochain, j'espère bien me dispenser complètement de sorties qui ne m'amusent en aucune façon.

Madame de Rèche et le duc sont très étonnés. Eussent-ils jamais soupçonné cette excellente madame de Volo d'aimer le monde, qui la paie si complètement d'ingratitude? Outre que la pauvre femme a toujours été un paquet des mieux conditionnés, elle a eu, pendant quinze ans, un enfant chaque année, accident qui l'a forcément éloignée des distractions, et c'est à quarante ans passés que la soif du plaisir la saisit?... C'est inimaginable!...

Hugues aussi est profondément surpris de l'attitude de cette jeune fille, si dissemblable de sa cousine d'Égyde et de toutes celles qu'il a aperçues jusqu'ici; comment, cette belle personne n'est pas, ainsi que les autres, affolée de plaisirs

bruyants? elle paraît simple comme la fleur des champs et modeste comme la violette! elle n'aime pas le monde!!! Et elle y va pour accompagner sa mère, sa bonne mère, qui a quarante-cinq ans et pourrait, à la rigueur, y aller toute seule! Quel ange! Et dire qu'il y a comme ça, dans les familles bénies du Très-Haut, des anges ignorés qui vivent de sacrifices... et en meurent quelquefois!

—Oui,—dit-elle gaiement,—papa, pour me dédommager des corvées que m'impose l'hiver, m'a promis que, cet automne, il me conduirait passer un mois en Bretagne chez ma tante de Kersévèr, pendant la saison des chasses! Oh! que je vais m'amuser! songez donc? Je chasserai pendant un mois!

Hugues qui n'a pas encore ouvert la bouche, demande timidement :

— Vous aimez la chasse, mademoiselle?

— Si je l'aime? ah! oui... Est-ce qu'on peut ne pas aimer la chasse? il faudrait être... elle rougit, s'arrête court et balbutie avec embarras :

— Oh! pardon, monsieur, vous n'êtes peut-être pas vraiment chasseur?

—Pas chasseur! —s'écria le jeune homme rendu éloquent par l'indignation. — Pas chasseur? mais mademoiselle, la chasse c'est ma vie, c'est la vie de tous les gens solides et bien portants... et grâce à Dieu, je suis de ceux-là!...

Le marquis de Vyeladage et Diane de Volo causent maintenant avec animation. Lui, la questionne sur le genre de chasse qu'elle préfère. Est-ce la chasse anglaise, rapide et courte comme à Rome ou à Pau, plus course que chasse, où la chasse française, avec ses défauts et ses longueurs? Elle lui répond qu'elle n'admet que la vieille chasse française, avec les nombreux défauts, la belle musique des chiens, et les interminables retraites au pas, sur les routes bien raboteuses, semées de petits cailloux coupants ou roulants; à la bonne heure! voilà le vrai plaisir! Hugues est ravi! Comme ça se trouve bien! lui, n'aime précisément que cette chasse-là... Et il part sur ce sujet, raconte, jabote, à tel point que le duc et madame de Rèche se regardent ébahis. Jamais ils ne l'ont entendu parler autant ni aussi bien depuis qu'ils le connaissent.

III

Pendant un an, ces déjeuners se renouvelèrent régulièrement, Hugues paraissait y prendre un certain plaisir; enfin, un beau matin, il débarqua à Paris, aux Champs-Élysées, amenant une paire de chevaux élevés par lui, qu'il venait, dit-il à son père, présenter au concours hippique; durant le temps du concours, il sortait peu et restait des journées entières enfermé dans sa chambre, guettant l'arrivée de Diane, qui souvent venait voir madame de Rèche.

Le duc et la comtesse l'avaient un instant supposé amoureux de mademoiselle de Volo, mais voyant qu'il ne leur parlait de rien, ils se dirent

avec chagrin qu'ils s'étaient trompés; tant pis! c'eût été une femme faite exprès pour lui!...

— Oui, mais elle n'en aurait probablement pas voulu? disait le duc, qui n'a, en ce qui concerne son fils, aucun bandeau sur les yeux.

— Probablement non, en effet! — appuyait la tante de Rèche.

— Je voudrais pourtant bien le marier... il est temps!...

— Sans doute, mais nous lui trouverons une femme qui l'épousera pour son argent, et, de ce côté, rien à faire avec Diane!...

— Parbleu! je le sais bien! et c'est ce qui me désole, car elle m'eût tout à fait convenu comme belle-fille... Un beau sang, une excellente famille.

— Un ange! — reprend madame de Rèche avec admiration.

Le pauvre Hugues était effectivement amoureux fou de la belle Diane, mais il n'osait rien en laisser paraître, bien convaincu que tout le monde se moquerait de lui, si on soupçonnait cet audacieux amour; de leur côté les deux vieillards ne voulaient pas le questionner, craignant d'éveiller

sa susceptibilité sauvage et de le faire repartir pour les Futaies.

Depuis quelque temps, mademoiselle de Volo changeait. Son beau rire éclatant avait disparu. Son expansive gaieté s'était envolée; elle ne mangeait plus et semblait absorbée par une constante préoccupation. Son joli visage exprimait la tristesse; plusieurs fois madame de Rèche lui avait demandé si elle souffrait; elle répondait doucement que non, et tout était dit.

Un jour, elle écrivit à la comtesse qu'elle ne pouvait pas venir la voir, comme c'était convenu... elle allait même être obligée d'interrompre ses visites, qu'elle espérait bien reprendre plus tard.

Madame de Rèche, qui ne pouvait plus se passer de sa chère Diane, courut bouleversée chez les Volo pour savoir ce qui était arrivé. Elle trouva madame de Volo en larmes et le père Volo anéanti. Diane venait de leur déclarer sa résolution d'entrer au couvent.

— Mais, pourquoi?

— Elle n'a pas voulu nous le dire...

— Mais nous croyons deviner qu'elle aime quelqu'un...

— Quelqu'un qu'elle ne peut épouser...

— Est-ce qu'il est marié?

— Nous n'en savons rien, puisque nous ne savons pas même de qui il s'agit...,

— Envoyez-la-moi, — dit la comtesse, — je vais la confesser.

Diane parut, calme, tranquille et triste comme toujours.

Madame de Rèche la questionna affectueusement.

— Qu'avait-elle?... qui pouvait la pousser cette résolution extrême... souffrait-elle? aimait-elle quelqu'un?...

Diane fit lentement signe que oui.

— Eh bien! mais il fallait épouser ce quelqu'un; est-ce qu'il était indigne d'elle?

— Non, répondit la jeune fille.

— Marié, alors?

Diane fit un mouvement de dégoût.

— S'il était marié, madame, je n'aurais pas le droit de l'aimer, et je ne l'aimerais pas!

Madame de Rèche la regarda avec admiration. Cette jeune fille avait parfois des allures de Romaine.

Mademoiselle de Volo reprit d'une voix brisée.

— Je ne peux pas épouser celui que j'aime parce que, lui, il ne m'aime pas !...

— C'est impossible, — s'écria impétueusement la vieille dame.

— C'est pourtant ainsi, — murmura Diane, — et elle ajouta d'une voix faible comme un souffle :

— Vous devez pourtant bien le savoir... qu'il ne m'aime pas ?

Madame de Rèche tressaillit.

— Comment, cria-t-elle, est-ce que ce serait ?...

Diane ne répondit pas, mais elle cacha sa rougeur sur le vaste sein de la comtesse.

Hugues faillit avoir une attaque lorsqu'il apprit son bonheur. Ses cheveux roux se hérissèrent comme les soies d'un sanglier, ses veines se gonflèrent à éclater, tandis que ses gros yeux bleus rayonnaient et qu'il bégayait un peu plus qu'à l'ordinaire.

Il voulut néanmoins, avant de faire la demande officielle, faire connaître lui-même à mademoi-

selle de Volo ses idées sur le mariage aristocratique et chrétien afin qu'il n'y eût pas d'équivoque possible.

Il entendait que sa femme habitât toute l'année avec lui le château des Futaies et eût autant d'enfants qu'il lui plairait d'en avoir. De plus, comme il adorait follement mademoiselle de Volo, il serait très jaloux. Pas de valse, ni de corsages décolletés; quant à la chasse, il était ravi que la future châtelaine l'aimât, attendu que c'était son passe-temps favori, mais il tenait à l'avertir qu'elle ne suivrait pas à cheval, pour deux raisons : la première, c'est que l'exercice du cheval était à certains points de vue, mauvais pour les femmes; la seconde, c'est que l'ombre des taillis pourrait rendre ses amis trop entreprenants, et que, tenant à surveiller les piqueux et les chiens, il serait empêché de surveiller sa femme.

Diane sourit, de ce sourire d'ange qui est sa plus grande séduction, et mettant sa petite main dans les énormes pattes du marquis, lui répondit qu'elle acceptait, les yeux fermés, tout ce qu'il lui plairait d'ordonner.

Sur ces entrefaites le vieux duc mourait, et le mariage se faisait aussitôt le premier deuil expiré.

Hugues de Vyeladage, tout à fait affolé, ne pouvait plus attendre son bonheur.

Il déposait gauchement huit cent mille francs de rente et le titre de duchesse aux pieds de Cendrillon rougissante et émue.

Elle l'avait bien dit, qu'elle ne ferait jamais qu'un mariage d'amour !

CES BONS NORMANDS

A X... sur mer.

Dans un jardinet grillé par le soleil MONSIEUR et MADAME se promènent.

MONSIEUR. — Il est impossible de rester campés de la sorte.

MADAME. — L'installation laisse, il est vrai, à désirer sous beaucoup de rapports, mais elle offre aussi d'indiscutables avantages qu'il ne faut pas méconnaître...

— Je serais curieux de savoir lesquels?

— Mais, mon ami... quand ce ne serait que la sécurité morale... c'est l'important...

— Il me semble pourtant que les détails matériels ont leur valeur...

— Vous êtes bien toujours le même !

MONSIEUR, *se rengorgeant.* — On le dit !

MADAME, *impatientée.* — Enfin on a ordonné à Christine de respirer l'air de la mer pendant deux mois... Nous ne voulions pas la conduire sur une plage mondaine, outre qu'elle n'a que trop le nez tourné vers les distractions, le médecin recommande un repos absolu... D'un autre côté, vous désirez comme moi qu'Henry travaille sérieusement pendant les vacances...

— Sans doute, mais...

— Ils ne peuvent être mieux qu'ici.

— Voilà précisément ce que je conteste ; les chambres sont pavées ; on touche le plafond avec la main ; les fenêtres ne ferment pas...

— Bah ! les jeunes gens ne s'aperçoivent pas de tout ça !

— Ils ont de la chance !

— Il est, à mon avis, bien préférable pour les enfants de pouvoir s'ébattre librement sur cette plage peu fréquentée...

— Parbleu ! Il n'y a que nous !

— Félix est une ressource... il est gai...

— Oui, mais ça ne durera pas... ; il a besoin de stimulants, le cousin...

— Enfin, chacun a sa manière de voir, moi je me sens vivre au milieu de ces braves figures normandes qui font plaisir à voir...

— Eh bien ! ici encore, je ne suis pas de votre avis du tout. La vieille femme a une tête peu rassurante, son mari aussi...

— La jeune fille est très jolie...

— Ah ! splendide... Quant à ça !

— Elle a quelque chose de séraphique...

— Hum ! Hum !

Le cousin Félix sort de la maison. Quarante-cinq ans, bonne frimousse réjouie.

MADAME. — Christine et Henry ne sont pas avec vous?

LE COUSIN FÉLIX. — Non. Ils sont restés sur la plage avec l'abbé. Christine trouve qu'on ne respire pas dans la maison ; moi, je suis venu voir si on ne songeait pas à déjeuner... J'avais une faim...

MADAME. — Je vais dire de servir le plus tôt possible, et je...

LE COUSIN FÉLIX, *l'arrêtant.* — Non, non, restez donc ici...

MADAME. — Mais je veux presser le service... Moi aussi, j'ai bon appétit... (*Elle fait un mouvement.*)

LE COUSIN FÉLIX. — Raison de plus pour ne pas aller là-bas, alors...

— Mais...

— J'y ai été, moi, et je n'ai plus faim... La cuisine n'est pas faite très soigneusement...

MADAME. — Ah! dame! Vous savez! Au bord de la mer...

MONSIEUR. — Nous aurions dû amener la cuisinière...

MADAME. — Cela ne se pouvait pas! On ne loge qu'à condition de faire la cuisine des locataires... Je dirai à Justine et à Joseph de surveiller...

Un grand gaillard, en bonnet de coton, paraît sur la porte de la maison, fait un porte-voix de ses deux mains et crie :

— Pill... Ouitt!!

MONSIEUR, *choqué.* — Tiens ! Eh bien, il ne se gêne pas, cet animal-là !

MADAME, *doucement.* — C'est probablement pour annoncer que le déjeuner est servi...

On se dirige vers la maison.

Une petite salle basse, pavée en briques, rideaux de cotonnade jaune à bordure rouge. Un coucou. Une table boiteuse sur laquelle le couvert est mis. Chaises de paille.

MADAME, *ôtant son chapeau.* — Les enfants ne sont pas rentrés ?

MONSIEUR. — Je vais les faire appeler. (*Il ouvre la porte qui va à la cuisine.*) Père Lagrange ! Voulez-vous faire prévenir Monsieur Henry et Mademoiselle Christine... Ils doivent être à deux pas, sur la plage...

On entend une voix retentissante.

— Zidore, va-t'en prévenir les mômes aux locataires qu'on sert la soupe.

MADAME. — Joseph aurait pu y aller... C'eût été plus convenable...

MONSIEUR. — Joseph ? Vous l'avez envoyé à Langrune chercher du papier à lettre...

— Ah! c'est vrai!

Zidore paraît et rend compte de sa mission :

— Les petits aboulent et l'abbé est en train d'affûter ses pincettes...

LE COUSIN FÉLIX, *riant.* — O langage des rustiques habitants des champs!... (*A Madame.*) Pourquoi diable êtes-vous venus vous fourrer dans cet antre?

MADAME. — Parce que je ne veux pas laisser entrevoir à Christine et à Henry la corruption des plages mondaines; on a beau faire, les enfants devinent bien des choses; cette promiscuité continuelle et inévitable, qui leur fait coudoyer des filles perdues ou des coureurs de tripots, est dangereuse pour leurs jeunes imaginations. Ici, du moins, ils n'auront sous les yeux que la nature abrupte...

LE COUSIN FÉLIX. — Croyez-vous?...

Christine et Henry entrent, suivis de l'abbé.

La mère Lagrange, son bonnet de coton sur l'oreille, apporte une omelette en enfonçant ses mains dans le plat.

MADAME, *un peu dégoûtée.* — Est-ce que la

femme de chambre n'est pas là? elle pourrait servir.

LA MÈRE LAGRANGE. — Les larbins des locataires touchent jamais à rien; y a qu'ma fille et moi qui servons.

MADAME, *résignée.* — Ah!...

MONSIEUR, *quand la mère Lagrange a disparu.* — Le plus jeune des œufs qui composent cette omelette a certainement quinze jours... (*Il se lève et va parlementer dans la cuisine.*) J'ai été demander le menu; nous avons des œufs, les voilà; un poulet et des artichauts.

La mère Lagrange apporte le poulet et le pose sur la table en frottant le plat sur la tête de l'abbé.

L'ABBÉ. — Cette vieille femme exhale une insupportable odeur de cognac...

LE JEUNE HENRY, *riant.* — Parbleu! Elle est soûle.

MADAME, *sévère.* — Henry!

L'ABBÉ. — Je crois, Madame, qu'Henry dit vrai.

MADAME, *tout à fait écœurée.* — Oh!

LE COUSIN FÉLIX. — Ce poulet est horrible!

CHRISTINE. — C'est vrai, mais j'ai tellement faim.

La fille de la mère Lagrange fait son entrée

apportant les artichauts. Elle est admirablement belle; grande, brune, de grands yeux toujours baissés, voilés de longs cils noirs. Le teint velouté et doré, la bouche rouge, le profil pur, la taille vigoureuse et svelte; elle est aussi coiffée du bonnet de coton. Un murmure de satisfaction accueille son entrée.

MADAME, *avec bonté.* — Comment vous appelez-vous, mon enfant?

— Araminthe, madame.

LE COUSIN FÉLIX, *radouci.* — Est-ce vous qui nous servirez habituellement, mademoiselle Araminthe?

ARAMINTHE. — C'est moi qu'j'achève, parce que la mère est pompette...

LE COUSIN FÉLIX. — Ah! elle est...? Et, dites-moi, cela lui arrive-t-il souvent, à madame votre mère?

ARAMINTHE. — Tout de même! Plus souvent qu'à son tour! Aujourd'hui, core, c'est rien, mais il y a des jours qu'a s'flanque des cuites!

Le jeune Henry regarde Araminthe avec une admiration non dissimulée.

MADAME, *très ennuyée.* — Vous ne prenez pas d'artichauts, Félix?

LE COUSIN FÉLIX. — Non, merci.

MADAME. — Vous avez tort! Ils sont excellents!

MONSIEUR, *reprenant des artichauts.* — C'est même la seule chose mangeable du déjeuner. Ah! si cela continue, nous n'engraisserons pas ici! Voyons, il faut savoir ce qu'on nous servira ce soir, afin de nous refaire un peu. (*Il appelle.*) Mademoiselle, mademoiselle!

ARAMINTHE. — Voilà!

MONSIEUR. — Mademoiselle, veuillez nous dire ce que nous devons manger ce soir?

ARAMINTHE. — Un bouillon aux herbes...

LE COUSIN FÉLIX. — Aïe!

ARAMINTHE. — De l'entrecôte...

CHRISTINE. — Oh!

ARAMINTHE. — Et des artichauts...

L'ABBÉ. — Comment, encore?

MONSIEUR. — Eh bien, j'ai le regret de vous dire qu'il faut supprimer les artichauts, et ajouter des huitres et un poisson quelconque...

ARAMINTHE, *saisie.* — Des huîtres ! un poisson ! Et où voulez-vous qu'on prenne ça ?

MONSIEUR. — Ça m'est égal. Mais je suis au bord de la mer et je veux manger du poisson.

ARAMINTHE. — Mais y en a nulle part, faut l'faire venir ed'Caen...

MONSIEUR, *très calme.* — Eh bien, on le fera venir de Caen, voilà tout.

Araminthe disparaît ; on entend un bruit de voix suivi peu après de l'entrée du père Lagrange.

— Messieurs et dames, j'viens vous dire e'qu'c'est impossible d'avoir e'd'poisson ni d'huîtres... Vous pouvez veni avec moi à Saint-Aubin, à Langrune, à Luc, à Lion, où qu'vous voudrez ; j'vous donne un poisson en or, si vous m'montrez la queue d'un...

MADAME. — Enfin, que peut-on avoir ?

LE PÈRE LAGRANGE. — Ma fille vous l'a dit, e'd'l'entrecôte, ou d'l'aut'bœuf... ou ben du poulet...

L'ABBÉ, *amer.* — Et des artichauts.

LE PÈRE LAGRANGE. — Tout d'même.

HENRY. — Moi, j'ai une idée ! Il y a tout près

d'ici une mare pleine de grenouilles, n'est-ce pas, Christine? Nous l'avons vue au bout du village, plus loin que l'église...

CHRISTINE.—Oui, cela vaudrait mieux que rien.

MONSIEUR. — Vous vous arrangerez pour avoir des grenouilles...

LE PÈRE LAGRANGE. — Pourquoi en faire?

MONSIEUR. — Pour les manger.

LE PÈRE LAGRANGE, *s'élançant dans la cuisine.* — Ces gens-là sont pas chrétiens ! Y veulent manger des guernouilles.

LE COUSIN FÉLIX, *à Madame.* — Vous ferez bien de faire surveiller la cuisine. A présent que le déjeuner est fini, je puis vous avouer une chose; je n'ai pas mangé d'artichauts, parce que j'avais vu dans quelle eau on les faisait cuire. L'eau douce est, vous le savez, extrêmement rare; alors, c'est celle qui a servi aux bains de pieds des cabines qui sert ensuite à la cuisine...

TOUS, *avec horreur.* — Oh !!!

LE COUSIN FÉLIX. — Sur ce, je vais me coucher et tâcher de dormir, puisque je n'ai pas pu manger.

Une heure plus tard.

Le cousin Félix, étendu sur son lit, entend frapper à sa porte.

—Entrez!

ZIDORE. — C'est moi, M'sieu.

—Ah! Que voulez-vous?

ZIDORE. —M'sieu, c'est que j'pense bien qu'vous êtes gobichonneur, vous?

— Hein?...

— Et alors... j'venais vous dire qu'ici vous trouverez pas c'qui vous faut... Vous pouvez pas vous galvauder dans ça...

LE COUSIN FÉLIX, *stupéfait.* — Vraiment?...

ZIDORE. — Non, c'est pas des femmes pour vous... tandis qu'avec Araminthe... vous l'avez vue tantôt, c'est ma cousine...

Le cousin Félix flanque Zidore à la porte et s'arrête effaré dans le corridor.

On entend dans l'escalier un tapage effrayant; Madame et Christine sortent de leurs chambres. C'est l'abbé qui veut expulser Araminthe, qu'il a trouvée aidant le jeune Henry... à étudier.

Araminthe, campée les poings sur les hanches, offre un attrapage complet à l'abbé consterné.

— Eh ! va donc ! vieux birbe ! t'en verras ben d'l'aut', avec ton môme !... Touche pas !... vieux patineur ! Tu t'en ferais mourir ! ver de vase ! Otage !!! ?... ?...

Madame cherche à boucher les oreilles de Christine, qui écoute avec un étonnement mêlé d'intérêt.

Au bout du village, la mare.

Le père Lagrange est occupé à pêcher des grenouilles.

Monsieur, ne se doutant pas de tout ce qui se passe dans le réduit paisible qui abrite sa famille, dirige sa promenade du côté de la mare, afin de surveiller la pêche.

— Eh bien ! cela va-t-il, père Lagrange ?

— Tout d'même.

— En avez-vous déjà beaucoup ?

— Une trentaine, que j'pense. Ouvrez l'panier, vous l'verrez ben !

Monsieur soulève le couvercle du panier, y plonge la main, et retire au hasard un objet qu'il laisse tomber avec dégoût sur l'herbe

MONSIEUR, *terrifié*. — Mais... c'est un crapaud !

LE PÈRE LAGRANGE. — Ah! C'est ben possible!

MONSIEUR, *vidant le panier.* — Mais il y en a plus de la moitié qui sont des crapauds!

LE PÈRE LAGRANGE. — Vous croyez? Eh ben, tant pire pour euss!

MONSIEUR. — !!!

LEQUEL?

Premier janvier; onze heures du matin.

La chambre de Monsieur.

MONSIEUR, *se levant avec précipitation.* — J'ai dormi tard!... je tiens pourtant à déballer le premier les envois faits à ma femme!... Elle va être accablée de cadeaux!... comme tous les ans, du reste, nous recevons tant!... Cette fois, ces cadeaux ont pour moi un intérêt tout particulier... J'espère, en examinant soigneusement ces précieux paquets, découvrir enfin quelque indice... qui me mette sur la voie... car positivement... Simone a quelque chose... Ça crève les yeux... Elle est sans cesse inquiète, absorbée, rêveuse...

Oh! si j'avais une preuve!... Une preuve de quoi? S'il n'y a rien!... Oh!... ça, c'est improbable! une femme qui n'a rien, qui ne pèche pas, au moins en pensée... n'a pas la tête qu'a en ce moment Simone... elle est toute drôle... préoccupée, pâlotte... Elle saute en l'air quand on lui parle, pleure sans motif, rit sans raison et n'est plus du tout ce qu'elle était il y a six mois... En même temps que cette révolution s'opère au moral, elle embellit étrangement, elle s'habille avec un soin, une recherche des détails, tout ça n'est pas naturel... Elle est entourée de gens qui passent leur temps à lui faire la cour... Une cour flagrante... évidemment il y en a un qui est préféré... oui, mais lequel?... C'est ce qu'il s'agit de découvrir? ... (*Il passe rapidement un complet de molleton ventre de biche.*) Celui qui se sait préféré... préféré en tout bien tout honneur... jusqu'à présent tout au moins... a dû envoyer quelque cadeau parlant... et, si je ne suis pas un imbécile, je dois le reconnaître... Peut-être y a-t-il aussi une lettre glissée sous une doublure de satin parfumé, ou dans une touffe de fleurs?... J'aurai l'œil!!... En

somme, le présent d'un amoureux doit se trahir par l'intention cachée... ou soi-disant telle... et pourvu que j'aie le loisir de tout bien examiner... je saurai ce que je veux savoir... Simone dort profondément, il est onze heures à peine... et les envois doivent être à peu près au complet, car le timbre n'a cessé de résonner depuis ce matin... je l'entendais vaguement... dans mon demi-sommeil!... j'ai eu beau chercher à deviner jusqu'à ce jour lequel de ces idiots est occupé de Simone... Je ne puis y parvenir... et encore, ça, ça me serait égal, mais c'est celui qui l'occupe que je voudrais connaître?... (*Il sort de sa chambre.*) Je vais marcher doucement, afin de ne pas l'éveiller... moi, je lui ai offert mon cadeau hier soir... La paire de chevaux qu'elle désirait...

Il descend le grand escalier.

Même heure. Chambre de madame.

MADAME, *sautant de son lit.* — Ah! heureusement, je m'éveille de bonne heure! il faut absolument que j'ouvre seule les paquets arrivés... Je crains une imprudence de monsieur de Namur!... j'ai eu beau lui recommander la plus grande cir-

conspection... il est tellement amoureux, qu'il est capable de fourrer une lettre n'importe où... comme si je ne savais pas bien tout ce qu'il peut m'écrire?... mais, il s'emballe... il s'emballe... c'est comme un enfant!... que peut-il m'avoir envoyé?... Il m'a dit l'autre jour... « On n'est jamais tranquille dans votre salon; pour le premier de l'an, je vous enverrai un « meuble utile... » Un meuble utile? Le fait est qu'il était, malgré mes supplications, agenouillé sur le coussin, devant la cheminée... au pied de mon grand fauteuil... et qu'il a failli être surpris par madame de Rèche qui entrait... oui... mais je ne vois pas... enfin!... pourvu que je descende au salon la première, tout s'arrangera... Paul doit être sorti à cheval... Il ne rentre jamais avant midi... Brrr... il ne fait pas chaud!... (*Elle passe une douillette de soie gorge de pigeon doublée de chinchilla.*) La!... me voilà prête... (*Elle sort de sa chambre et va pour descendre, mais elle se ravise tout à coup.*) Non, au fait... je préfère qu'il ne m'entende pas, si par hasard il est rentré... il voudrait me souhaiter une heureuse année, m'embrasser? je ne pour-

rais plus m'en dépêtrer... j'aime mieux passer par l'escalier de service. (*Elle descend un petit escalier détourné.*) Ce pauvre Namur!... Il m'aime bien !... moi, je suis hésitante !... je ne sais vraiment si l'amour vaut tout ce qu'on risque pour lui... Il faudra pourtant bien que je le sache un jour?... mais je recule... ce jour-là me fait peur... tant que les choses se bornent à des déclarations et à des agenouillements... ça me va assez... ! ça m'amuse même... oui, mais je crois que d'ici à peu... à très peu... il me mettra en demeure de lui accorder autre chose... et ce jour-là... dame?... Ce jour-là, je ne sais pas du tout ce que je ferai...

Dans le salon.

Grande pièce tendue de tapisseries. Fleurs et plantes. Sur une immense table, sur le piano, sur tous les meubles, des sacs de bonbons, des corbeilles de fleurs et une quantité de paquets. Plusieurs de ces paquets sont enveloppés ou recouverts de housses de soie ; quelques-uns, posés à terre, sont énormes; ils ont l'air de meubles empapillotés.

Par la porte de droite, MONSIEUR entre tranquillement.

Par la porte de gauche, MADAME entre avec une certaine agitation, tous deux se trouvent nez à nez.

MADAME, *à part.* — Aïe ! (*Haut.*) Tiens! vous n'êtes pas sorti ?...

MONSIEUR, *à part.* — Hum ! (*Haut.*) Vous êtes déjà levée ?...

MADAME, *prenant résolument son parti.* — Mais oui... le désir de voir plus tôt mes cadeaux du jour de l'an... Et vous?...

MONSIEUR, *un peu embarrassé pour expliquer sa présence.* — Mon Dieu... moi... je passais... je traversais le salon !... comme cela... sans penser à rien...

MADAME, *à part.* — Il venait pour fureter...

MONSIEUR, *se remettant.* — Mais puisque vous voici... je serais très heureux d'examiner tout ceci avec vous...

MADAME. — Tant que vous voudrez... à propos, je vous souhaite une heureuse année...

MONSIEUR, *l'embrassant.* — Et moi donc !...

je te l'ai déjà souhaitée... (*Câlin.*) Hier soir... à deux heures du matin...

MADAME. — C'est bon... c'est bon... je sais...

MONSIEUR. — Il me semble que tu as six fois autant de choses que les années précédentes... le salon est bondé... veux-tu que nous dépapillotions tout ça?...

MADAME, *sans enthousiasme.* — Oui... (*A part.*) Où peut être son meuble utile, mon Dieu?... si seulement je devinais à la forme...

MONSIEUR, *à part.* — Elle semble inquiète... (*Haut.*) Voyons, par quoi commençons-nous?... Si nous défaisions ce gigantesque paquet entortillé de soie vert tendre? on dirait une armoire...

MADAME. — Défaisons.

Ils déballent le paquet : c'est un immense paravent, d'une hauteur exagérée et composé de huit feuilles. Ce paravent est surmonté d'une banderole Louis XVI, sur laquelle est écrit en lettres d'or brodées : « Histoire de l'Amour. » Chaque feuille est de velours de nuance différente, mais extrêmement tendre. « Bleu azur mourant », « feuille de rose de novembre », « vert céladon

timide... » Sur chaque feuille est peinte une des phases de l'amour, de sa naissance à sa mort; les figures sont des merveilles. Chaque médaillon est encadré de fleurs brodées, emblématiques. L'amour qui rêve est entouré de pavots; l'amour qui suit la folie, de clochettes; l'amour timide, de violettes, etc..., etc....

MONSIEUR, *déballant toujours.* — Mâtin!... Il est de taille!... ce n'est pas un paravent, ça!... c'est un véritable rempart!...

MADAME, *illuminée.* — Ciel!... un rempart!... (*A part.*) C'est ça, le meuble utile!...

MONSIEUR, *surpris.* — Vous dites!... (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc?... serait-ce?... (*Haut.*) De qui vient ce superbe paravent?... Cela ne vous intrigue pas?...

MADAME. — Mais non... je... je...

MONSIEUR, *à part.* — C'est bien ça!... elle sait qui sans voir la carte... elle est fixée!... Il est évident qu'elle connaît celui qui lui envoie l' « Histoire de l'Amour!... » mais moi... qui ne le connais pas, il faut que...

Il cherche fiévreusement la carte.

MADAME. — Que cherchez-vous donc, mon ami? (*A part*). Il a vu mon mouvement... il se méfie... suis-je bête!... s'il pouvait ne pas y avoir de carte... je dirais que c'est mon oncle de Champistron qui me donne ce paravent...

MONSIEUR, *poussant un hurlement.* — Oh!...

MADAME, *effrayée.* — Qu'est-ce qu'il y a?

MONSIEUR. — Il y a que je me suis piqué affreusement dans une épingle qui est là!... (*Il suce son doigt.*) L'épingle qui évidemment attachait la carte... que voilà... (*Se baissant et ramassant la carte.*) « Vicomte de Namur?... »

Il regarde sa femme.

MADAME, *à part.* — Il s'agit de réparer ma bêtise. (*Haut et avec un sourire calme.*) Ah! c'est heureux! eh bien, il a très bon goût, Namur! et il a eu une bonne idée! je n'avais précisément pas de paravent!...

MONSIEUR, *pointu.* — Une idée charmante, en effet...

MADAME, *candide.* — Vous ne trouvez pas?...

MONSIEUR, *se contenant.* — Je trouve que si vous aviez besoin ou envie d'un paravent, vous

pouviez l'acheter ou me le demander, mais il est grotesque que Namur se permette de vous envoyer un meuble!...

MADAME, *riant.* — Oh! un meuble!...

MONSIEUR. — Et avec l'Histoire de l'Amour dessus!... c'est complet!...

MADAME, *à part.* — Le meuble utile n'a pas passé facilement... (*Haut.*) Ce pauvre Namur serait désolé s'il savait à quel point ça vous déplaît... d'autant plus que c'est probablement un paravent à votre intention... (*Mouvement de monsieur.*) Oui... n'est-ce pas vous, qui, avant-hier encore, vous plaigniez des vents coulis qu'on sent dans le salon?...

MONSIEUR. — Je me suis plaint, effectivement, mais... (*A part*). Est-ce que je me tromperais? mais non... j'ai fort bien vu son trouble... et elle a dit: « Ciel! » suivi de quelque chose que je n'ai pas nettement entendu...

MADAME. — Ce qui est certain, c'est que ce paravent est une petite merveille!...

MONSIEUR. — Vous appelez ça « petite ».

MADAME, *riant.* — C'est vrai! il est d'une belle

dimension! (A *part.*) Cette bonne madame de Rèche ne verra pas par-dessus... Allons, à présent, il faut le lancer sur une fausse piste... ou plutôt sur de fausses pistes... c'est le seul moyen de sortir de là... (*Haut.*) Et ici?... ce paquet si soigneusement emballé de ouate?...

Ils défont le paquet; on voit apparaître une nymphe de Clodion lutinée par un satyre.

MADAME, *brusquement.* — Oh!!!

Elle marmotte quelque chose d'absolument inintelligible...

MONSIEUR, *stupéfait.* — Hein?... quoi?... (A *part.*) Comment, encore!...

MADAME, *embarrassée.* — Rien... rien... c'est que... je... j'admirais... (*Elle prend la carte posée sur les genoux de la nymphe.*) Ah!... c'est Lord Kismy!...

MONSIEUR. — Lord Kismy!... (*A part.*) Ce serait lui qui rendrait Simone songeuse?... mais c'est impossible? Il est grotesque, Lord Kismy!... et pourtant elle a laissé échapper une exclamation bizarre en découvrant cette nymphe, absolument inconvenante, du reste. (*Haut.*) Comment

cet animal d'Anglais a-t-il l'idée de vous offrir une statue aussi... aussi...

MADAME, *redevenue souriante comme pour le paravent.* — Aussi quoi?... mon ami?...

MONSIEUR. — Aussi décolletée, pour ne pas dire plus?... Ce satyre lutinant une nymphe est une allusion du plus mauvais goût...

MADAME, *naïve.* — Une allusion? Est-ce à vous, cette allusion?...

MONSIEUR, *énervé.* — Eh non! vous me comprenez fort bien!... je lui tirerai les oreilles, moi, à ce vieil Anglais!

MADAME, *répétant comme quelqu'un qui ne comprend pas.* — Vous lui tirerez les oreilles?... à Lord Kismy??? En vérité, mon ami, je ne sais pas ce que vous avez.

MONSIEUR, *à part.* — Elle a l'air bien tranquille! Je n'ai pourtant pas rêvé tout-à-l'heure... elle a bien fait « oh » d'un air tout saisi...

MADAME, *déballant un autre paquet.* — Voyons ceci?

Elle ouvre une caisse capitonnée de satin bleu, au fond de laquelle est une glace. Bordure de

Gustave Doré, amours supportant une draperie. L'un des amours tient une carte, de laquelle madame s'empare brusquement, comme si elle craignait de la laisser voir.

MONSIEUR, *qui a vu prendre la carte.* — Oh !... de qui vient ce superbe présent ?...

MADAME, *sans montrer la carte qu'elle tient dans sa main.* — Du baron de Galbe; c'est un ravissant bibelot !... (*Paraissant reprendre son assurance.*) Aidez-moi donc à sortir la glace de sa caisse ?...

MONSIEUR, *grommelant.* — On ne fait pas à une femme un cadeau de cette valeur... à une femme qu'on respecte, du moins...

MADAME, *gaiement.* — Conclusion : M. de Galbe ne me respecte pas... Est-ce-bien cela ?...

MONSIEUR. — Mais...

MADAME. — Eh ! dites-le donc ! si vous croyez que je ne vous vois pas rager... depuis que nous sommes là... Votre aimable nature parle tout de suite.

MONSIEUR, *à part.* — De Galbe !!! Je croyais qu'il ne s'occupait que des cocottes ?... ce ne se-

rait vraiment pas de chance !... Pour Namur, elle a dit : « Ciel » ! et autre chose encore... Pour Lord Kismy « Oh ! » toujours suivi d'une autre phrase... et pour de Galbe, elle a évité de me laisser voir la carte, sur laquelle elle savait sans doute qu'il y aurait quelque chose d'écrit... Je ne suis pas plus avancé qu'avant.

Il regarde Madame, qui enlève une housse de peluche rouge placée sur un énorme objet. Cette housse enlevée, on voit paraître un superbe ours empaillé, qui tient un cordon de soie rouge ; dans sa gueule est une lettre, que Madame prend vivement et semble dévorer avec un extrême empressement.

Monsieur s'approche ; à ce moment Madame déchire la lettre en tout petits morceaux qu'elle lance dans la cheminée.

MONSIEUR, *furieux*. — De qui est cette lettre ?...

MADAME. — De d'Alvéol ! Il m'envoie cet ours qui, paraît-il, rugit quand on ouvre une porte.

MONSIEUR. — Ah !... et c'est là, sans doute, ce que vous expliquait cette lettre, que vous lisiez avec tant d'intérêt ?...

MADAME, *semblant sauter sur un prétexte.* — Précisément... C'est parfaitement cela !...

MONSIEUR. — En ce cas vous avez eu tort de la déchirer.

MADAME. — Mais non... l'explication est à l'envers de son écriteau de concierge... Voyez, sur sa poitrine il y a : « concierge » et en retournant la plaque : « Attacher mon cordon à la porte que je dois garder, je crie quand on la touche. » (*Elle tire sur le cordon, l'ours pousse un cri épouvantable.*) Ah ! c'est charmant !!

MONSIEUR, *horripilé.*—Tout à fait charmant !...

MADAME, *recommençant à tirer.* — Comme il rugit bien...

MONSIEUR. — L'ours hurle, il ne rugit pas... mais je ne serais pas fâché de savoir dans quel but M. d'Alvéol vous donne un ours qui doit garder votre porte et crier quand on la touche ?...

MADAME, *innocemment.* — Mais je n'en sais rien, moi ! Il ne me le dit pas dans la lettre !...

MONSIEUR, *amer.*—Vraiment ?... quel oubli !... (*A part.*) Ce doit être celui-là... Il est très joli garçon, cet animal de d'Alvéol... et ce cadeau

étrange, cette lettre brûlée... Oui, mais le « ciel! » du paravent?... je suis terriblement perplexe.

Il déballe une caisse en bois des Iles, l'ouvre, et en sort un admirable hamac de soie, à pompons espagnols de toutes nuances et la carte du marquis de Frontignan. Il présente le tout à madame qui baisse rapidement les yeux et devient rouge comme un petit coq.

MONSIEUR, *à part.* — Comme elle rougit!... (*Haut.*) Que dites-vous de ce singulier présent?...

MADAME, *émue.* — Mais... que dirais-je... que pourrais-je dire?...

MONSIEUR. — Mais tout simplement pourquoi Frontignan s'est cru autorisé à vous faire cadeau d'un objet aussi... intime?...

MADAME, *reprenant possession d'elle-même.* — Mais je ne vois pas ce qu'un hamac a de... intime.

MONSIEUR. — Ah! vous ne voyez pas... (*A part.*) Il est certain qu'en réfléchissant bien... un hamac n'est pas... ne saurait... oui, mais alors, pourquoi a-t-elle rougi?...

MADAME, *à part.* — Ça a rudement réussi!... Je m'empêche de respirer et ça y est!... Je crois qu'il

n'est pas du tout fixé, jusqu'à présent, et qu'il le sera encore moins tout-à-l'heure...

MONSIEUR. — Qu'est-ce que cet objet qui a l'air d'un ballon sous sa housse de pékin rose?

MADAME. — Enlevons la housse!

Ils enlèvent la housse et découvrent une chaise à porteurs en vernis-martin, sur les panneaux de laquelle sont peintes des scènes mythologiques. Danaë sous la pluie; Léda et son cygne, et les Danaïdes! L'intérieur de la chaise à porteurs, capitonnée en lampas cuisse de nymphe émue, est tout encombré de fleurs rares. Il y a de petits stores de soie cuisse de nymphe, sur lesquels le chiffre de madame est brodé en argent. A l'un de ces stores est épinglée une carte; monsieur s'en saisit, et regarde sa femme.

MONSIEUR. — Devinez-vous de qui vient cet envoi?...

MADAME. — Non, mon ami...

MONSIEUR. — De Gaston d'Okaze!...

MADAME, *les yeux baissés*. — Ah!...

MONSIEUR. — Il y a un mot sur cette carte...

MADAME. — .....

MONSIEUR. — N'êtes-vous pas désireuse de connaître ce mot? Vous le devinez peut-être?... « Souvenir de Cauterets, 9 août 1883. » Puis-je savoir quel souvenir... agréable sans doute, vous rappelle cette chaise à porteurs?...

MADAME, *balbutiant*. — Mais... en vérité... je ne sais trop... Vous vous souvenez que j'allais prendre mon bain chaque matin en chaise à porteurs...

MONSIEUR. — Comme tout le monde... Après...

MADAME. — Mais... après... je crois avoir dit que j'aimais cette mode... que, être en chaise à porteurs m'amusait infiniment...

MONSIEUR, *amer*. — Et c'est tout... tout ce que rappelle ce « souvenir du 9 août?... »

MADAME. — Et c'est tout. (*A part.*) Le plus drôle, c'est que c'est absolument vrai... Ce pauvre monsieur d'Okase est si... guimauve... qu'il semble prendre note des choses les plus insignifiantes... Je lui ai dit un jour, le 9 août, paraît-il, que j'adorais les chaises à porteurs; il m'a répondu d'un air pénétré : « Je ne l'oublierai pas... » et, le 1er janvier, il m'envoie ce merveil-

leux bibelot... Impossible d'être plus innocent et d'en avoir moins l'air... En voilà un qui me sert sans s'en douter!...

MONSIEUR, *très perplexe, à part.* — Que peut rappeler cette maudite boîte? Je ne sais que croire?... Le 9 août! Voyons, le 9 août, est-ce que je n'étais pas à Cauterets? Mais si, et je ne me souviens pas d'avoir remarqué...

MADAME, *à demi-voix comme malgré elle.* — Imprudent!!!

MONSIEUR, *brusquement.* — Vous avez dit?...

MADAME, *tremblante.* — Je disais... je disais : c'est charmant!...

MONSIEUR, *à part.* — Elle a dit « Imprudent » ! A qui cela s'adressait-il?

Il rejoint madame, très occupée à sortir d'une grande caisse de cuir du Levant, marquée en argent à son chiffre, les piquets et la toile d'une tente; les piquets sont en érable; autour d'eux, s'enroulent, comme autour de mirlitons, des devises amoureuses, écrites en lettres d'ivoire, d'or et de platine. La toile de la tente est en soie de Chine bourrue, couleur thé, entièrement bro-

dée de lierre à l'extérieur, et de myrte, de chèvrefeuille, de fraisier et d'héliotrope à l'intérieur.

MONSIEUR. — Qu'est-ce que cela?

MADAME, *la voix étranglée.* — C'est... c'est une tente... vous voyez, une tente de jardin... pour les Étangs, cet été...

MONSIEUR. — Une tente couverte d'un enlacement inconvenant de toutes les plantes amoureuses !... et ces devises!!!... Quel est l'auteur de ce cadeau... indécent?...

MADAME, *roulant en boule, sans que Monsieur s'en aperçoive, la carte qu'elle cache dans sa main.* — Je ne sais pas...

MONSIEUR, *cherchant.* — Pas de carte!... Ah! c'est complet!... alors, il existe un individu qui ose vous envoyer un pareil cadeau, sans même l'accompagner de sa carte; il sait que votre cœur le devinera?...

MADAME, *à part; écoutant d'un air atterré.* — C'est du Prince Tumulus! Je crois que, grâce à son bête de cadeau, c'est sur lui que je vais égarer les soupçons... au moins si ça le fait mettre à la porte, ce ne sera pas une privation!... Il est

tellement assommant, ce pauvre homme!... quelle diable d'idée a-t-il eue d'aller m'envoyer cette tente bizarre... le choix des fleurs parlantes doit être un effet du hasard! du reste, je ne sais pas du tout ce qu'elles signifient, ces fleurs! si c'est quelque chose de fin, ce n'est pas lui qui l'a trouvé, bien sûr!!...

MONSIEUR. — Dites-moi lequel de nos... amis, vous a fait ce présent... symbolique?

MADAME. — Je suppose que c'est le prince Tumulus; mais pourquoi symbolique?

MONSIEUR, *railleur*. — Vous êtes tellement innocente que vous ignorez que le lierre signifie amitié, attachement...

MADAME. — Eh bien? mais je ne vois pas ce que ça a d'inconvenant?...

MONSIEUR. — Non?... Vous ne voyez pas qu'il reste au dehors, le lierre, tandis que l'intérieur de cet abri, qui vous est destiné, est tapissé de myrthe, emblème de l'amour; de fraisier, ce qui signifie « ivresse des sens »; de chèvrefeuille, « liens amoureux » et d'héliotrope, « amour éternel »!!!

MADAME. — Peste! vous êtes ferré sur le langage des fleurs!...

MONSIEUR. — Moins que vous probablement, puisque c'est à vous qu'on le parle...

MADAME. — ....

MONSIEUR, *à part.* — Elle ne répond rien... si je la soupçonnais à tort, elle se fâcherait... Ce silence prouve que j'ai deviné juste...

MADAME, *à part.* — Il faut avoir l'air consterné... C'est ce qu'il y a de mieux!... mais j'en ai assez de ses soupçons, de ses inquisitions, de ses grincheries, il m'agace; ce matin je ne savais que résoudre encore... à présent je suis décidée... je vais écrire à ce pauvre Namur...

MONSIEUR, *à part.* — Il n'y a pas à hésiter, je vais flanquer Tumulus à la porte!... Allons!... je n'ai pas perdu mon temps!...

SUAVITÉ

Depuis huit jours, j'étais à Vichy, suivant sévèrement et correctement le traitement : me couchant à dix heures, me levant à huit heures; mangeant des carottes, des épinards, des pruneaux cuits, et ne me permettant pas même de regarder du côté des jolies petites femmes que je rencontrais du matin au soir. « Si Vichy ne vous remet pas, — m'a dit le docteur, — alors rien ne vous remettra, vous êtes flambé! »

Je m'étais décidé à déjeuner seul, n'importe où, et à dîner à la table d'hôte de l'hôtel. Table d'hôte tranquille et bourgeoise s'il en fût : quel-

ques vieux militaires parlant de leurs campagnes de façon à faire prendre la gloire en horreur aux plus belliqueux; une ou deux familles, aussi nombreuses que respectables; un bas-bleu, dont la vue seule me crispait; un brave curé, bon homme, tolérant et plein de bon sens; une duègne du théâtre de Moulins et une vieille dame accompagnée de sa petite-fille. Cette jeune fille était la seule jolie personne de l'hôtel : mignonne, frêle et blonde, avec de grands yeux bleus veloutés et caressants, une bouche pensive et un teint de camélia, mademoiselle Geneviève (j'entendais sa grand'mère l'appeler ainsi) était bien la plus délicieuse petite créature que l'on pût rêver. C'était une beauté suave, touchante, un peu trop éthérée peut-être, mais bien vivante néanmoins.

Je la regardais pendant tout le temps des repas. C'était le seul objet agréable sur lequel la vue trouvât à se poser, et cela sans aucun inconvénient pour le traitement. Les jeunes filles me laissent absolument froid; lorsqu'elles sont jolies, je les admire, mais seulement comme de jolis bibelots, auxquels on ne touche pas, de crainte de les

casser. Je les respecte plus que je ne les aime ; ce qu'on appelle un bal blanc est pour moi un épouvantail ; la jeune fille bien élevée est assommante, celle qui ne l'est pas, inquiétante ; en somme, ce sont de petits êtres incomplets aux yeux des barbares tels que moi, qui ne savent pas leur dénicher des charmes et frémissent d'avance en se disant : « Quand on pense qu'à quarante ans, lorsque je serai bien fatigué, bien abruti, ma famille me décidera peut-être à épouser une petite bonne femme, ruisselante de force et de santé, curieuse de vivre, avide d'apprendre et de réciter souvent ce qu'elle aura appris. Qu'est-ce que je deviendrai alors, mon Dieu ? Rien de bon, assurément. »

Tout ça est destiné à expliquer pourquoi, tout en examinant fort attentivement mademoiselle Geneviève, placée presque en face de moi, je ne lui faisais pas courir le plus petit danger, ni à moi non plus.

A mesure que les plus anciens baigneurs s'envolaient (ayant fini leur traitement, les misérables ! ! !) on repoussait les couverts en remontant

vers un bout de la table. Mon voisin de gauche était toujours le bon abbé Sylvain, mais mon voisin de droite changeait presque à chaque repas. J'avais été successivement à côté d'un professeur de minéralogie, qui me parlait tout le temps, ne se froissant nullement de ce que, sans l'écouter, je continuais à parler à mon voisin l'abbé; de deux colonels, l'un de dragons, l'autre de ligne, tous deux goutteux à faire trembler, ce qui prouve que, devant la maladie, toutes les armes sont égales; d'un enfant de douze ans, qui mettait ses doigts dans son nez et roulait ensuite des boulettes, avec lesquelles il visait consciencieusement l'intérieur de mon verre et parvenait quelquefois à l'attraper; tout cela m'avait été indifférent. Je n'étais pas à Vichy pour m'amuser, autrement, je serais descendu ailleurs; je tenais, au contraire, à ne rencontrer sur ma route aucun compagnon capable de me ramener à mes anciennes habitudes.

Enfin, un soir, en arrivant pour dîner, j'aperçus, à la place de l'aimable adolescent aux boulettes, le bas-bleu, objet de mon antipathie! C'est une femme de trente-cinq ans environ, pas plus

laide qu'une autre, peut-être, mais poseuse, grimacière, ridiculement attifée et énervante au suprême degré. J'eus envie de reculer et d'aller dîner dehors, mais je pensai que je dérangerais peut-être l'équilibre de mon traitement; d'un autre côté, l'abbé Sylvain me regardait avec son large sourire satisfait. Je me dis que nous allions causer tout le temps ensemble, que je ne verrais même pas mon araignée, et je m'assis résolument, épaulant légèrement, sans affectation, mais de façon néanmoins à n'offrir que le flanc à l'ennemi.

C'était suffisant. Il profita immédiatement de ce que je ne pouvais surveiller ses mouvements et m'accrocha assez vivement le coude, ce qui lui servit à placer un :

— Oh! pardon, monsieur!

Auquel je répondis cette bête de phrase :

— Ce n'est rien, madame.

Hélas! la conversation était engagée. Ma voisine se mit à me raconter avec volubilité que le traitement la faisait trembler; c'était pour cela qu'elle m'avait heurté le bras. Elle insista pour

savoir si elle ne m'avait pas « fait mal » ! C'était colossal ! Moi, je répondais du bout des lèvres, le plus sèchement que je pouvais, mais enfin poliment. On a beau prendre les eaux et être à côté d'un bas-bleu qui vous embête, on est bien élevé ou on ne l'est pas. Elle me dit qu'elle avait dû aller à Luchon, au lieu de venir à Vichy. Je lui répondis qu'elle avait eu bien tort de ne pas mettre ce projet à exécution, car les Pyrénées sont autrement agréables que Vichy.

— C'est beau, n'est-ce pas? me dit-elle.

— Superbe ! madame.

Et je cherchai à reprendre ma conversation interrompue avec l'abbé. Ah ! bien ouiche ! elle ne me laissa pas lui dire un mot.

— Je vous en prie, monsieur, supplia-t-elle, racontez-moi une de vos excursions dans les montagnes ; je serai si heureuse de vous entendre parler...

— Mais madame... en vérité...

— Vous avez bien fait une ascension quelconque ? Le Pic du Midi? par exemple...

— Sans doute, mais...

— Confiez-moi vos impressions; elles doivent être délicieuses?... Quand on fait, comme vous, partie d'un cercle d'esprits d'élites...

— D'esprits d'élites est exagéré, madame, on y rencontre autant d'imbéciles qu'ailleurs... ce qui s'explique par l'agglomération...

— Ah! vous êtes nombreux?...

— Affreusement... il y a dix fois trop de monde...

— Ah! mon Dieu! moi qui voulais précisément vous demander si, en me présentant, j'aurais chance d'être favorablement accueillie...

— Hein... quoi?... Vous voulez vous présenter au Jockey? m'écriai-je ahuri.

— Au Jockey... qui parle du Jockey?

— Mais vous! il me semble...

— Moi! je vous parle du *Figaro*.

— Eh! comment diable voulez-vous que je sache ce qui s'y passe?...

— Vous n'êtes donc pas un rédacteur du *Figaro?*

— Mais jamais je n'ai écrit une ligne de ma vie, et j'ai horreur de ceux qui écrivent...

J'espérais en être débarrassé, mais il paraît qu'elle tenait à causer quand même; elle ne me lâcha pas une seconde, et je sortis de table avec un commencement d'attaque de nerfs. Dès que la salle à manger fut vide, je vins causer sérieusement avec le garçon, qui s'intitule le « sommelier », et je lui déclarai, sans explications, que j'entendais changer de place. Il me répondit d'un air fin : « Je vois ce que veut monsieur; nous allons changer toute la table, afin qu'on ne remarque rien. »

En effet, le lendemain, au déjeuner, je vis que le sommelier avait tenu parole; toute la table était bouleversée. J'étais au bout opposé à l'abbé Sylvain, placé lui, entre le bas-bleu et un des nombreux militaires de l'hôtel. Je regrettai mon vieux voisin, si bienveillant et toujours d'humeur égale, trouvant tout bon et tout bien, causant quand j'étais disposé à causer, se taisant quand je ne parlais pas. En m'asseyant, je vis que j'avais à ma gauche un monsieur nouvellement débarqué, et qu'il restait à ma droite deux places non occupées encore.

Immédiatement à côté de moi, une petite ser-

viette proprettement pliée; l'autre couvert, avait sa serviette roulée autour de la bouteille de vin entamée et le rond, avec le numéro de l'appartement, était passé autour du cou. Ce fut mademoiselle Geneviève qui vint s'asseoir près de moi, toute désorientée, ainsi que sa grand'mère; ces dames étaient allées vers leurs places habituelles, qu'elles avaient trouvées prises. Du reste, on n'entendait que cris, grogneries et récriminations au sujet des changements.

En s'apercevant que j'étais son voisin, mademoiselle Geneviève rougit jusqu'aux oreilles et sembla visiblement intimidée. D'ailleurs, pas un mot ne fut échangé pendant tout le temps du repas; au dessert, seulement, elle se tourna de mon côté et, plongeant ses grands yeux dans les miens, elle me dit d'une voix basse et émue :

— Monsieur, voulez-vous, s'il vous plaît, me passer les pruneaux cuits?

Je m'empressai de saisir l'immense compotier aux trois quarts vide placé devant moi, et je fis intérieurement la remarque que ma jolie petite voisine suivait énergiquement le traitement, car

lorsque le garçon avait fait passer le compotier elle s'était déjà servi une portion de pruneaux, devant laquelle j'aurais reculé. Pendant huit jours, cela continua ainsi; régulièrement, à la fin de chaque repas, mademoiselle Geneviève, qui décidément a des airs de lyre, me demandait à voix basse les pruneaux cuits, que je me faisais un plaisir de lui donner. Pour être vrai, je dirai qu'elle me demandait ça sans simplicité. Ce doit être une de ces jeunes filles élevées craintivement, auxquelles on inculque avant tout des sentiments de réserve exagérée. On leur recommande de ne pas rire et, par-dessus tout de parler bas, afin de ne pas attirer l'attention; généralement on obtient l'effet contraire, mais les parents ont accompli leur devoir.

Un matin, après avoir déjeuné, je prenais mon café, ou, pour parler plus exactement, mon eau chaude, lorsque le bon abbé Sylvain s'approcha de moi; il tournaillait et semblait avoir à me dire quelque chose qui l'embarrassait.

— Qu'avez-vous donc, monsieur l'abbé? je ne vous trouve pas le même qu'à l'ordinaire...

— Monsieur... j'ai quelque chose à vous demander... et je crains de vous fâcher.

— Demandez, monsieur l'abbé; je suis sûr, moi, que vous ne me fâcherez pas du tout.

L'abbé se recueillit.

— Vous me paraissez un gentil garçon, très comme il faut, me dit-il. Vous ne voudriez pas faire une chose préjudiciable à qui que ce soit?...

— Non, certes...

— Eh bien, alors, cessez de compromettre cette jeune fille...

— Quelle jeune fille?... Je compromets une jeune fille, moi?

— Eh! vous le savez bien...

— Mais, monsieur l'abbé, je n'en connais pas, de jeune fille...

— A table... votre petite voisine... vous comprenez bien ce que je veux dire...

— Mais, je ne lui ai jamais dit un mot, monsieur l'abbé...

— C'est vrai... C'est elle qui toujours se penche vers vous d'un air si tendre, si suppliant même, qu'il est facile de se rendre compte que vous...

provoquez... cette prière... par un geste... une pression sous la table, peut-être? Et tout le monde remarque cela...

— Moi!... En vérité, monsieur l'abbé, je suis saisi... Savez-vous ce qu'elle me dit, ma voisine, lorsqu'elle se penche amoureusement vers moi? Eh bien, elle me demande de lui passer les pruneaux cuits...

— Allons donc! Pourquoi ne vous les demanderait-elle pas tout haut?

— Ah! voilà! Parce que c'est une jeune fille très bien élevée. Vous secouez la tête, vous ne me croyez pas, monsieur l'abbé? Eh bien, vous verrez si je vous ai menti!

Et je m'éloignai énervé, envoyant au diable toutes les jeunes filles de la terre, tandis que le bon abbé me poursuivait en disant :

— Vous voyez bien que ça vous a fâché...

Le dîner se passa sans incident. Mademoiselle Geneviève, plus ravissante que jamais, en robe de batiste bleuet, me crispait profondément. Elle était là, silencieuse et correcte, remuant furtivement ses petites mains blanches et fluettes, tout

en buvant et mangeant solidement. Cet ensemble discret me donnait envie de la secouer, et je pensais :

— Attends, va ! je te réserve une surprise tout à l'heure !...

Le dessert arriva. J'attendais impatiemment que mademoiselle Geneviève me demandât les pruneaux ; j'eus peur un instant que précisément, cette fois, elle n'en eût pas envie. Heureusement elle se décida.

— Monsieur, — me dit-elle très bas, en s'inclinant vers moi, les yeux humides et le sourire contraint, — monsieur, seriez-vous assez bon pour me passer les pruneaux cuits ?

Tous les yeux se tournèrent immédiatement vers nous.

Je répondis d'une voix de stentor, qui fit trembler les vitres :

— Allons donc, mademoiselle, un peu de courage ! demandez-moi franchement les pruneaux cuits. Il n'y a aucun mal à aimer les pruneaux cuits, à Vichy surtout !

Et, prenant le compotier, je le lui passai gra-

cieusement. La pauvre petite devint écarlate et me regarda effarée; je crois qu'elle pensa que je devenais fou.

L'abbé Sylvain m'envoya du bout de la table un signe approbatif.

Et je me jurai qu'à l'avenir je me logerais dans un hôtel chic.

LE CHOIX D'UN COSTUME

I

HUIT JOURS AVANT LE BAL

LA DUCHESSE GISELLE A JACQUES

10 heures du matin.

Veux-tu me rendre un service immense? Passe chez Félix tantôt et fais-toi montrer les différents projets de costume que j'ai vus chez lui hier. Tu me diras ce qu'il faut choisir; je ne sais à quoi me décider et j'ai confiance en ton goût, ou plutôt en la grande pratique que tu as de ces sortes de choses.

Fais ça pour moi, dis, tu seras un amour de frère? Je compte sur toi.

GISELLE.

P.-S. — Réfléchis bien à ce qui m'ira le mieux ; c'est l'important. Moi, je trouve le « Mercure » délicieux.

LA MARQUISE DE JOYEUSE A JACQUES

11 heures 1/2.

Veuillez passer aujourd'hui chez Félix; vous y « choisirez » un costume pour moi. Comme j'ai rarement le bonheur d'avoir le même goût que le vôtre, je ferais probablement quelque maladresse. Je désire m'amuser à ce bal, et, par conséquent, éviter (autant que possible) les choses désagréables que vous me diriez, si je n'étais pas costumée comme vous l'entendez. Du reste, un artiste tel que vous ne doit pas être embarrassé pour si peu, et vous vous acquitterez de ma commission à merveille.

DIANE.

P.-S. — Il y a un « Mercure » qui est charmant; mais, comme sans doute vous ne me permettrez de montrer ni bras, ni jambes, il n'y faut pas penser.

ÈVE A JACQUES

7 heures du matin.

Tu es toujours si gentil pour moi, mon bon Jacques, que je m'adresse à toi pour avoir un conseil très important ; dis-moi quel costume il faut prendre, veux-tu ? Giselle me dit qu'elle t'envoie chez Félix, alors je pense que ça ne te dérangera pas beaucoup de voir pour moi en même temps. Je ne sais pas du tout, mais là du tout, ce qui m'irait, et je suis sûre que toi, tu le sais. C'est mon premier bal costumé, vois-tu, c'est pour ça que je suis si ennuyeuse ; une autre fois, quand j'aurai vu, je saurai comme les autres, va ! Choisis-moi quelque chose de *bien joli ;* papa m'ouvre un crédit « illimité », il tient à ce que je sois *très bien*. Moi, je ne vois rien qui me plaise beaucoup : des Pierrettes, des Arlequines, des Italiennes, des Russes, etc..., tout ça c'est bien vieux. Il y a aussi des costumes mythologiques, mais ils sont bien... courts... des deux

côtés; je crois que papa ne voudrait pas de ça.

Enfin, choisis, je ferme les yeux.

Ta petite cousine,

ÈVE.

P.-S. — Papa dit que c'est ridicule de t'ennuyer de ça. Non, n'est-ce pas, ce n'est pas ridicule?

LA BARONNE DE FLIRT A JACQUES

Midi.

A un « artiste » on peut tout demander. C'est comme un confesseur ou un médecin, n'est-il pas vrai? Donc, je viens vous consulter sur un cas grave. Quel est, pensez-vous, le costume qui m'ira le mieux? Court ou long? Montant ou décolleté? Répondez franchement; ne craignez pas de me... détailler sans pitié; c'est un avis et un *vrai* que je veux; on se connaît très mal soi-même, et je n'ai pas d'idée bien arrêtée sur le genre qui peut me convenir.

Répondez-moi un petit mot, ou plutôt venez me donner la réponse vous-même.

ODETTE.

Venez de bonne heure, parce que à quatre heures, j'ai toujours une collection de gens ennuyeux.

LA COMTESSE DE VALTANANT A JACQUES

11 heures.

Vous êtes si aimable, cher monsieur, que je viens vous demander un service d'ami. Aidez-moi à choisir un costume. Je suis très embarrassée. Il y a, chez Félix, un costume de femme serbe qui m'irait, je crois; il est en cachemire brodé, et le grand voile attaché avec de grosses épingles fait assez bon effet sur mes cheveux noirs. Il y en a un autre qui me plaît aussi : c'est une Alsacienne (le costume en soie, bien entendu) et le nœud et le tablier en pékin ; moi, je les voudrais en pékin tricolore. Le souvenir de ce malheureux pays que nous pleurons est bon à rappeler de temps

en temps à ceux qui sont, hélas! trop disposés à l'oublier. Ne trouvez-vous pas cela comme moi?

Recevez, cher monsieur, tous mes remerciements et l'assurance de mes sentiments distingués.

Comtesse de VALTANANT, NÉE DU HAULTBOIS.

P.-S. — Il y a un costume de « Mercure » qui plaît beaucoup à mon mari; il dit qu'il m'irait très bien. Voyez-le donc aussi et dites-m'en votre avis.

Dans le cas où je prendrais l'Alsacienne, je mettrais une perruque blonde.

LA MARQUISE DOUAIRIÈRE A JACQUES

1 heure.

Il faut absolument, mon pauvre Jacques, que tu me découvres un costume respectable, duquel je puisse affubler mes vieilles épaules, sans être tout à fait ridicule. Il y a huit jours, ton oncle de Lansac m'a demandé de conduire Ève à ce fichu bal costumé; j'ai accepté, ne me doutant pas

qu'on forçait des vieilleries comme moi à se déguiser, et patatras! ta sœur vient de me dire qu'il était impossible de faire autrement. On a mis cette condition, parce que sans cela tout le monde se déguise avec de la poudre et des mouches; donc, il faut : costume complet, domino ou tête grimée. Le domino? c'est trop chaud! Moi qui étouffe toujours... tu comprends... J'aurais une attaque. La tête?... Franchement, avoir une tête de pompier ou de général Boum, pour accompagner Ève, ça ne serait pas convenable! Reste le costume complet et j'ai recours à toi pour me tirer de là.

Ta vieille tante,

bien vexée de se déguiser pour la première fois de sa vie à cinquante-cinq ans. Est-ce assez bête, hein???

JACQUES A LA DUCHESSE GISELLE

4 heures.

Je viens de contempler ton Mercure. Est-ce que tu deviens folle? Non, vrai, je ne suis pas bé-

gueule, mais jamais la pensée ne m'était venue qu'une femme comme toi pût songer sérieusement à s'introduire dans un costume pareil. Un maillot, une ceinture, un caducée et des ailes aux talons! Enfin, tu es si myope que je ne t'en veux pas, et la preuve, c'est que je viens de travailler pendant une heure avec Félix pour te construire un costume digne de toi. Il sera superbe et toi aussi; c'est une panthère. La jupe courte, extrêmement collante, en moire Bismarck, à moirures noires, sera un peu fendue sur le côté (tu vois que je suis gentil); elle sera tendue, tendue en arrière et agrafée au... milieu, par deux grosses pattes de panthère enlacées, ayant l'air de se donner une poignée de main; tu saisis, n'est-ce pas? Le corsage (un vrai moulage) sera en peau de phoque. Il faut faire cette petite concession; Félix dit que la panthère serait trop raide. Le manteau de cour en loutre, attaché aux épaules par des griffes de diamants. Pour les souliers, de vraies pattes avec talons et griffes d'onyx. Reste le difficile, qui est la tête. Il faut une petite tête très fine, que tu poseras droite sur

tes cheveux plats devant et flottants derrière. Une seule tête à Paris peut faire l'affaire. Cet excellent général a une petite peau de panthère naine dont l'expression est ravissante; demande-la-lui, il est capable de te la donner ?

Si tu l'as, envoie à Félix tout de suite.

A toi,

JACQUES.

Dis au général qu'après le bal on pourra faire à la panthère une petite couture bien propre, on n'y verra rien du tout.

Fais faire tes gants à griffes d'onyx.

JACQUES A LA MARQUISE DE JOYEUSE

Je ne songe nullement à vous empêcher de montrer vos bras et vos jambes, ils sont trop beaux pour cela. Je serais très privé de ne pas les admirer, et tous ceux qui, comme moi, savent à quoi s'en tenir sur leur compte, ne me pardonneraient pas d'être aussi égoïste. Ne vous gênez donc pas pour moi, je serais désolé de vous faire choisir un cos-

tume... convenable. Je viens de passer chez Félix pour ma sœur, et j'ai vu le Mercure, qui, j'en suis certain, vous ira à ravir. Hâtez-vous, seulement, de vous en emparer, parce que c'est un des plus remarqués.

Je vous baise respectueusement la main.

JACQUES.

JACQUES A ÈVE

4 heures et demie.

Chère petite, je te fais un dessin que je t'enverrai ce soir; tu le feras copier exactement par ta couturière ordinaire; elle est habituée à ta taille, et cela ira beaucoup mieux. Tu n'auras pas à abuser du crédit illimité ouvert par mon oncle. Ce costume (une sorte de bergère grecque) doit être très simple. Il faut le faire en laine extrêmement souple. Si on ne peut en trouver d'assez molle, prends du crêpe de Chine.

Tu feras faire des souliers très découverts et à cothurnes d'argent, les talons également en argent.

Ne t'inquiète pas des accesssoires, je te les chercherai dans ma collection de bibelots, et pour le chapeau, j'irai expliquer à Virot ce qu'il faut; je t'indiquerai la manière de le poser ou te le poserai moi-même, si tu le préfères. Pas un seul bijou.

Loin de m'ennuyer, chère petite, cela me fait grand plaisir de m'occuper de ton costume, et tu as eu bien raison de t'adresser à ton vieux cousin, extrêmement flatté de cette preuve de confiance.

JACQUES A LA BARONNE DE FLIRT

Je vous ferai respectueusement observer, baronne, qu'à un confesseur et un médecin, on ne demande pas, on dit tout, ce qui est bien différent. Donc, pour vous donner consciencieusement mon humble avis, il me faudrait des renseignements précis sur bien des choses. Un artiste (merci pour ce mot) n'est pas un sorcier, et dame?...

Je n'ai pu aller chez vous à deux heures, mais voulez-vous de moi demain?

Nous pourrons examiner ensemble ce qui vous ira le mieux comme costume; je crois, jusqu'à preuve du contraire, que le plus léger sera le plus avantageux. Sur ce, permettez-moi, baronne, de baiser vos adorables mains, en vous remerciant de la haute confiance dont vous daignez m'honorer.

Vous m'en voyez tout ému.

JACQUES.

JACQUES A LA COMTESSE DE VALTANANT

5 heures.

Madame la comtesse,

Je suis extrêmement honoré que vous comptiez mon goût pour quelque chose, et puisque vous me faites l'honneur de me demander mon avis, le voici : éviter à tout prix le costume à manifestation patriotique. D'abord, il n'est pas de mise dans le monde auquel vous appartenez; ensuite, il me semble que, quand on veut pleurer un pays ou autre chose, un bal n'est pas un endroit propice.

Le Mercure est charmant, et je crois, madame la comtesse, que M. de Valtanant est bien plus que moi à même d'apprécier s'il vous ira.

La paysanne serbe est un peu passée de mode; il vaudrait mieux une actualité, un costume de *Bataillon scolaire*, par exemple.

Recevez, madame la comtesse, l'hommage de mon profond respect. LANSAC.

JACQUES A LA MARQUISE DOUAIRIÈRE

5 heures.

Ma chère tante, je suis très heureux de vous être bon à quelque chose, ça ne m'arrive pas souvent. Je crois qu'en « Maintenon » vous seriez superbe. Je dis ça très sérieusement, il n'y a pas beaucoup de femmes capables de bien porter ce costume-là. Je vous recommande surtout la coiffure, c'est le plus important. Réussie, elle est ravissante; manquée, c'est horrible, le costume est défiguré.

Recevez, ma chère tante, l'expression de ma respectueuse affection. JACQUES.

II

LA VEILLE

MONOLOGUE DE JACQUES

Voyons? je crois que c'est pas trop mal comme ça?... d'abord Giselle sera admirable!... c'est court, collant, décolleté, mais elle a un tact infini pour porter les choses osées, ma sœur! Avec ses airs de déesse, tout est convenable! C'est que je ne voudrais pas non plus...

Et madame de Joyeuse! Oh! elle aura son Mercure! C'est évident, elle y tient! Cette idée la talonne, et je me demande pourquoi; car, ou je me trompe fort, ou il y aura, après le bal, bien des admirateurs désillusionnés!... La baronne sera nue ou à peu près... tant mieux pour le

public!... Sapristi! Quelle femme! C'est ça qui doit être embarrasant une femme comme ça à soi tout seul!... Il est vrai que la baronne n'a, jusqu'à présent, mis personne dans cette situation fâcheuse, car ce n'est pas un escadron, c'est une armée qu'elle occupe... Pourquoi diable a-t-elle voulu que moi aussi je... et au moment où je me range?... enfin!...

Quant à cette bonne Valtanant, je lui ai envoyé un petit dessin!... Un *Bataillon scolaire* d'un collant!... et d'un décolleté!... Je serais curieux de savoir comment elle est bâtie, car habillée, elle paraît avoir une taille de femme de chambre et il me semble pourtant...

C'est drôle, ces femmes vertueuses!... ou soi-disant! En voilà une qui ne se déshabille pour... rien et qui va trouver tout naturel de paraître devant trois cents personnes dans un costume plus que léger!

Une seule chose m'inquiète dans tout ça, c'est Ève, ma chère petite Ève!... C'est peut-être un peu court, cette bergère grecque, et un peu collant aussi! Tant pis, je veux savoir... Si ses jambes

sont comme le reste, je l'épouse! Ma foi oui, je suis décidé! Elle est si douce, si drôlette et si belle avec ça! Elle a une attache de cou admirable, cette petite, et des épaules et des bras de statue! Et les hanches, donc! C'est splendide! Il est inouï... à dix-sept ans... Eh bien, je n'ai jamais pu voir ses jambes; quand je dis ses jambes, c'est-à-dire ses genoux. J'ai tout essayé : à la campagne, je l'ai fait se balancer debout, je lui ai fait traverser des buissons desquels je sortais éborgné; mais pas moyen d'arriver à quoi que ce soit, grâce à ces diables de jupes serrées...

C'est si joli des genoux ronds, fins, tout petits et droits surtout! D'abord, le moral se ressent de la conformation. Ainsi, madame de Joyeuse a le caractère en dedans comme ses genoux. Ah! positivement!... Pourvu que Ève ait cette perfection-là comme les autres! Ce serait une rude déception pour moi, s'il en était autrement... C'est vrai, je suis habitué à cette idée et, à présent, ça m'ennuierait beaucoup d'y renoncer. Pourquoi, au fait, n'aurait-elle pas de jolies jambes? Elle a des amours de coudes tout roses

à peine indiqués, et presque toujours les femmes cagneuses ont les coudes comme les genoux.

Quand on débute, on ne regarde pas à toutes ces petites choses-là, on est jeune et curieux; mais plus tard, quand viennent les années et l'expérience, on aime les découvertes agréables plutôt qu'imprévues... Chère petite Ève! Quel bijou de femme ça ferait pourtant!

Qu'est-ce que ma tante va en dire, du dessin?... si elle allait le trouver trop... ou pas assez...? Bah! non, elle a de l'esprit, ma tante! j'ai recommandé de prendre la couturière ordinaire; pas de fraude à craindre avec cette honnête créature, tandis que Félix ne se gêne pas, lui, pour sculpter ses clientes! Oh! il fait ça très habilement c'est à jurer que c'est naturel! Quelle drôle d'idée elles ont eue là, de vouloir toutes me faire choisir leurs costumes! Même ma tante! Oh! ma tante en Maintenon, elle va être magnifique! Il est malheureux que je ne puisse pas voir Ève dans son costume, sans que les autres la voient aussi! C'est vexant, ça! car, enfin, ils vont apprécier comme moi et... Bah! les jeunes filles, on y fait

si peu attention ! Je me réjouis d'aller lui porter son chapeau ; j'ai choisi le thyrse et les agrafes des épaules ; elle sera ravissante et me devra son premier succès.

III

LE LENDEMAIN

LA DUCHESSE GISELLE A JACQUES

Midi.

Vois-tu, il faut que je te remercie; grâce à toi, mon costume était splendide, et puis, tu m'as sauvé du « Mercure ». Je ne me rendais pas compte à quel point c'était... déshabillé! tu sais... chez Félix, sur une des jeunes filles... je ne pouvais pas juger...

Cette pauvre marquise! tout le monde sait à présent ce que quelques-uns seulement savaient; elle est cagneuse!!!

Dis-donc, on t'a trouvé froid pour elle hier soir?

Merci encore, mon petit frère.

GISELLE.

LA MARQUISE DE JOYEUSE A JACQUES

C'est probablement exprès, que vous m'avez laissée aller à ce bal, habillée comme une fille. Je vous reconnais bien là, seulement je désire savoir quel a été votre but en agissant ainsi, et je vous prie de venir me le dire demain à quatre heures.

MARQUISE DE JOYEUSE.

ÈVE A JACQUES

Midi.

Tu ne sais pas? on a dit à papa et à ma tante que mon costume était trop collant, que j'avais l'air de sortir de l'eau, qu'on voyait trop mes bras, que j'avais l'air déshabillé, enfin tout ce que les excellentes amies de ma tante peuvent inventer; car il est bien joli, mon costume!

C'est égal, papa est vexé! Je le vois bien, et ça m'ennuie beaucoup. Moi qui me suis tant amusée hier soir!

Tu es bien bon de m'avoir fait danser, toi que toutes ces dames s'arrachent!

N'est-ce pas que mon costume n'était pas inconvenant? Si j'avais été comme madame de Joyeuse, à la bonne heure! mais il me semble que j'étais très vêtue.

A propos, madame de Joyeuse a dit que j'étais laide; je l'ai entendue, est-ce que c'est vrai, dis?

Merci tout de même pour le dessin, pourvu que papa oublie tout ça, mon Dieu!

Encore merci.

ÈVE.

LA BARONNE DE FLIRT A JACQUES

Eh bien, que dites-vous de mon succès d'hier?

Quand je pense dans quelles conditions nous avons décidé mon costume!

Venez tantôt chercher mes remerciements, je n'y serai que pour vous.

ODETTE.

LA COMTESSE DE VALTANANT A JACQUES

Midi.

Mille remerciements, cher monsieur, c'est vous qui avez eu la merveilleuse idée de mon costume de *bataillon scolaire*, et vous avez pu juger de l'effet énorme qu'il a produit.

Recevez, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

COMTESSE DE VALTANANT,
NÉE DE HAUTBOIS.

LA MARQUISE DOUAIRIÈRE A JACQUES

Ta vieille tante est enchantée de son costume, mon cher enfant, mais c'est ton oncle qui n'est pas content. Sapristi! il trouve que Ève était trop déshabillée; tout ça, parce que, comme elle était adorable, on nous a flanqué une masse de choses désagréables à ce sujet, sur ses bras, ses jambes, etc. La vérité est qu'elle était très

convenable, et son petit costume parfaitement décent et joli; mais tu connais le caractère de ton oncle. Mon cher frère prend toujours tout au pire, et dame, ce matin, il est fortement agacé. On lui a dit que Ève avait presque le costume de son nom; que, à dix-sept ans, on n'habillait pas ainsi une jeune fille. Enfin, des bêtises qui lui ont mis la tête à l'envers.

Je te griffonne tout ça pour que tu ne viennes pas nous voir aujourd'hui; demain il n'y pensera plus.

Ta vieille tante affectionnée.

JACQUES AU MARQUIS DE LANSAC

Mon cher oncle,

Depuis plusieurs années vous me tourmentez sans relâche pour me marier. Vous m'avez, dans ce but louable mais ennuyeux, forcé d'examiner à la loupe toutes les demoiselles à marier de Paris, et Dieu sait s'il y en a!

Aujourd'hui, après avoir longuement réfléchi, je vous annonce solennellement que je suis décidé

à épouser Ève, si vous voulez bien me la donner?

Vous connaissez mon caractère, puisque c'est vous qui m'avez élevé; vous connaissez ma fortune, puisque vous l'avez administrée jusqu'à ma majorité; je ne vous dirai pas que depuis quinze ans j'ai fait des économies, non, mais je n'ai rien entamé.

J'aime Ève depuis longtemps déjà, mais je l'adore depuis hier soir.

Recevez, mon cher oncle, l'expression de mon affection respectueuse.

JACQUES.

JACQUES A LA MARQUISE DE JOYEUSE

Je n'avais, en vous laissant mettre votre « Mercure », d'autre but que celui de vous rendre à des habitudes que vous sembliez regretter près de moi. Il y a longtemps que je vous ennuie, n'est-il pas vrai? Que voulez-vous? J'ai trente-six ans, je deviens vieux. Je comprends si bien que je ne suis plus bon à rien, que je me résigne à me marier.

Permettez-moi de vous baiser très respectueusement la main.

JACQUES.

JACQUES A LA BARONNE DE FLIRT

Pardonnez-moi, baronne, de ne pas aller vous voir tantôt; je me marie, et, dans ce bête de moment-là, on a un tas de courses à faire.

Je couvre de baisers vos jolies mains.

JACQUES.

ANIMAUX GRAS

Au palais de l'Industrie, à l'Exposition agricole.

MONSIEUR.

MADAME. Toilette de « Premier soleil » extrêmement réussie.

MONSIEUR, *regardant avec un intérêt très grand.* — Voyez-vous? ici est le premier prix des animaux nés depuis le 1er janvier 1881; c'est un Durham-Charolais... est-il assez beau, hein? Quelle culotte!!! Regardez-moi ça?...

MADAME. — Vous êtes grossier!

MONSIEUR, *stupéfait.* — Moi? Mais on dit ainsi, ma chère amie,... la culotte de bœuf!... c'est le

terme consacré... Il est vraiment admirable, ce bœuf!

MADAME, *méprisante.* — Ah! C'est un bœuf!...

MONSIEUR. — Mais oui... les reproducteurs sont de ce côté... Tenez, voilà le premier prix. « Cassagnac »; son père « Cric-crac »; sa mère « Citronnelle » par « Charles le Téméraire »; sa grand'mère « Aglaé » par « Argus »; sa deuxième grand'mère « Vénus III » par Cherry-Duke »; sa troisième grand'mère « Vénus » par...

MADAME. — Vous allez continuer combien de temps comme ça? A quelle... grand'mère s'arrête la généalogie de cet intéressant animal?

MONSIEUR, *simplement.* — A la treizième, qui est par « Bolingbroke ».

MADAME, *ironique.* — Merci!

Elle regarde autour d'elle, espérant apercevoir quelque visage connu, mais on ne voit absolument que des cultivateurs, quelques soldats, des sergents de ville et des mères de famille, accompagnées de nombreux moutards; le tout noyé dans une poussière blanchâtre, rendue aveuglante par le soleil.

Monsieur, lui, est dans son élément; il rayonne et contemple les animaux avec une tendresse d'agriculteur passionné pour son art.

MONSIEUR. — Je ne sais pas trop si je n'aurais pas donné le premier prix à « Dervish » par *Don Quichotte* et *Marquise*.

MADAME, *vivement*. — Si c'est pour moi, vous savez, la généalogie est inutile...

Elle continue à chercher désespérement autour d'elle.

MONSIEUR, *en extase devant « Dervish »*. — Quelle force!... Quelle puissance!...

MADAME, *distraite*. — Croyez-vous ?...

MONSIEUR. — Comment, si je le crois ?... Mais regardez-les... Et quand on pense que ces bêtes-là n'ont pas un an!... et le n° 222! le prix d'honneur... Quelle bête, Seigneur! Quelle bête!

Tout le monde se retourne.

MADAME, *vexée*. — Vous êtes ridicule! tout le monde nous regarde, c'est absurde...

MONSIEUR. — Pardon, ma chérie, c'est que je

ne peux pas contenir mon admiration... et mon envie!... J'ai beau faire, les animaux que j'élève n'arrivent pas à la cheville de ceux-ci...

MADAME, *à elle-même.* — Pas un chat!... Je voudrais bien m'en aller!... Je croyais qu'ici il y avait du monde comme au concours hippique, les petits jours... enfin, qu'on trouvait à qui parler... et je me suis donné la peine de m'habiller... Si je lui dis que je veux m'en aller, il va crier comme si on l'assassinait.

MONSIEUR. — Oh! le beau porc! C'est le premier prix!... Décidément, ces Bourbonnais blancs sont bien la plus belle race, celle qui réussit le mieux à l'engrais... Les Périgourdins blancs et noirs sont certainement gentils, ils ont de la physionomie... mais la graisse les envahit moins facilement... on leur voit encore les yeux, et vous savez que pour qu'un porc soit à l'apogée de sa beauté, il faut que les yeux aient totalement disparu... Après ça... il est possible que les Périgourdins aient les yeux plus grands et que ce soit pour cette raison que...

MADAME — ...

Elle bat nerveusement le bout de son pied avec son ombrelle.

MONSIEUR. — Le porc Craonnais a bien aussi son mérite, ainsi que le Normand; en voilà un primé qui n'est pas mal... mais c'est lourd, ça manque d'élégance... Je trouve les Yorkshire bien préférables pour la reproduction... Regardez-moi cette Yorkshire-Midlesex blanche, c'est tout bonnement admirable! Quelles soies, hein!... C'est-à-dire que les cheveux blancs de Béranger lui-même ne sont rien en comparaison de ces cheveux-là!... Ça donne envie d'y passer les doigts...

MADAME — ...

MONSIEUR. — Je vous demande pardon de m'arrêter un peu longuement devant ces superbes animaux, mais nous avons besoin de porcs; il faut que j'en envoie trois ou quatre au moins aux Étangs, la race demande à être renouvelée... nos reproducteurs sont trop vieux... Prendrai-je un Limousin ou un Bourbonnais?... Je suis très perplexe... Je vous ennuie?...

MADAME, *avec âme*. — Oh oui!

MONSIEUR. — Je voudrais pourtant vous inté-

resser aux choses de l'agriculture, c'est si attachant lorsqu'on sait les comprendre...

MADAME. — Il faut croire que je ne les comprends pas du tout. Ces cochons me dégoûtent affreusement...

MONSIEUR. — Est-il possible!... ils sont d'une propreté!... Du reste, il n'existe pas d'animal plus propre que le cochon...

MADAME, *nerveuse.* — C'est un animal méconnu...

MONSIEUR. — J'allais le dire... Malgré tout, si les porcs te dégoûtent, je ne veux pas t'imposer leur présence... Passons aux moutons.

MADAME, *à elle-même.* — Ce que je donnerais pour rencontrer quelqu'un de proprement vêtu?...

MONSIEUR. — Les Dishley sont les plus beaux, mais les Solognots me plaisent bien davantage. La race de montagne aussi. Quant au mérinos, je trouve que c'est un mouton absolument surfait... Ce Poitevin est magnifique... Ah! le joli mouton!.. Je n'ai pas du tout besoin de mouton, mais j'achèterais volontiers celui-là... Après ça, il e t peut-être vendu?...

MADAME, *à elle-même.* — Un monsieur!!!... Un vrai monsieur!

Dans sa joie, elle le regarde avec complaisance; le monsieur s'arrête et l'examine attentivement.

MONSIEUR. — Voulez-vous voir les animaux de basse-cour, c'est ce qu'il y a de plus remarquable?

MADAME — ...

Elle regarde le monsieur, mais à la dérobée; il est très élégant; trente ans environ; blond; l'air distingué; une très jolie tournure et une physionomie expressive.

MONSIEUR. — C'est étrange, j'adore les animaux, et ces coqs sont certainement ce qu'on peut voir de plus beau; eh bien, le coq est un animal qui ne me dit rien du tout... je ne sais pas pourquoi...

MADAME, *s'intéressant au monsieur blond planté à deux pas et ne voulant pas changer de place.* — Je le sais bien, moi!... C'est parce que c'est une des rares bêtes que j'aime...

MONSIEUR, *surpris.* — Tu aimes les poules?...

MADAME. — Je les aime... sans les aimer... à la

campagne, je les ai en horreur... Mais ici... pendant un instant...

MONSIEUR. — Eh bien, regarde-les, ma chérie...

Il se plonge dans son catalogue.

MADAME, *à elle-même.* — Qui peut-être ce monsieur !.. C'est une tête que je n'ai jamais aperçue... il est joli garçon, très chic... C'est probablement quelque grand propriétaire agriculteur... Mais agriculteur sans feu sacré... à la bonne heure !... Il vient peut-être pour voir les bêtes, mais il regarde de préférence les femmes, lui ! quels beaux yeux !... ils en disent très long !...

Elle le regarde.

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND, *allant se poser moqueusement sur Monsieur plongé dans sa lecture.* — C'est ça, votre mari?... Un homme simple... incapable de vous comprendre... pas vrai?...

MONSIEUR. — Vois donc, ma chérie, ce beau coq de Houdan n'est pas vendu... le veux-tu?... Regarde quelle crête... et son ergot !... tu n'as pas vu l'ergot, je parie?... Je vais demander à parler au propriétaire... sans doute il est là, dans quelque

coin... je serai ravi si ce petit cadeau peut t'être agréable...

Il se retourne, le monsieur blond croit qu'il est vu et s'éloigne d'un air indifférent.

MADAME, *voulant le suivre.* — Si nous allions par là mon ami...

MONSIEUR. — Mais si nous voulons acheter ce coq ?...

MADAME. — Je crois qu'il y en a un bien plus beau ici...

Elle le force à traverser...

MONSIEUR, *étonné.*—Ça... mais c'est un dindon!

MADAME. — Eh bien... ça me plairait assez, un dindon!... (*Elle voit le monsieur blond arrêté.*) Tenez... celui-là... ce grand jaune !...

MONSIEUR. — Il est beau !... c'est le dindon d'Amérique cuivré; il y a des gens qui estiment davantage le bronzé...

MADAME, *à elle-même.* — Comment se fait-il que nous n'ayons jamais rencontré ce monsieur nulle part?... Dieu !... comme il me regarde !

Elle baisse rapidement les yeux, mais continue à voir tout de même.

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Vous êtes très, très jolie! Savez-vous bien que c'est dommage d'être la femme d'un agriculteur, quand on est jolie comme ça! est-ce que vous vous amusez, non, n'est-ce pas?... Ah! si vous vouliez????

MONSIEUR, *s'adressant à un gardien.* — Pourriez-vous m'indiquer le propriétaire du dindon n° 745?... il n'est pas là... ah! c'est fâcheux! à qui puis-je m'adresser... c'est pour acheter...

MADAME, *à elle-même.* — Qu'est-ce que peut bien espérer un monsieur qui suit ainsi?.. Je ne sais pas si ça lui procure un grand plaisir... cette poursuite, mais ça me rend bien service... je ne m'ennuie plus du tout...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Oui, allez! si vous vouliez, nous ne nous embêterions pas du tout?... Vous le savez bien!...je vois à votre physionomie que vous le savez parfaitement... Eh! mon Dieu!... la plus honnête femme a des aspirations vers l'inconnu... laissez-vous aller, croyez-moi!...

MONSIEUR, *parlementant avec le remplaçant du propriétaire du dindon.* — 360 francs! Bigre, c'est pas donné... je ne veux pas y mettre ce prix-

là. Vous comprenez, cependant, que votre avantage est de vendre ce dindon. Le voyage l'abîmera; il a déjà la plume mauvaise et le bec tout pâle... Voyons, 60 francs...

MADAME, *à elle-même.* — Positivement, je n'ai jamais vu de pareils yeux!... Je comprends tout ce qu'ils pensent, et ce qu'ils pensent est un peu... audacieux. Bah! qu'importe! je ne m'ennuie plus!...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Est-ce que je ne vous reverrai pas? C'est impossible, vous comprenez bien que c'est impossible... Faites-moi un signe, un tout petit signe qui prouve que vous le comprenez, je vous en prie?... Vous voyez bien que je vous admire profondément.

MONSIEUR, *qui vient d'obtenir son dindon à soixante francs.* — Je l'ai, ma chérie; on nous l'apportera après la fermeture du concours... il y a aussi de jolis pigeons. Tiens, ces pigeons bleus! Oh! et les bleus étincelés, ils sont superbes!... J'aime les pigeons romains. Le Bagdadais est estimé et je ne l'aime pas. Ce qu'il nous faut, à nous, ce sont des Bizets, des Voyageurs et des Culbu-

tants... Si tu veux quelques Capucins, je ne demande pas mieux; les Capucins papillotés font très bon effet sur les pelouses, les Queues de paon écossais aussi...

MADAME, *à part.* — Je vais avoir envie d'un autre animal, pour qu'il puisse faire encore parler ses yeux...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Renvoyez-le donc, votre mari! Il est horriblement gênant!...

MADAME. — Je trouve celui-ci charmant...

MONSIEUR. — C'est le pigeon cravaté à manteau bleu!... Tiens, voilà aussi le pigeon-hirondelle de Saxe, les pigeons de Souabe, d'Arkangel, et enfin le pigeon à crinière, le plus recherché de tous!...

MADAME, *à elle-même.* — Quand je pense que, pour causer... de l'œil, avec un monsieur que je n'ai jamais vu, j'en arrive à parler des pigeons à crinière!...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Mais éloignez-le donc. Ah bien! vous n'êtes guère maligne!... On voit que vous n'avez pas l'habitude de... C'est même précisément ce qui me plaît en vous... Vous avez tout à fait l'apparence d'une honnête femme

et je n'en suis que plus flatté de l'impression que j'ai produite sur vous. M'avez-vous assez dévisagé, hein?

MONSIEUR. — Il n'y a pas, pour l'instant, de préposé aux pigeons.

MADAME, *à part.* — Je vais lui demander un lapin; l'homme des lapins y est, je le vois...

MONSIEUR. — C'est ce lapin angora que tu dévores ainsi des yeux?

MADAME. — Oui. Quelle belle fourrure!

MONSIEUR. — Le veux-tu?

MADAME. — Oui... Tenez, voilà justement le propriétaire.

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Je vais approcher... vous permettez?

MADAME, *à elle-même.* — Il s'approche. Pourvu qu'il ne me parle pas! Je serais obligée de m'en aller, et ce serait dommage.

MONSIEUR, *revenant vers Madame.* — Le lapin est vendu. Veux-tu voir les miels, les beurres? il y a du miel de sainfoin coulé vraiment appétissant et de la cire, des fruits, des légumes! des poires duchesse, figure-toi, qui n'entreraient pas dans

mon chapeau! et des oranges de Jaffa magnifiques; il y a, aux légumes, une pomme de terre saucisse blanche... ça a un œil!...

MADAME, *à elle-même.* — Un œil! ça me fait songer à lui... il doit s'impatienter.

Elle regarde le monsieur blond.

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Eh bien, allons-nous rester plantés là indéfiniment, à hésiter entre la poire qui n'entrerait pas dans le chapeau de votre mari et la pomme de terre saucisse blanche? Allez donc aux machines; il y fait sombre et frais, tandis qu'on cuit ici; on est comme des melons sous cloche.

MONSIEUR. — Voyons, décidons-nous. Commençons-nous par les pommes de terre? Il y en a une incroyable variété; la pomme de terre rognon rose est celle que j'ai choisie pour le jardin des Étangs. Elle est jolie à servir, facile à cuire...

MADAME, *à elle-même.* — Je vois qu'il m'indique les machines... c'est que je ne sais comment demander à aller par là!... Ça va paraître tellement invraisemblable...

MONSIEUR. — Et les choux donc!... J'en ai

acheté d'admirables! D'abord le choux frisé vert à pied court, commun; mais surtout le chou branchu du Poitou. Jamais je n'en avais vu de pareils! (*Voyant la physionomie souriante et attentive de Madame, il continue.*) J'ai choisi des haricots sabre noir, des flageolets téléphone, des pissenlits améliorés et quelques griffes d'asperges... La grosse dépense sera pour les fruits, et pour ceux-là, je tiens à avoir ton avis... tu pourras, du reste, choisir à la maison... Je prendrai des pêches et des raisins surtout... ce sont les fruits que tu préfères. Il y a des tetons de Vénus à s'agenouiller devant!... La pêche de Beauce paraît belle, mais je préfère la pêche Impériale; l'ennui, c'est que pour le concours de là-bas, ce nom d' « Impériale » fera mauvais effet, c'est comme pour le chasselas « Napoléon », je n'ose pas non plus en prendre à cause de mon élection... Celui-là se remplacera très bien par un autre, à peu de chose près pareil: le chasselas Duhamel...

MADAME, *indignée.* — Oh!... (*A part.*) Il s'impatiente... (*Haut.*) Vous n'avez donc pas de machines à voir, mon ami?

MONSIEUR. — Hélas si!... Mais je n'osais te demander de m'accompagner... je comptais revenir seul... Est-ce que tu consentirais?

MADAME. — Mais sans doute...

Ils se dirigent vers les machines.

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Ah! enfin!... Dieu! qu'il fait bon ici. Sous ce soleil, il y avait de quoi avoir une attaque!... Je vous aime encore plus ici... car c'est ma foi vrai... je vous aime!... C'est bête... mais c'est comme ça!...

MONSIEUR. — Il me faut d'abord une herse cultivateur à vingt-trois dents...

MADAME, *distraite*. — C'est bien peu!.. Je croyais qu'on en avait trente-deux...

MONSIEUR, *suivant son idée*. — Une autre de cinquante dents...

MADAME. — Ça, par exemple, c'est beaucoup!..

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Ne vous occupez donc pas de lui !... laissez-le à ses machines... Occupez-vous plutôt de moi ?... Je sens que vous m'absorbez d'une façon inquiétante...

MADAME, *à elle-même*. — Il est encore mieux à l'ombre qu'au soleil... et il a un joli pied... Il

est bien chaussé !... Moi aussi, j'ai un joli pied... et ce qui suit n'est pas mal non plus !...

Elle s'arrange pour sauter par-dessus une botte de paille.

MONSIEUR. — Prends donc garde... tu vas tomber !...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND, *plus expressif que jamais.* — Mâtin !!!... Quelle jambe !!!...

Il se rapproche.

MONSIEUR. — Il me faut une moissonneuse-lieuse fil de fer Mac-Cormick...

MADAME. — Ah ! tant mieux. (*A part.*) Nous resterons plus longtemps et, à présent, j'aurais du regret de partir !...

MONSIEUR, *surpris.*—Pourquoi, tant mieux ?... ça coûte horriblement cher... 1850 francs !...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Il faut absolument que je vous voie de près... de tout près !...

MADAME, *à elle-même.* — Il s'emballe... c'est très amusant !...

MONSIEUR. — Voici mon affaire... je crois qu'à présent, nous avons tout ce qui est nécessaire...

MADAME, *à elle-même.* — S'en aller... déjà?... *Haut.*

— Êtes vous sûr, mon ami... Je croyais que... que vous aviez parlé de... d'une pompe... pour les étables...

MONSIEUR. — Une pompe à purin ! c'est vrai!!... je l'oubliais ! tu es un ange, ma chérie!...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Où puis-je vous revoir ?... Où ?...

MONSIEUR. — Je pense que celle-ci... ou celle-là...

Il aperçoit le monsieur blond, qui, immédiatement, se met à contempler attentivement les machines; il n'y a presque personne derrière les toiles et il se détache isolé dans cette solitude.

MADAME, *à elle-même.* — Il l'a remarqué ! !... Allons, bon ! !...

MONSIEUR, *d'un air très grave.* — Vois-tu bien ce monsieur... qui a un pardessus pain brûlé...

MADAME, *inquiète.* — Oui... (*A part.*) Ça y est !...

MONSIEUR. — Eh bien, ce doit être un homme très intelligent !...

MADAME. — ???

MONSIEUR. — Oui... il s'intéresse à tout; paraît s'absorber dans la contemplation de ces instruments! Depuis que nous sommes ici, son allure m'a frappé plusieurs fois... il est très bien, ce monsieur!! très bien...

L'ŒIL DU MONSIEUR BLOND. — Restez! restez! restez!...

MADAME. — Est-ce que nous partons déjà, mon ami?...

MONSIEUR. — Comment déjà?... mais il est cinq heures... et au début, tu étais comme un petit bouchon d'épines... tu t'ennuyais...

MADAME, *embarrassée.* — Oui... aux animaux... mais les machines, mon ami, les machines! ça m'amuse!...

Ils sortent. Le monsieur blond lance un dernier regard désespéré à Madame qui part triomphante.

Eh bien, quoi? elle ne demandait qu'une petite distraction!

LE PORTRAIT

PREMIÈRE SÉANCE

Une immence pièce, du plafond de laquelle tombe un jour cru. Fresques bizarres peintes sur les murailles, toiles commencées, bibelots, guitares, mandolines, tambourins, narghilés, vieilles étoffes, bahuts, peaux de tigre, faïences, plantes vertes, divan, chevalets de toutes les tailles, pans et portières de tapisseries anciennes, cartons de gravures, etc., etc.

KATELINE DE TIMOREY. — Grande, svelte et souple; taille superbe, profil régulier; yeux verts; cils et sourcils noirs; cheveux d'un brun fauve,

épais et soyeux; dents admirables; lèvres roulées; pieds et mains charmants.

Costume de bure tête de nègre, extrêmement collant et simple, relevé par une grosse cordelière de soie mastic, imitant la vraie corde des capucins. Bas de soie rouge. Souliers vernis, tenus sur le cou-de-pied par une barrette et un bouton, comme ceux des bébés. Col plat; larges manchettes unies retroussées sur la manche, qui est assez courte.

Kateline est occupée à fixer à la barre du chevalet une grande toile immaculée.

LA DOUAIRIÈRE DE TIMOREY, personnage muet, brodant au fond de l'atelier.

KATELINE. — Neuf heures et demie, déjà!... il devrait être là!... Je me réjouis tant de commencer ce portrait!... C'est papa qui a eu cette bonne idée!... il dit que, de cette façon, nous pourrons nous étudier à notre aise... Nous étudier? Je le connais déjà bien, moi!... J'ai tant regardé!... Mais lui ne me regarde pas beaucoup!... Il ne me trouve pas jolie, peut-être?... Alors, pourquoi m'épouse-t-il? Certes, je suis moins bien que

lui... mais, enfin, je ne suis pas mal non plus... D'abord, je suis très bien faite... Quand je me vois, je trouve que je ressemble à la grande « Léda » qui est dans la vitrine du salon... tout au fond... On a mis beaucoup de choses devant elle pour la cacher... Ce n'est pas qu'elle soit laide, la grande Léda, oh! non... mais c'est que... Enfin je lui ressemble beaucoup... excepté la figure... Il est vrai qu'on la voit mal, la figure, à cause du bec du cygne qui cache la bouche... Mais monsieur de Rechampy, quelle superbe tête!... quelle fière mine!... Jamais je n'ai vu personne lui ressembler... personne de vivant, c'est-à-dire, car il y a des portraits anciens qui reproduisent exactement son type... Il a une façon de porter ses grandes moustaches retroussées et ébouriffées qui lui est absolument personnelle... Il a été militaire!... Je crois que je le rendrai très heureux!... et je serai si heureuse de m'élever jusqu'à lui... Il a peu causé avec moi, jusqu'à présent... il me trouve un esprit inférieur, sans doute... Je voudrais pourtant bien lui prouver que je ne suis pas sotte... J'ai mis le

temps à choisir un mari!... Ah! c'est que je ne voulais épouser qu'un homme remarquable!... Voilà son coupé!... il monte!... Ah! comme le cœur me bat!...

Entre M. DE RECHAMPY. — Très grand, le cou extrêmement long. Beaucoup d'élégance, et ce qu'on est convenu d'appeler « une tête »; profil fin; grands yeux bleus, cheveux noirs; longues moustaches tourmentées et barbiche imperceptible, d'un brun tirant sur le roux. Bouche correcte. Teint pâle et mat. Redingote sérieuse. Chaussures pointues comme des aiguilles et brillantes comme des miroirs. Cravate savante de nuance et d'arrangement. Il semble un peu fatigué. La démarche est lassée et l'œil alangui.

KATELINE, *s'avançant radieuse au-devant de lui.* — Ah! je croyais que vous ne viendriez pas!...

M. DE RECHAMPY, *froid et correct.* — Suis-je en retard, mademoiselle? (*Il va pour tirer sa montre.*)

KATELINE. — Non, c'est que le temps me paraissait long! (*Voulant corriger ce qu'elle a dit*

de trop aimable.) Vous savez... quand on attend... on croit... on trouve...

— Mais si je ne suis pas en retard, vous ne m'avez pas attendu?...

KATELINE, *interrompant.* — Comment allez-vous vous poser?

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, choisissez la pose. (*Apercevant la toile.*) Comment! est-ce que c'est sur cette immense chose que?...

— Mais oui.

M. DERECHAMPY, *froidement.* — Ah! ça sera long, alors!

— Est-ce que cela vous ennuie?

— Oh! mademoiselle, pouvez-vous croire...?

— D'ailleurs, je ne vous tiendrai pas longtemps... trois ou quatre séances pour camper le bonhomme.

— Le bonhomme?...

— Oui, pardon... C'est le terme consacré... cela signifie placer la figure... Puis, je travaillerai seule et je vous demanderai plus tard quelques heures pour terminer. Voyons, voulez-vous que

nous cherchions la pose ?... (*Elle le place.*) Ceci, par exemple!... qu'en dites-vous?

— Debout! ce sera bien fatigant!

KATELINE, *riant.* — Alors, asseyez-vous... (*Elle cherche des poses.*) Non, ce n'est pas encore ça... placez-vous donc vous-même, voulez-vous? cela vaudra, je crois, beaucoup mieux.

M. DE RECHAMPY, *se posant prétentieusement.* — Est-ce bien ainsi?

— Hum!... pas précisément!.. C'est un peu... 1830, cette pose sentimentale!.. et pourtant vous êtes très bien ainsi... nous pouvons essayer... Non. Ce que je voudrais, c'est... mais, pour cela, il faut être debout... Vous rappelez-vous la pose du *Charles Ier* de Van Dyck...

— Je me la rappelle... imparfaitement... Et puis, ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux ne pas imiter les autres?...

KATELINE, *surprise.*—Je crois qu'on peut, sans inconvénient, imiter Van Dyck... (*A elle-même.*) C'est bête ce qu'il vient de dire là... Je ne l'aurais jamais cru capable de dire une niaiserie pareille... Oh!... il était en distraction... probablement...

M. DE RECHAMPY. Si vous pouvez faire voir la main...

— Mais j'y compte bien... les deux mains même... Pourquoi croyez-vous que je veux escamoter les mains?...

— Je ne crois rien, mais je pensais qu'il serait avantageux pour le portrait de...

— De bien montrer vos mains qui sont très jolies. (*M. de Rechampy glisse sur sa main un regard en coulisse.*) Vous avez raison, monsieur, vous devez être artiste?...

— Mon Dieu, mademoiselle... je suis artiste... comme tout le monde...

— Mais tout le monde n'est pas artiste, il s'en faut terriblement.

— C'est une manière de dire... On dit « comme tout le monde », c'est un terme de comparaison vague et usité qui n'engage à rien... Vous comprenez?

KATELINE. — Sans doute... (*A elle-même.*) Ah çà, mais qu'a-t-il donc, ce matin? il dit des choses si... banales... (*Elle commence à esquisser au fusain.*) Très bien... tâchez de conserver à

peu près la pose, mais sans vous raidir... soyez toujours bien à votre aise, bien souple! (*Elle dessine en regardant attentivement M. de Rechampy.*)

M. DE RECHAMPY, *à lui-même.* — Bien souple, bien à mon aise!... c'est facile à dire, ça!... Mais je suis absolument tordu, moi... je n'ai pas voulu réclamer parce que je crois cette pose assez heureusement trouvée... Étrange fantaisie de faire mon portrait! C'est égal, voilà une idée qui ne me viendrait pas, à moi : faire le portrait de quelqu'un avec qui on est destiné à passer sa vie!... Je préférerais fixer sur la toile une... physionomie qui n'aurait fait que la traverser... Il est vrai qu'aucune physionomie n'a traversé sa vie... je l'espère, du moins... Tiens, elle a une belle taille... Quand elle recule ainsi pour juger l'ensemble de ce qu'elle dessine, la ligne est vraiment superbe... Je n'avais jamais remarqué qu'elle fût aussi bien faite... Elle est, ma foi, mieux que Clorinde... Oui, mais Clorinde a plus de montant!... Dire qu'il a fallu me lever à neuf heures moins un quart... et j'ai été en retard encore!... C'est pas mal, ce qu'elle fait là... ça prend déjà tour-

nure. Elle à vraiment du talent, cette petite!... Elle me considère d'un œil bienveillant... elle est folle de moi, c'est visible!... Ah mais!... elle me fait la jambe gauche beaucoup plus courte que la jambe droite... elle ne s'en aperçoit pas... je vais le lui dire... (*Haut.*) Mademoiselle Kateline?

KATELINE, *se retournant.* — Monsieur.

— Je ne sais si vous vous rendez compte que j'ai la jambe gauche un peu plus courte que la jambe droite...

KATELINE, *avec intérêt.*—Ah! (*Gracieusement.*) Oh! mais cela ne se voit pas du tout.

— Vous trouvez? Moi, je vous assure que je m'en aperçois à merveille.

— Cela vous gêne?

— Non, mais il me semble qu'il vous serait plus facile de corriger maintenant que quand ce sera colorié...

KATELINE, *étonnée.* — Oh! colorié! pourquoi pas enluminé? (*Haut.*) Pardon je ne comprends pas très bien ce que vous m'expliquez...

— C'est bien simple : vous n'avez pas fait les deux jambes de la même longueur...

— Ah! c'est du dessin que vous parlez?

— Sans doute. Vous vous apercevez, n'est-ce pas, que la jambe gauche est infiniment plus courte que l'autre?

— Mais naturellement, puisqu'elle est en raccourci...

— Eh bien, moi, à votre place, je ne la mettrais pas en raccourci, cela fait un effet très fâcheux...

— En ce moment, sans les ombres; mais vous verrez quand tout cela fuira, s'enfoncera, comme ce sera différent. (*A elle-même.*) Décidément il n'est pas fort... en peinture... et moi qui lui demandais s'il était artiste! Je regrette qu'il patauge ainsi... Quel beau type il a! Comme le dessin de la bouche est pur!... Ce pli donne à la lèvre une admirable expression... Et le cou! Ah! la pose ne sort pas assez le cou!... (*A M. de Rechampy.*) Voulez-vous relever un peu la tête! je vais mettre le cou plus en lumière...

— Oh! pourquoi? ne trouvez-vous pas la pose bonne ainsi?

— Si; mais elle sera encore meilleure si l'on voit le cou davantage.

— Je ne sais pas trop. Un cou d'homme est toujours laid à montrer; enfin, si vous le désirez... (*Il allonge son cou, qui est osseux et légèrement ridé. Elle se remet à dessiner en silence.*)

KATELINE, *à elle-même.* — Il a raison; c'est vilain, un cou d'homme... S'ils ressemblent tous à celui-là! Mais, à présent que je lui ai demandé de changer la pose... je n'ose pas lui dire que... oh! non... ça le blesserait... On dit ces choses-à, mais on serait furieux de se les entendre dire... (*Haut.*) Cela ne vous fatigue pas, de poser?

— Du tout, mademoiselle; et puis quand même cela me fatiguerait, je suis si heureux de vous voir peindre... C'est si beau, la peinture...

— Vous aimez les arts?...

— Passionnément, mademoiselle

— Est-ce que vous peignez ?...

— Mon Dieu, mademoiselle, j'ai peint... dans ma jeunesse... comme tout le monde...

KATELINE, *agacée à elle-même.* — Encore! Il n'est pas en train, ce matin.

MONSIEUR DE REGHAMPY, *à lui-même.* Cette Kateline est positivement très bien bâtie!... Et

quelle fraîcheur! Est-ce que mon mariage de raison deviendrait un mariage d'amour?... Voilà qui serait drôle!

DEUXIÈME SÉANCE

M. de Rechampy arrive presque à l'heure, mais il semble plus fatigué encore que la veille. Il est très pâle et ses yeux sont ternes et gonflés.

KATELINE, *beaucoup plus à l'aise que la veille.* — Ah mais, vous êtes très exact aujourd'hui. Pardon... je vais approcher un peu la table à modèle, je vous ai placé un peu loin hier... J'ai la vue basse... (*Ils arrangent la table à modèle, puis M. de Rechampy grimpe à son poste et Kateline l'aide à retrouver la pose.*) Là! voilà qui est très bien; est-ce que ce grand jour vous fait mal aux yeux?

— Mais non.

— Ah! c'est que je vous voyais clignoter...

— J'aurai clignoté sans m'en apercevoir...

KATELINE, *à elle-même.* — Quelle drôle de

chose! (*Elle ouvre et ferme les yeux à plusieurs reprises.*) Moi, je ne peux pas clignoter sans m'en apercevoir... heureusement, car c'est très laid!... Il a les paupières rouges, ce matin... Il sera venu à cheval... c'est le vent!... (*Haut.*) Êtes-vous venu à cheval?

— Non, mademoiselle, je suis venu en coupé.

— Ah!

Silence assez long.

MONSIEUR DE RECHAMPY, *à lui-même.* — Elle a des cils! jamais je n'ai vu des cils pareils!... C'est touffu comme une haie! et long et frisé... Ça donne envie de se faire chatouiller... Et ses narines donc! fines, rosées, friandes, et d'une mobilité... J'ai la crampe!... Je n'en peux plus moi!...

KATELINE, *à elle-même.* — J'ai beaucoup de peine à attraper le ton de chair... Je fais trop frais... oh! beaucoup trop frais... C'est cependant de l'ocre presque pure!... J'y avais mis une pointe de vermillon, je vais la supprimer... Voyons... est-ce cela?... Non, pas du tout! Il faut du bitume... (*Elle essaye.*) Et une pointe de vert Véronèse. (*Elle brosse rapidement une partie de*

la joue.) Eh bien, non! une pointe ne suffit pas... Oh! mais c'est livide, la teinte que j'obtiens!.. (*Elle rebrosse.*) C'est qu'il n'y a pas à dire... c'est bien cela... Jamais je n'avais mis autant de vert dans des chairs!... Ah! si pourtant, une fois... Je me souviens! dans un *Léandre* que papa ne trouvait pas convenable... Mais il était noyé! C'était bien différent... Je regrette d'avoir commencé ce portrait... il y a aussi le cou, que je croyais tout autre! Jusqu'à présent, ce long cou dans un col blanc me faisait songer à celui du cygne de la Léda qu'on cache... et ça me produisait un drôle d'effet... Je me figurais des choses...! Depuis hier, je pense plutôt au cou d'un dindon... tous ces plis, cette teinte...! Enfin, on ne peut pas exiger la perfection!... La main est très élégante!... (*elle indique la main par quelques traits.*) Oui... mais elle n'est qu'élégante... elle est d'une sécheresse...! Je parie que la paume est pâle et cornée... Nous avions à l'atelier un vieux modèle de main, qui avait tout à fait la même... C'est certainement une main distinguée, mais c'est une main fanée...

MONSIEUR DE RECHAMPY, *la regardant travailler.* — Cela va-t-il comme vous le voulez, mademoiselle?

— Oui... à peu près, c'est le ton de chair qui me donne beaucoup de peine...

— Ah! je regrette que...

— Est-ce que vous avez jamais mis du bitume dans des chairs, vous? et du vert Véronèse, et de la terre d'ombre?

MONSIEUR DE RECHAMPY, *ahuri.* — Vous dites, mademoiselle?

— Je vous demande s'il vous est arrivé, lorsque vous peigniez, d'employer, pour les chairs, de la terre d'ombre, du bitume?

— Pardon, mais c'est que je ne sais pas du tout ce que c'est que tout ça.

— Comment? Vous m'avez dit hier que vous aviez peint autrefois...

— Ah! oui! au collège...

— Eh bien, mais avec quoi donc peigniez-vous?

— Avec de l'encre de Chine; du moins, il me semble me souvenir que ça s'appelait de l'encre de Chine.

— Mais quel genre faisiez-vous donc?

— Je faisais des épures, mademoiselle, des cylindres, des sphères, des...

KATELINE, *riant.* — Assez! C'est ce que vous appelez peindre.., et aimer les arts?...

— Mais j'en suis fou, mademoiselle; la preuve, c'est que j'ai une tante qui doit me laisser sa galerie de tableaux, et elle l'adore, sa galerie! Elle me la laisse précisément parce qu'elle sait que j'en aurai soin.

KATELINE, *très intéressée.* — Ah! il y a de beaux tableaux?

— Superbes, mademoiselle.

— De qui?

— Je ne pourrais pas vous le dire au juste.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'ils représentent?

— Mon Dieu! je ne sais pas trop... Il y a des portraits... surtout des portraits!... des dames décolletées avec de grands chapeaux... Il y en a une qui a une robe de soie rayée, une écharpe, un boa, les épaules et les bras nus, et un grand chapeau tout empanaché; celle-là, dit-on, a une grande valeur; il paraît que c'est anglais; je ne

compte pas conserver ça. J'ai demandé à un expert qui m'a dit que ça se couvrirait d'or...

— Et vous ne le garderez pas?

— Dame, non ! Oh ! mais il y en a beaucoup d'autres ! Tenez, je me souviens, il y a les filles du régent représentées dans des costumes mythologiques, c'est encore assez gentil... et puis des femmes plantureuses, avec des collerettes empesées; je crois qu'on m'a dit que c'était hollandais...

KATELINE, *l'écoutant parler et réfléchissant.* — Il est bien moins intelligent que je ne l'aurais cru... Quel âge a-t-il ? il m'a dit trente-cinq ans !... Mais c'est un ami de papa, et papa a quarante-sept ans ! Et il ne clignote jamais, papa ! et quand j'ai fait son portrait, j'ai fait des chairs naturelles... sans abus de vert et de bitume !... Monsieur de Rechampy est bien plus beau que papa, c'est incontestable, mais papa est plus frais... et pourtant ça me ferait un drôle d'effet si on me proposait d'épouser papa, même si ce n'était pas papa !... et puis, quelle singulière conversation !...

MONSIEUR DE RECHAMPY, *à lui-même.* — Elle

est adorable! Je ne me lasse pas de la regarder! Allons, bon! le déjeuner, déjà!

TROISIÈME SÉANCE

Monsieur de Rechampy arrive avant l'heure; il paraît éreinté, ses yeux sont bouffis et son teint plombé.

— J'espère que je suis exact aujourd'hui?

— Non. Vous êtes avant l'heure! Être exact, c'est être à la minute : ni avant, ni après.

MONSIEUR DE RECHAMPY, *étonné.* — Je ne vous gêne pas?

— Nullement; mais cela vous fatigue, j'en suis certaine, de vous lever aussi tôt?

— Du tout. (*A lui-même.*) Je ne me suis pas couché! ou plutôt... Enfin, il est temps que ça finisse!...

— Voulez-vous vous placer?

MONSIEUR DE RECHAMPY, *se hisssant péniblement sur la table à modèle.* — Volontiers.

KATELINE, *le regardant avec attention.* — Vous avez mal au pied?

— Non, mademoiselle. (*A lui-même.*) C'est aux reins! (*Haut.*) Seulement les marches de cette estrade sont très élevées, et je ne...

— Très élevées! Ah! par exemple! Mais je les saute toutes les trois ensemble à pieds joints, moi. (*Elle se met devant la table et arrive à pieds joints sur le haut.*)

MONSIEUR DE RECHAMPY, *stupéfait.* — Ah! Eh bien, mademoiselle, vous êtes plus leste que moi.

KATELINE, *commençant à peindre.* — Vous voyez que cela avance, j'ai travaillé hier dans la journée, la toile est couverte.

MONSIEUR DE RECHAMPY, *tendrement.* — Prenez garde de vous fatiguer.

KATELINE, *riant.* — Me fatiguer? Mais je ne sais pas ce que c'est qu'être fatiguée, moi!

MONSIEUR DE RECHAMPY, *avec admiration.* — Vraiment! (*A lui-même.*) Eh bien, ce n'est pas comme moi!

KATELINE, *le regardant.* — Hier soir, à ce concert, j'ai questionné X... et c'est un très grand

peintre, X... ! et pas idéaliste du tout, ainsi !... Je lui ai demandé s'il mettait du vert et du bitume dans des chairs... non pas pour les ombres, c'est naturel, mais dans la pâte elle-même... Il a ri et il m'a répondu : « Ça dépend... Pour les portraits, jamais dans la pâte, mais lorsqu'il s'agit de peindre des suppliciés, des malades, des pestiférés, enfin une horreur quelconque, le bitume et le vert rendent d'immenses services. Il y avait beaucoup de vert dans les écrasés du *Dante aux enfers*, de Courtois; beaucoup de vert également dans les *Énervés de Jumièges*, de Luminais, et énormément de bitume dans le *Job*, de Bonnat ! » Et moi, j'ai mis du vert et du bitume en pleine pâte... et partout !... et ça donne le ton exact !... J'ai usé presque un tube de bitume depuis le commencement... c'est effrayant ! Mais quelle physionomie énergique .... Comme ces grandes moustaches accentuent l'expression du visage !... Je reconnais toujours les gens qui ont été militaires... il n'y a qu'eux qui sachent arranger leur barbiche de cette façon... Il doit être sévère, mais bon et doux... comme tous les gens qui ont conscience

de leur force, car il est certainement d'une force peu commune... (*A M. de Rechampy.*) Comme on voit bien tout de suite que vous avez été militaire!

— Militaire? qui?... moi? Mais non, mademoiselle.

KATELINE. — Comment!... Ah! j'avais cru... Vous avez une manière de porter vos moustaches qui fait que...

— Ah! oui! c'est mon coiffeur qui a imaginé cette manière de m'accommoder; il trouve que cela me va bien...

KATELINE. — Ah! c'est le coiffeur!

— Tout bonnement.

Kateline se replonge dans son travail.

MONSIEUR DE RECHAMPY, *à lui-même.* — Elle est divine! Un velouté! Une carnation! Une vraie pêche! Et c'est moi qui vais la cueillir! (*Très aimable.*) A quoi songez-vous, mademoiselle Kateline?

KATELINE, *travaillant toujours.* — A quoi je songe? Vous avez au bout du nez un méplat si étrange, que je ne puis le reproduire.

MONSIEUR DE RECHAMPY, *intrigué.* — Un méplat?

— Oui, un méplat... Je n'arrive pas à mettre la lumière où elle doit être... (*Agacée.*) Peut-être avec du bitume...

MONSIEUR DE RECHAMPY, *de plus en plus gracieux et voulant paraître s'intéresser.* — Oui, probablement qu'avec du bitume...

KATELINE, *à elle-même.* — Quelle figure! Mais qu'est-ce qu'il peut faire pour avoir cette tête-là?... Ce sont les cocottes!... Mais j'en vois d'autres qui... et ils n'ont pas cet aspect navrant... C'est qu'il paraît qu'il ne peut pas interrompre... Oui... j'ai entendu papa l'autre soir qui le disait à maman : « Quand on interrompt, c'est très dangereux. » Maman disait : « C'est une horreur! Il continue de mener la même vie de polichinelle, au lieu de se reposer; je suis d'avis de rompre. » Et papa répondait : « C'est de la folie d'attacher de l'importance à ces choses-là; d'ailleurs, quand on n'a plus vingt-cinq ans et qu'on interrompt trop complètement ses habitudes, dame! après... on a de la peine à les reprendre... » Je n'ai plus

entendu parler papa, il a baissé la voix, mais maman a dit en riant : « Voulez-vous bien vous taire?... » Quel drôle d'œil il a ce matin ! il est tout trouble... et ces doubles pochons sous les yeux, c'est horrible !...

MONSIEUR DE RECHAMPY, *à lui-même.* — Je sens mes yeux qui se ferment !... Il faut absolument que Clorinde me fiche la paix... Demain, je paie mon dédit, et puis, flûte ! Ah mais, c'est que je suis fou de cette ravissante Kateline, qu'il y a trois jours je ne regardais pas ! Oh ! cette oreille rose et spirituelle !... j'ai une démangeaison terrible de l'embrasser !... j'ai envie de dégringoler de mon estrade et de... Oui, mais la douairière se fâcherait, et puis, il faudrait remonter là-dessus, et je suis dans un état !... Mon exaltation ne peut être comparée qu'à ma lassitude !

KATELINE, *à elle-même.* Et sa lèvre qui, de loin, me paraissait avoir un pli hautain ! elle est simplement fléchie, déjetée d'un côté... Il est joli, le pli hautain !

MONSIEUR DE RECHAMPY, *à lui-même.* — Je suis dans une agitation... Elle est capiteuse, irri-

tante... Ah! je vais demander aux parents de presser les choses!... (*A Kateline, aimablement.*) Eh bien, mademoiselle, ce méplat?... et ce bitume? Cela va-t-il?

KATELINE, *irritée.* — Très bien, merci! (*A elle-même.*) Allons! il est bête!... Et ce teint! ce teint surtout! Jamais, jamais je n'épouserai ce monsieur-là! Trop de bitume! Pouah!

LA PLUIE

A X...-sur-Mer. Une très jolie villa. Salon tendu en cretonne à grands oiseaux. Plantes vertes, piano, meubles bizarres, grands animaux de faïence, volière, plusieurs chiens couchés sur le tapis.

MONSIEUR, complet de molleton blanc.

MADAME, entrant en toilette de voile vert-d'eau, brodée de coqs en soie de Chine; toutes les espèces connues et inconnues, jamais le même coq; ombrelle-canne, surmontée d'un coq chantant les ailes déployées; chapeau de feutre gris, orné d'une couronne de têtes de coqs.

MADAME. — Comment! vous n'êtes pas habillé?...

MONSIEUR. — Habillé! mais pourquoi m'habiller?...

MADAME. — Dame! à moins que vous comptiez sortir dans ce costume-là?...

MONSIEUR. — Sortir?... par le temps qu'il fait?...

MADAME, *se précipitant à la fenêtre.* — Comment!... Il pleut encore!...

MONSIEUR. — A verse, ma bonne amie... il faut attendre une embellie, comme disent les pêcheurs...

MADAME, *énervée.* — Attendre! depuis un mois que nous sommes ici, nous n'avons pas cessé d'attendre le beau temps!... Il pleut sans relâche! à torrents... (*Allant à monsieur qui a repris la lecture de son journal.*) Mais remuez-vous donc!... on dirait que ça vous est égal! Ça vous est égal, n'est-ce pas?

MONSIEUR. — Mais pas du tout, et il est bien certain que, si j'avais un conseil à donner au bon Dieu, je lui dirais de nous envoyer tout de suite le beau temps...

MADAME. — C'est bête, ce que vous dites là...

MONSIEUR. — Alors, laisse-moi lire mon *Figaro*, veux-tu ?...

MADAME. — Vous êtes égoïste ! On croirait vraiment que vous êtes heureux de voir tomber cette horrible pluie ! Oui, ça vous fait plaisir, parce que ça me fait enrager...

MONSIEUR. — Mais, ma chérie, tu rêves...

MADAME. — Pardon, je vous ferai observer que je ne vous tutoie pas...

MONSIEUR. — C'est parce qu'il pleut, probablement, car, habituellement, lorsque nous sommes seuls...

MADAME. — C'est ça ! commencez à dire des grivoiseries, ça sera complet !

MONSIEUR. — Mon Dieu, mon petit chat, je veux bien sortir, moi, tu sais, plutôt que de te voir de mauvaise humeur... Seulement, tu as une toilette un peu fragile. Ces pauvres coqs ! ce temps-là va rabattre leur caquet...

MADAME. — Parfaitement ! critiquez ma robe, à présent !

MONSIEUR. — Moi ! je critique ta robe ? C'est

sans le vouloir, en ce cas, car je la trouve très chic!... et un petit air gaulois qui chatouille agréablement la fibre...

MADAME, *faisant les cent pas dans le salon.* — Vous pourriez aller divaguer dans votre chambre.

MONSIEUR. — Ma chambre! elle est diablement triste, par la pluie surtout... et si ma fumée ne te gêne pas, je préfère divaguer ici.

MADAME. — La fumée ne me gêne pas. Vous pouvez conserver votre ignoble pipe.

MONSIEUR, *regardant avec complaisance sa pipe, qui est très bien culottée.* — Pourquoi ignoble? Elle est très jolie, au contraire, ma petite pipette!... Et, hier encore, tu engageais La Balue et Noblistrac à fumer leurs pipes sans se gêner... Tu adorais la pipe! C'est une odeur franche, disais-tu...

MADAME. — Oh! quant à ça, très franche! Il est impossible de la confondre avec le ylang-ylang.

MONSIEUR. — Enfin, hier, tu affirmais aimer cette odeur-là...

MADAME. — C'est ça, j'en suis folle! et, hier, j'ai employé tout le temps que vos amis ont passé

ici à faire une apothéose de la pipe!... C'est-à-dire que je ne comprends pas un homme sans pipe... c'est un être incomplet.

MONSIEUR. — Tu railles fort agréablement... et tu es gentille tout plein à voir aller et venir au milieu de tous tes petits coqs, moins en colère que toi!

MADAME, *vexée*. — Je suis en colère, moi?

MONSIEUR. — Oui, mon petit coq crêté.

MADAME. — Puisqu'on ne sort pas, je vais me déshabiller.

MONSIEUR. — Oh! c'est dommage! cette petite toilette te va à merveille...

MADAME. — Et vous croyez que je vais rester ainsi pour vous? faner ma robe? Ah bien! non, par exemple! ce serait trop godiche!

Elle entre dans sa chambre.

MONSIEUR, *résigné*. — Quand nous sommes seuls, elle est presque toujours comme ça! J'aimerais autant sortir, malgré la pluie... Au moins, je n'attrapperais pas de choses désagréables...

Il se replonge dans son journal.

Madame rentre. Peignoir de mousseline de

soie rosée, couvert de froufrous de dentelle et de nœuds roses; elle va et vient dans l'appartement.

MONSIEUR, *sans se retourner.* — Tu sais, ma chérie, que si, malgré ce temps, tu désires sortir, je suis à tes ordres.

MADAME, *regardant son peignoir.* — Sortir comme ça? Pourquoi pas en chemise?

MONSIEUR, *levant le nez.* — Ah! Pardon, je ne voyais pas que tu étais déshabillée.

MADAME. — Parbleu, votre *Figaro* vous absorbe à un tel point...

MONSIEUR, *aimable.* — Moins que toi... si tu le voulais?

MADAME. — Merci. Je ne le veux pas. (*Un temps.*) Quelle existence, mon Dieu! Encore si vous aviez consenti à habiter le Grand-Hôtel!

MONSIEUR. — Ça empêcherait de pleuvoir, tu crois?

MADAME, *haussant les épaules.* — Là, au moins, il y a un salon... des journaux, un piano...

MONSIEUR. — Tu as le *Figaro*, le *Gaulois*, la *Vie Parisienne*, la *Caricature*, le *Journal Amu-*

sant... En veux-tu d'autres? Quant au piano, il me semble que celui-ci est meilleur que...

MADAME. — Alors, vous vous imaginez que ça m'amuse de jouer du piano pour vous?... Vous êtes jeune!

MONSIEUR, *gracieux*. — Tu trouves? tant mieux, ma chérie, tant mieux!...

MADAME, *énervée*. — Vous êtes plein d'esprit!... (*Avec explosion*.) Et dire que, depuis cinq ans, c'est toujours la même chose! Vous dites blanc quand je dis noir; noir quand je dis blanc! J'aime le quartier Monceau, vous aimez les Champs-Élysées...

MONSIEUR. — Dame! pour les chevaux, c'est encore ce qu'il y a de plus pratique.

MADAME. — C'est ça! les chevaux! toujours les chevaux!... Et moi, je ne passe qu'après les chevaux, moi?

MONSIEUR. — Mais c'est précisément pour toi que...

MADAME. — Pour moi! Ne mentez donc pas.

MONSIEUR, *agacé*. — Ah! mais...

MADAME. — Comme si jamais vous aviez rien

fait pour moi... Vous m'avez toujours sacrifiée à vos goûts, vous êtes un égoïste.

MONSIEUR, *saisi*. — Moi!...

MADAME, *tambourinant sur les carreaux où l'eau ruisselle*. — Oui, vous! Ah! mais, je vous revaudrai tout ça un jour ou l'autre, allez!

MONSIEUR. — Tout quoi? sapristi!

MADAME. — Vous savez fort bien ce que je veux dire.

MONSIEUR. — Moi! je veux être pendu si...

MADAME. — Très bien! soyez hypocrite, à présent! rien ne vous manquera... vous serez complet... faites semblant d'ignorer vos perpétuelles tracasseries.

MONSIEUR. — Mais, au contraire, je me mets en quatre pour satisfaire tes caprices les plus extravagants.

MADAME. — Vraiment! Alors, expliquez-moi pourquoi vous m'avez ensevelie dans cette maison lugubre, au lieu de me laisser tout simplement au Grand-Hôtel, comme je le désirais?

MONSIEUR. — D'abord, ma chérie...

MADAME, *nerveuse.* — Supprimons les appellations tendres, je vous prie.

MONSIEUR. — Je les supprimerai, si tu le désires... Je pensais que nous serions mieux dans cette maison, riante et coquette, quoi que tu en dises, que dans un bazar comme le Grand-Hôtel... J'avais pris plaisir à arranger moi-même ce nid...

MADAME. — « Nid » est idéal!

MONSIEUR, *continuant.* — Pensant que peut-être tu t'y plairais.

MADAME. — Dans les douceurs d'un délicieux tête-à-tête... que j'ai le loisir de savourer depuis cinq ans!!!...

MONSIEUR. — Je reconnais que j'ai eu tort; il te faut la vie bruyante et mouvementée des hôtels; les compliments des adorateurs empressés; la cour active des désœuvrés et des imbéciles qui encombrent les plages et les eaux.

MADAME, *gouailleuse.* — Ah! c'est charmant! Vous devenez jaloux!

MONSIEUR, *tranquillement.* — Non, je ne suis pas jaloux; je te crois coquette jusqu'à l'enfantillage; je sais que tu as un impérieux besoin d'ad-

miration, que tu tiens aux hommages, de si bas qu'ils partent; mais je te sais aussi incapable de mal faire, et je ne redoute pas autre chose.

MADAME, *rageuse.* — Non?... Eh bien! vous avez tort d'être si confiant; tout ça, c'est très joli, mais peut-être un peu bien outrecuidant?

MONSIEUR. — Comment?...

MADAME. — Ah! vous croyez qu'on embête impunément une femme pendant des années... de longues années!... et puis qu'on vient lui dire : « Tu as besoin d'admiration, d'hommages, mais » c'est dans ton tempérament; ça ne me tracasse » pas, je sais que tu t'en tiens là, et j'ai confiance. »

MONSIEUR, *saisi.* — Mais... en vérité...

MADAME, *riant narquoisement.* — Alors, comme ça, sérieusement, vous pensez que je m'en suis tenue là?...

MONSIEUR, *de plus en plus saisi.* — Mais sans doute, je le pense...

MADAME. — Dans ce cas, mon ami, vous êtes un rude serin...

MONSIEUR, *bondissant.* — Qu'est-ce que vous dites?...

MADAME. — Je dis... que je ne méritais pas cette confiance illimitée...

MONSIEUR, *trépignant.* — Expliquez-vous ?...

MADAME, *très souriante.* — Je le veux bien... (*Regardant au dehors.*) Puisqu'il n'y a pas moyen de sortir...

MONSIEUR. — Oh !...

MADAME, *s'asseyant.* — Asseyez-vous donc... Ce mouvement d'ours en cage m'agace...

MONSIEUR, *s'asseyant docilement.* — Mais vous ne voyez donc pas que vous me faites mourir...

MADAME. — J'en serais désolée, je vous assure. Je vous dirai donc que, vexée de me voir continuellement contrarier...

MONSIEUR, *se levant.* — Mais, depuis notre mariage, j'ai été votre esclave, votre chose ! obéissant passivement, sans jamais discuter... (*Il se rassoit.*)

MADAME. — Si vous m'interrompez tout le temps ?... Enfin je vous avoue que, pour un motif ou pour un autre, j'ai quelquefois... accueilli les adorateurs qui se sont présentés...

MONSIEUR. — Accueilli ! Et vous osez...

MADAME. — Je suis franche, moi?... Préférez-vous que je me taise?... Pour ma part, j'aime autant ça...

MONSIEUR, *s'essuyant le front.* — Je suis anéanti!...

MADAME. — Dois-je continuer?

MONSIEUR. — Parbleu!... Je ne sais rien encore!...

MADAME. — Pour commencer, je reconnais avoir été en coquetterie réglée avec M. d'Horty... Il m'écrivait des lettres très tendres... je lui répondais...

MONSIEUR. — Sacrrr...

MADAME. — Ah! si vous vous fâchez déjà...

MONSIEUR. — Je ne me fâche pas... (*A part.*) Ce déjà est plein de promesses!...

MADAME. — C'était une correspondance adorable!... à la publier.

MONSIEUR. — Oh!

MADAME, *riant.* — Plus tard!... dans très longtemps d'ici...

MONSIEUR, *à part.* — C'est un monstre, cette femme-là!

MADAME. — Enfin, un beau jour, ou plutôt un beau soir... je me souviens que vous essayiez une paire de chevaux pour voir si le gaz ne leur faisait pas peur, M. d'Horty se précipita à mes pieds sur le coussin classique, et me déclara, dans un langage presque aussi fleuri que son style, que notre correspondance ne lui suffisait plus.

MONSIEUR, *haletant*. — Et alors?

MADAME. — Alors, comme à moi, la correspondance me suffisait parfaitement, je cherchai à le mettre à la raison d'abord, et puis, comme il devenait entreprenant, je pris le parti de le mettre à la porte.

MONSIEUR. — C'est vrai!... il ne vient plus depuis quelque temps... Mais il a été entreprenant, disiez-vous? Racontez-moi ce que...

MADAME. — Non... ça ne vous amuserait pas... Le second...

MONSIEUR. — Comment! il y en a un autre qui s'est permis...

MADAME. — Ah! je crois bien! c'est votre ami La Balue...

MONSIEUR. — La Balue! qu'a-t-il fait?

MADAME. — Il ne m'a pas écrit, celui-là, et pour cause. Je crois que ça l'embarrasserait fortement d'exprimer ainsi ce qu'il ressent... très vivement, du reste.

MONSIEUR. — Et La Balue a...

MADAME. — La Balue, à tous les dîners où nous étions l'un près de l'autre, et, cet hiver, c'était comme un fait exprès, nous nous retrouvions toujours, La Balue, dis-je, me faisait une cour... pressante et appuyait ses déclarations brûlantes par une pantomime vive et animée... coups de genou, pressions du pied, poignées de main... vigoureuses, je vous en réponds.

MONSIEUR, *exaspéré.* — Et vous ne lui défendiez pas d'agir ainsi? vous ne lui faisiez pas comprendre que ces façons de corps de garde vous étaient odieuses?

MADAME. — Mais, mon ami, elles ne m'étaient pas odieuses du tout. Je m'ennuyais à périr, et je voulais m'amuser à tout prix.

MONSIEUR, *sautant sur elle.* — Comment, malheureuse! vous avouez que... (*Il se rasseoit avec découragement.*) Est-ce tout?

MADAME. — Non. Puisque j'ai commencé, je serai franche jusqu'à la fin... (*Le regardant.*) Faut-il être franche, jusqu'à la fin?

MONSIEUR, *secoué par un tremblement nerveux.* — Oui, je serai calme.

MADAME, *méprisante.* — Oh! je sais bien (*Elle reprend.*) Après quelques petites aventures à peine ébauchées et qui ne valent pas un récit, ce fut M. de Noblistrac qui me fit la cour...

MONSIEUR, *atterré.* — Noblistrac! mon meilleur ami?

MADAME. — C'est toujours comme ça... Vous vous souvenez comment vous me l'avez présenté?

MONSIEUR, *la tête dans ses mains.* — Non! Je ne me souviens de rien.

MADAME. — C'était au Cirque, un mercredi. Je m'aperçus bien tout de suite que pas une écuyère ni une demoiselle ne produisait sur lui le même effet que moi. Il rougissait ou pâlissait chaque fois que je lui parlais...

MONSIEUR. — Noblistrac! Il n'a jamais ni rougi ni pâli, il a un teint d'orange de Portugal! Il ne connaît pas ces nuances-là!

MADAME. — Je les lui ai fait connaître. Toujours est-il qu'à partir de ce soir-là ce fut une grande passion...

MONSIEUR. — De sa part...

MADAME, *indifférente*. — De sa part... de nos parts... peu importe !...

MONSIEUR, *suffoqué*. — Comment, peu importe !...

MADAME, *sans répondre*. — Quant il sut que je venais ici, il m'y suivit...

MONSIEUR. — Le misérable !...

MADAME. — C'était son devoir... j'étais, du reste assez froide... lorsqu'il y a trois jours...

MONSIEUR, *angoissé*. — Il y a trois jours...

MADAME. — En nous baignant... je me baignais avec lui...

MONSIEUR. — Et moi ?... où étais-je, moi ?...

MADAME. — Vous étiez allé voir votre oncle à Deauville, mon ami... Donc, pendant qu'il me soutenait, m'apprenant à faire la planche...

MONSIEUR. — Vous n'avez pas voulu apprendre, quand j'ai essayé de vous expliquer les mouvements...

MADAME. — Non... mais avec lui je voulais bien... Donc, il me soutenait, et je fermais les yeux... à cause du soleil... Déjà sa main, qu'il appuyait sous mon dos, me causait un chatouillement délicieux...

MONSIEUR, *se cramponnant à son fauteuil.* — Oh !!!

MADAME. — Tout à coup, je sens sur ma bouche une pression chaude... ah ! mais chaude, à croire que le soleil lui-même descendait dans l'eau pour m'embrasser...

MONSIEUR. — Et c'était...

MADAME. — Noblistrac, tout prosaïquement !... Mais quel baiser !.. Ah ! il embrasse bien !... c'est d'un pénétrant, d'un étrange... Ah ! ce n'était pas un baiser poncif... Ça me changeait tellement des autres ! Enfin, ça m'a fait une impression qui m'a donné le désir de...

MONSIEUR. — De ?...

MADAME. — D'aller plus loin...

MONSIEUR, *congestionné.* — Et vous avez été jusqu'où ?...

MADAME. — Jusqu'à... Ah bien, par exemple !...

je serais trop bête si je vous le disais ! Un mari doit se rendre compte de ces choses-là lui-même, mon cher; s'il ne voit rien, tant pis pour lui !... il mérite son sort... (*Riant.*) Et vous avez bien mérité le vôtre...

MONSIEUR, *bondissant sur elle.* — Ah ! vous me narguez !... vous osez me narguer !...

Il saisit le parasol surmonté d'un coq, qui est posé sur la table et frappe madame à tour de bras. Elle reste stupéfaite sans bouger...

MONSIEUR, *jetant enfin l'ombrelle.* — Je vous demande pardon... je me suis laissé emporter honteusement... je ne sais plus ce que je fais... je deviens fou !...

MADAME. — Comment !... c'est possible ?... vous êtes capable d'énergie ?... vous ! ! !... Ah ! mais, c'est très bien, ça !... Vous habituellement si comme il faut... si correct... Non, vrai ! le pape lui-même m'aurait administré cette pile, que je ne serais pas plus surprise... (*Avec admiration et se frictionnant.*) Quelle poigne ! quelle poigne !...

Elle se rapproche de monsieur.

MONSIEUR, *la repoussant.* — Laissez-moi ! je sens que je recommencerais...

MADAME. — Alors, vraiment, tu as cru ce que je te racontais? Tu n'as pas compris que c'était pour te faire enrager un peu?... Mais il n'y a pas un mot de vrai... et tu le sais bien, grand nigaud !...

MONSIEUR, *ahuri.* — Comment ?... vous avez inventé...

MADAME. — Tout !... il fallait bien passer le temps !...

Elle lui saute au cou.

HÉSITATION

16 mai.

Décidément ils m'aiment bien tous les deux !... Moi, je n'en aime qu'un... heureusement. Ce matin, il a été très, très pressant... et l'autre qui était derrière nous... J'avais une peur atroce qu'il entendît ce que me disait Hubert ! Un joli nom « Hubert » ! J'avais encore plus peur qu'il entendît ce que j'ai répondu... Je ne savais plus ce que je disais, j'ai perdu la tête... Ah ! mais là ! complètement !... C'est agréable, il n'y a pas à dire, de se sentir aimée d'un homme aussi charmant que lui... Pauvre Pierre ! Il est vraiment très bon, mais bien moins amusant que l'autre... et c'est quelque

chose, c'est même très important pour un... mari d'être amusant... et c'est si rare! Un « mari »! Encore!... Il me semble que jamais je ne pourrai me décider!...

20 juin.

Un mois dans mon lit! Dieu! que cela m'a semblé long! Mon cheval a mis le pied dans un trou et nous avons fait panache. J'ai eu le genou démis et foulé; une jambe cassée serait presque guérie, et je ne sais quand je serai remise; je souffre beaucoup et je boite lorsque j'essaie de faire un pas. Enfin, me voilà étendue sur ma chaise longue; je puis me distraire un peu, recevoir quelques visites... J'ai commandé des robes de malade qui seront des merveilles.

22 juin.

Ils sont venus tous deux! Ce pauvre Pierre était tout ému en me revoyant; j'ai vu l'instant où il allait se mettre à pleurer... Il est excellent, mais

il manque de gaieté. Hubert a été bien amusant. Ce qui me plaît surtout en lui, c'est sa simplicité. Il n'a pas l'air de se douter à quel point il est joli garçon, élégant et spirituel... Il est tout bonnement gentil, sans l'ombre de pose. Pierre non plus n'est pas poseur... Il n'est « rien »; impossible d'être moins distrayant... Il est resté là une grande heure et, tandis qu'Hubert parlait, il me regardait de son bon regard, plus tendre qu'intelligent. C'est certainement très beau, les grands yeux bleus, mais il faut qu'ils soient vifs, sans cela on ne peut s'empêcher de penser à l'œil du bœuf qui regarde passer un train.

En les revoyant tous deux, j'ai bien compris que mon choix était fait; c'est bête, mais je suis toute chagrine à la pensée de congédier ce pauvre Pierre... Enfin!

30 juin.

On m'ordonne Barèges ou Kreutznach : c'est désolant! Barèges, dit-on, est beaucoup plus actif, mais bien moins agréable que Kreutznach.

2 juillet.

Me voici installée. Je suis partie sans rien dire à personne, pas même à lui!...Il me faut un traitement sérieux, sans émotions, sans plaisirs et sans tristesses... C'est tout gentil, Kreutznach! J'ai loué un ravissant petit chalet qui disparaît sous les fleurs : rosiers grimpants, vigne vierge, chèvrefeuille, je n'ai jamais vu une telle abondance de plantes. Je suis très près du Kurhauss, un grand établissement, triste, noir, affreu

De mes fenêtres, je vois les petites boutiques qui sont placées vis-à-vis les chalets, tout le long de la grande allée de tilleuls; derrière les boutiques coule la Nahe, petite rivière aux allures de ruisseau.

Bariolées et drôlettes, ces petites boutiques font mon bonheur. On y vend des bijoux de cornaline, de marbre, d'onyx et d'ambre; c'est la spécialité du pays. Puis des verres de Bohême, des bijoux et des étoffes turques, des livres français bizarrement entassés. *Nana* se frotte amicalement

contre le *Génie du Christianisme*, tandis que les *Liaisons dangereuses* coudoient l'*Abbé Constantin*. Il y a aussi une boutique d'oiseaux et d'objets japonais, des chapeaux de paille, des meubles viennois en bois ondulé, etc., etc.

Je passe des heures entières assise sur mon balcon, à regarder le perpétuel grouillement de l'allée. La vie est calme. Je prends mon bain chez moi, c'est un des grands agréments de l'organisation de Kreutznach; presque partout il faut se rendre à l'établissement. La source où l'on boit est au fond du parc; c'est la seule promenade qui me soit permise. A quatre heures, il y a de la musique et le soir bal ou comédie au Kurhauss; mais quel bal et quel théâtre! J'ai eu la curiosité d'aller voir cela hier, parce que j'avais dîné au Kurhauss avec Gilberte et son mari : c'est affreux!

Il y a cependant beaucoup de femmes élégantes, cette année : Russes, Françaises, Viennoises, car des Anglaises et des Allemandes il ne faut naturellement pas parler. Si Hubert était ici, quelles amusantes observations il ferait ! Il me tarde de le

revoir... je regrette presque d'être partie sans le prévenir... Comment! Est-ce que je l'aime déjà tant que cela?

4 juillet.

Pierre est ici! C'est lui qui est venu me rejoindre! quelle déception! Ce matin, je revenais en boitant de la source, j'entends une voix : « Voulez-vous, madame, prendre ce bras qui n'est ici que pour vous servir d'appui si vous daignez l'accepter? » Il a des phrases comme celle-là, mon Dieu, oui! Naturellement, je l'ai pris, son bras. Comment refuser le bras d'un homme qui vient de passer seize heures en chemin de fer pour vous l'offrir?... Ce n'était pas faisable; d'autant plus que le pauvre garçon semblait impressionné; il était tout timide. Au fond, je suis convaincue qu'il m'aime beaucoup, bien qu'il ne me l'ait jamais dit... comme l'autre. Personne, du reste, ne me l'a jamais dit aussi bien que l'autre...

6 juillet.

Il me soigne à merveille, ce pauvre Pierre ! Il me promène, il m'apporte des fleurs, il m'emballe quand vient la fraîcheur, enfin c'est un père pour moi, mais il ne m'amuse pas ! C'est désolant ! Celui qui m'amuse m'a sans doute oubliée.

10 juillet.

Non ! il m'aime encore ! Hier soir nous avons été en bande dîner au Kurhauss. C'est vraiment drôle cette table d'hôte, et de temps en temps on va se distraire en regardant toutes ces bonnes têtes.

En face de nous, à côté de Gilberte, il y avait une place vide ; sur le couvert était posé l'écriteau rouge qui annonce que la place est retenue. Vers la fin du dîner un monsieur arrive, c'était lui ! J'ai cru que je rêvais. C'était Hubert, plus charmant que jamais avec ses épais cheveux bruns naturellement ondulés, ses moustaches blondes, ses

grands yeux noirs caressants. Il était si correct, si élégant au milieu de tous les autres ! Ce pauvre Pierre avait l'air d'être son domestique. Je me sentais rougir, pâlir et j'éprouvais une immense joie en pensant qu'il était là pour « moi ».

Naturellement, il a commencé par passer en revue notre bout de table ; c'était bien drôle ; il a un esprit si fin, si souple et il imite si plaisamment les tics et l'accent de chacun ! Après dîner il nous a forcés à rester au Kurhauss ; nous avons assisté au bal au lieu de nous réunir chez l'un de nous, comme cela se fait d'ordinaire, et de nous coucher à dix heures. J'étais bien fatiguée, mais je m'amusais tant ! J'ai eu cependant un instant de chagrin. Hubert voulait absolument me faire valser. On jouait le *Blau-Donau*, et j'avais beau lui affirmer que cela me ferait du mal, il ne me croyait pas. Pierre, pour le convaincre, lui a dit que je boitais. Pourquoi lui avoir dit ça ! Je sais bien qu'il s'en serait aperçu demain ; mais enfin, j'ai cru que j'allais me fâcher !

12 juillet.

Hubert a passé toute la journée près de moi. Quel charme! quel esprit! quelle vivacité! Ce pauvre Pierre, lui, n'a pas paru... Il a compris!... pauvre garçon! Il est vrai que je n'ai guère pensé à lui, et que cette journée s'est écoulée avec une effrayante rapidité. Par exemple, nous avons beaucoup circulé, je suis brisée, et ma jambe me fait souffrir ce soir.

Comme il cause bien!... Avec quel tact il raconte les histoires les plus lestes! comme il gaze légèrement, et suffisamment pourtant!... Jamais près de lui je ne connaîtrai l'ennui. Pourvu que je puisse marcher demain!... ma jambe est raidie et douloureuse ce soir.

15 juillet.

Si cela continue je vais retomber tout à fait... J'ai trop abusé de mes forces tous ces jours-ci : promenades en bateau, à âne, à pied, en voiture,

et le médecin m'a expressément défendu de faire autre chose chaque jour que le trajet de la source. Je craignais de le contrarier! Je sais qu'il adore le mouvement et je comprends cela... Il a une si belle santé!!! Ces natures vigoureuses et exceptionnellement trempées ne peuvent vivre comme des natures ordinaires. Et puis, je suis jalouse! Oui... jalouse de cette Russe; je la hais, cette Stolikoff! Elle est si belle avec ses yeux verts, ses cheveux roux et son teint laiteux... On la dit scrofuleuse... mais bast!! qu'est-ce que ça fait?... les hommes aiment peut-être ces horreurs-là... Depuis trois jours, Hubert ne la quitte pas des yeux, et il a fait rapprocher nos couverts du bout où elle dîne. Hier soir, après m'avoir ramenée ici, il est retourné au Kurhauss... J'en suis sûre, je suivais son ombre de ma fenêtre... Mon Dieu! mais ce ne serait pas une vie d'être torturée ainsi... Je suis folle... je me croyais l'âme plus haute que cela!... Jalouse! et d'une femme comme celle-là, encore! Et je souffre tant ce soir! J'étais mal assise dans ce bateau, parce que, lui, pour ramer, était obligé d'être très à l'aise; alors mes jambes

étaient repliées. Je n'ai pas revu Pierre. Il a dit à Gilberte qu'il allait à Wiesbaden.

17 juillet.

J'ai dit à Hubert tantôt que je me voyais forcée à renoncer aux promenades... Il m'a répondu qu'il comprenait parfaitement cela; que, quand on était aux eaux, c'était pour se soigner avant tout, et qu'il fallait être bien raisonnable. Je n'espérais pas lui voir prendre si bien la chose... Je crains tant qu'il s'ennuie avec moi... sans remuer. Il a été charmant! Il faut, m'a-t-il dit, être une bien gentille petite malade, bien tranquille, bien sage; nous remuerons quand vous serez guérie. Cher Hubert, qui va se condamner au repos, à cause de moi! Quelle privation pour lui, et faut-il qu'il soit bon pour me sacrifier toutes ses promenades!

De cette façon il verra moins souvent cette Russe! A quelque chose malheur est bon...

Il m'a bien semblé, ce matin, apercevoir la silhouette de Pierre. Pauvre Pierre!!!

18 juillet.

Je suis très malheureuse! Je croyais qu'Hubert allait rester avec moi!... Je ne suis plus étonnée qu'il ait si bien accepté tout ce que je lui disais hier; qu'est-ce que ça lui faisait, puisqu'il se promène seul? Pourquoi est-il venu me rejoindre à Kreutznach, si une fois qu'il y est, il ne reste pas près de moi? Et j'étais si joyeuse! Cette vie à deux me paraissait si douce! Il m'amusait tant! Oui, c'est précisément cela; il m'amuse, et moi je l'ennuie... Eh bien, il est égoïste, voilà tout! Est-ce que tous les hommes ne le sont pas... plus ou moins?... C'est moi qui suis une sotte d'avoir cru que le monde se dérangerait pour moi. Il n'est pas parfait, et qui est parfait?...

Demain, je lui dirai de ne pas m'envoyer ainsi continuellement des bibelots... Un jour c'est un porte-bouquet de Bohême, le lendemain un collier japonais, aujourd'hui cette étoffe turque... Enfin, des présents comme à une reine... ou à une fille... C'est d'un goût détestable...

Au moins, ce pauvre Pierre ne m'envoyait jamais que des fleurs! Il est parti tout à fait... J'ai été si peu gentille pour lui... Je l'ai si carrément mis de côté quand... l'autre est arrivé... C'est mal ce que j'ai fait là! je l'ai blessé s'il m'aimait vraiment... Et je crois qu'il m'aimait vraiment, lui!

20 juillet.

Hubert est venu me voir tous les jours, mais quelles visites! Une heure à peine et cette heure-là ne m'appartient même pas. Tout le temps qu'il est chez moi, il pense à autre chose... Il va à la fenêtre ou arrange ses cheveux devant la glace; j'ai même à ce propos remarqué qu'il commence à avoir besoin de les... disposer savamment... Je lui ai demandé s'il voulait m'accompagner à la musique et faire un tour dans le parc, que je me sentais assez bien pour sortir. Il m'a répondu qu'il était désolé, mais que, convaincu que je restais étendue, il avait donné rendez-vous à un de ses amis pour dîner à Wiesbaden.

Mon chalet me paraît triste, le murmure de la Nahe m'irrite, les criailleries des petites boutiques m'énervent et je suis désagréable pour tous ceux de nos amis qui viennent me dire bonjour en passant. Gilberte m'a dit tout à l'heure qu'elle ne reviendrait que quand je serais de meilleure humeur. Je suis mécontente de tout le monde, mais surtout de moi!

22 juillet.

Pierre est venu me voir... Je l'ai trouvé changé... il m'a dit avoir été souffrant... Qu'il est bon!!! Lorsqu'il a voulu s'en aller, je l'ai retenu, et il a paru si heureux que j'en ai été touchée. Il est resté toute la journée avec moi. Certes, il est moins brillant que Hubert, mais il a la causerie si facile, l'humeur si égale, que le temps s'écoule doucement et rapidement à la fois. Nous avons été à la source à quatre heures et cette petite course faite lentement, à « mon pas à moi », m'a fait du bien... J'ai dîné de très bon appétit. Le soir, j'étais sur le balcon étendue sur

ma chaise longue... Hubert est passé et a daigné monter me dire bonsoir, puis il est allé retrouver un « autre ami » auquel il avait donné rendez-vous au Kurhauss.

Peu après Pierre est passé aussi. En m'apercevant au balcon, il m'a dit que c'était très imprudent de rester dehors exposée à la fraîcheur du soir et au brouillard de la Nahe, et il est monté pour me faire rentrer. Je ne voulais pas; je disais que j'étais fatiguée et que je ne pouvais pas remuer... Alors il m'a prise dans ses bras et m'a portée comme un enfant sur le divan. L'autre jour Hubert avait essayé de me porter ainsi et m'avait presque laissée tomber. Tandis que Pierre me tenait dans ses bras, il m'a semblé qu'il tremblait. Lorsque j'ai été installée et que je l'ai vu sous la lumière de la lampe, il était tout pâle; je lui ai tendu la main en lui disant merci; la sienne était moite. J'ai dit bêtement : « Est-ce que vous êtes malade? » Il m'a répondu: « Non. Je suis heureux!... »

25 juillet.

Pierre continue à me distraire et à me soigner si bien que je vais beaucoup mieux.

Je vois à peine Hubert. Tantôt pourtant il est venu goûter avec nous. Il me traite, du reste, absolument en pays conquis. J'ai tant pris sur moi qu'il ne s'est pas douté de ma déconvenue et est convaincu que je lui appartiens toujours pieds et poings liés. Pierre était là lorsqu'il est parti, et Hubert, voyant combien ce pauvre Pierre me servait mon goûter et m'installait paternellement, a dit en riant : « Je vous laisse tous les deux; je vois que vous vous entendez à merveille, et que vous n'avez pas besoin de moi... »

Il ne sait pas à quel point il a raison !

C'ÉTAIT PAS CELLE-LA!

I

UN BAL CHEZ LES DE RECTA

Monde élégant et généralement correct. Serre, fumoir, enfilade de salons, etc., etc.

LE VICOMTE RAYMOND DE LA PANE, trente-deux ans. Grand, mince, élégant. Cheveux rares, mais habilement servis. Habit à la mode de demain, boutonnière immaculée; monocle sans cordon, tenue très recherchée.

Il entre et s'arrête à la porte du grand salon, semblant chercher quelque chose.

— Voyons?... à l'agence, on m'a dit : « Allez au bal chez M. de Recta; là, une personne sûre, affiliée à notre maison, vous indiquera la jeune

fille; c'est une personne de votre monde et de vos relations; » qui diable ce peut-il être?... Une personne de mon monde et de mes relations, agent de la maison Leretor et Cie!!! C'est raide!... Enfin, nous verrons bien!... Pourvu que ce mariage ne rate pas comme les autres, mon Dieu? Tous s'ébauchent, vont même assez loin, et puis quand la famille prend des renseignements sur mon compte, va te faire fiche, plus personne! Cette fois, j'espère que ça réussira, j'ai confiance; des gens qui s'adressent à une agence ne sont probablement pas bien sévères ni exigeants comme renseignements; ils doivent penser que ce ne sont pas des prix de vertu, affligés de cent mille livres de rente, qui se recommandent dans ces bienfaisants établissements... Les Jolyçac donnent un million de dot; c'est très gentil, mais la jeune fille n'est pas jolie, m'a dit la dame de l'agence; le monsieur assurait que si, mais la femme l'a fait taire en disant : « Une blonde filasse, d'un blond bête... caractère idem; n'est pas capable de dire deux mots sans faire une gaffe quelconque. A été élevée aux Oiseaux et a conservé de l'éduca-

tion de couvent une raideur apparente. Elle ira au bal des Recta et sera en toilette rose crevette. » Sac à papier! Je ne suis pas difficile... Je n'en ai pas le droit, mais ça m'embête tout de même d'épouser une jeune fille sur laquelle une agence donne des détails pareils. On a beau être au-dessus des préjugés... (*Il regarde autour de lui.*) Voyons, on m'a dit : « Une personne sûre. » D'abord, quel est son sexe? ensuite, est-ce que j'en connais des « personnes sûres » de l'un ou de l'autre sexe?... Je n'en vois guère parmi mes relations... et puis, du moment qu'elle fait partie d'une agence, elle cesse de l'être... sûre...

— Ah! j'aperçois les Valtanant et la douairière de Laubardemont. Il faut que j'aille les saluer... quelle corvée!!! Pas moyen d'esquiver le salut, j'ai été vu...

Il se dirige vers le groupe.

LA DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT, *très gracieuse.* — Toujours gentil, ce cher petit vicomte... et poli pour les vieilles femmes!...

Madame de Valtanant, qui a quarante-deux ans, fait une tête.

LE VICOMTE, *saluant profondément.* — Madame...

LA DOUAIRIÈRE, *se levant.* — Puisque vous voilà, vous allez me conduire au buffet?... Ah! vous voilà pincé, tant pis pour vous!...

LE VICOMTE, *à part, très embêté.* — Vieux trumeau, va! (*Haut, arrondissant son bras*). Je suis à vos ordres, madame... (*Ils s'éloignent.*)

LA DOUAIRIÈRE, *très maternelle.* — Mon cher enfant, le buffet n'était qu'un prétexte; j'ai à vous parler... Vous savez quels liens d'amitié m'unissent à votre famille, et je veux profiter de...

LE VICOMTE, *à part.* — Aïe!... elle va me dire qu'elle a oublié son porte-monnaie pour le whist... ah! mais non!...

LA DOUAIRIÈRE, *continuant.* — Je désire vivement vous voir sortir de la situation un peu précaire où vous êtes et je me suis chargée... j'ai accepté de...

LE VICOMTE, *illuminé.* — C'est elle! imbécile que je suis!... Je ne devinais rien... Ah! bien, si c'est ça qu'ils appellent « une personne sûre »!... Pas vétilleux, à l'agence Leretor et Compagnie!

LA DOUAIRIÈRE. — En vous mettant à même de faire un très beau mariage, j'espère vous témoigner mon intérêt...

LE VICOMTE, *à part*. — A tant pour cent... (*Haut.*) En vérité vous êtes mille fois bonne, madame...

LA DOUAIRIÈRE. — Tenez, voyez-vous cette jeune fille en rose?...

LE VICOMTE, *regardant dans la direction indiquée*. — Parfaitement... là?... en rose crevette?...

LA DOUAIRIÈRE. — Crevette, si vous voulez...

LE VICOMTE, *regardant attentivement*. — Oh!...

LA DOUAIRIÈRE. — Elle n'est pas précisément jolie?...

LE VICOMTE. — Ah! fichtre non!

LA DOUAIRIÈRE. — Mais elle a du charme...

LE VICOMTE, *saisi*. — Si on veut... alors, vous avez la bonté de me présenter?

LA DOUAIRIÈRE. — Non... il est convenu qu'on ne fait pas de présentation; on veut voir si vous convenez à la jeune fille et aux parents, et s'ils vous conviennent également, voilà tout... Vous allez inviter la petite à danser...

LE VICOMTE. — Comme ça? sans être présenté?... Elle va m'envoyer promener, la petite demoiselle!...

LA DOUAIRIÈRE. — Du tout. Les Jolyçac ne sont pas des gens très chics, vous savez?.. et, dans leur monde, ces choses-là sont acceptées... Vous allez donc l'inviter... Il est convenu encore que, si vous êtes disposé à marcher, vous implorerez le cotillon et que, si vous plaisez, on l'accordera... soyez éloquent... la jeune fille tient à épouser un homme supérieur... Allons... Est-ce compris?...

LE VICOMTE. — Parfaitement! que je vous remercie de toutes vos bontés...

LA DOUAIRIÈRE. — Ne me remerciez pas... je suis si contente de saisir l'occasion de faire des heureux...

LE VICOMTE, *à part.* — Et de réaliser un petit bénef...

LA DOUAIRIÈRE. — Alors, je pars, je suis très fatiguée, moi, mon cher enfant.

LE VICOMTE, *la reconduisant.* — Permettez-moi de vous accompagner...

II

Une heure plus tard.

Le vicomte faisant danser la demoiselle en rose crevette.

LE VICOMTE. — C'est à nous de faire la figure, mademoiselle...

LA DEMOISELLE, *bêtement et sans bouger.* — Oui, monsieur.

LE VICOMTE, *la poussant.* — A vous, mademoiselle?... (*La regardant partir.*) Quelle moule!... et quel paquet!... Ah! ils sont nécessaires, les 1,500,000 francs de dot!... rudement nécessaires!...

LA DEMOISELLE, *revenant.* — Comme le par-

quet est glissant. Ne trouvez-vous pas, monsieur?...

LE VICOMTE. — Très glissant... excessivement glissant... oui, mademoiselle... et quand un parquet est glissant... (*A part.*) Elle me paralyse... Je ne sais plus ce que je dis... (*Haut.*) Aimez-vous beaucoup la danse, mademoiselle?

LA DEMOISELLE. — Non, monsieur... c'est-à-dire... si... je l'aime, quand je danse avec mon cousin Henry...

LE VICOMTE. — Ah!...

LA DEMOISELLE. — Et vous, monsieur, l'aimez-vous?

LE VICOMTE. — Votre cousin Henry?...

LA DEMOISELLE. — Mais non... le... la danse...

LE VICOMTE. — Passionnément... c'est un plaisir charmant... qui parle à l'imagination... (*A part.*) Soyons lyrique, puisqu'elle aime ça... (*Reprenant.*) à l'imagination et aux sens... (*A part.*) « Sens » est peut-être un peu vif... (*Haut.*) La valse surtout!...

LA DEMOISELLE. — Moi, monsieur, on me défend de valser...

LE VICOMTE, *à part.* — Pristi ! c'est pourtant sans danger !... (*Haut.*) Ah !... par principes sans doute ?... madame votre mère défend que...

LA DEMOISELLE. — Non, monsieur... c'est le médecin... parce que ça me fait saigner du nez... de valser longtemps de suite... car je danse le cotillon...

LE VICOMTE, *à part.* — Une invite; il faut s'exécuter ! Sac à papier !... c'est dur ! Enfin... allons-y ! (*Haut.*) Mademoiselle, puisque vous dansez le cotillon, voulez-vous me l'accorder ?

LA DEMOISELLE, *rougissant de plaisir.* — Oh ! je veux bien, monsieur...

LE VICOMTE, *à part.* — Il paraît que je plais... (*Il soupire.*) Enfin ! tant mieux !... je suis là pour ça ! (*Il la regarde.*) Elle est affreuse... affreuse ! mais il n'y a pas à dire, mon bel ami... il faut marcher !... quinze cent mille francs de dot ! ! ! il me semble que tout le monde me regarde avec étonnement... Cette jeune fille doit être connue comme héritière... Ah ! tout cela est désagréable à avaler !

LA DEMOISELLE, *qui paraît ravie.* — Oh ! que

je suis contente d'être venue au bal ici ce soir !...

LE VICOMTE. — Vous vous amusez ?

LA DEMOISELLE. — Oh ! oui ! c'est beau, un bal !...

LE VICOMTE, *à part.* — Allons, la lyre !... (*Haut.*) Oui, c'est beau, ces harmonieux accords qui montent au milieu du silence de la nuit, rendant encore sa majesté plus saisissante !... Et ces fleurs... ces plantes...

LA DEMOISELLE. — Et les rafraîchissements ?...

LE VICOMTE, *étonné.* — Oui !... il y a aussi ça.... (*A part.*) C'est bizarre !... elle ne me fait pas l'effet d'apprécier mes frais d'imagination. — Aimez-vous la lecture, mademoiselle ?

LA DEMOISELLE. — Oh ! oui !...

LE VICOMTE. — Avez-vous un poète préféré ? Est-ce le naïf La Fontaine, le grand Corneille, le doux Lamartine, le...

LA DEMOISELLE. — Je ne sais pas, monsieur...

AU COTILLON

LE VICOMTE, *à part.* — Il paraît que j'ai plu aussi aux parents, puisqu'on me donne le cotillon... Épouvantables, les parents!... Le père a l'air d'un commissionnaire, et la mère d'une ouvreuse d'huîtres... Enfin!... Il faut passer par là-dessus... Jacques et André me regardent avec stupeur... Ils se demandent pourquoi je m'accouple ainsi avec acharnement à ce laideron...

LA DEMOISELLE, *à part, faisant bouffer sa robe.* — Bien aimable, ce monsieur!... C'est le premier cotillon que je danse cette année. Je ne sais pas pourquoi, mais on ne m'invite jamais... Je ne me rappelle même plus les figures.

LE VICOMTE. — Êtes-vous bien placée, mademoiselle? je crains que le vent de cette porte.

LA DEMOISELLE. — Oh! oui, monsieur, à merveille!... Je ne crains pas le vent...

LE VICOMTE, *vexé, à part.* — Je le crains, moi!... mais, naturellement, personne ne se dé-

range pour les paquets et on est affreusement mal placé... (*Haut.*) A nous, mademoiselle... Voulez-vous prendre cinq danseurs, s'il vous plaît...

La demoiselle se lève et va prendre des danseuses.

LE VICOMTE, *qui revient aussi avec des danseuses.* — Mais non, mademoiselle, mais non... (*Faisant des excuses aux danseuses.*) Je vous prie de pardonner cette confusion... (*A la demoiselle.*) Veuillez prendre cinq danseurs, s'il vous plaît.

LA DEMOISELLE, *en ramenant triomphalement sept.* — Voilà!...

LE CONDUCTEUR DU COTILLON. — Il y en a deux de trop!... (*La demoiselle tournaille au milieu du salon, traînant toujours ses danseurs derrière elle.*) Pardon!... mais il y a dix minutes que ça dure; si mademoiselle veut bien laisser cette figure... elle fera la suivante...

LA DEMOISELLE, *prête à pleurer.* — Mais... mais...

LE VICOMTE, *intervenant.* — Continuez, je vous prie, mademoiselle... terminez la figure... (*A part.*) Il faut que je la protège, sans quoi...

La demoiselle continue à se tromper; le conducteur du cotillon frappe dans ses mains et met en train la figure du coussin; le vicomte s'entête à faire continuer l'autre; mots vifs d'abord, et grossiers ensuite; échange de cartes, tapage; le père de la demoiselle s'approche pour voir de quoi il s'agit...

LA DEMOISELLE, *pleurant.* — Papá... papa... c'est monsieur qui se bat pour moi...

LE PÈRE. — Pour toi?...

LE VICOMTE, *modeste.* — Une bêtise, monsieur... ne parlons pas de ça...

LE PÈRE. — Ah! monsieur le vicomte! C'est grand ce que vous faites là!...

LE VICOMTE, *s'éloignant pour aller conférer avec deux amis.* — Allons! l'affaire est dans le sac!...

Dans un coin reculé du fumoir; le vicomte; ses amis.

PREMIER AMI. — Ah! çà! qu'est-ce qui t'a pris?... C'est absurde!!

LE VICOMTE. — Peu vous importe... il a le choix des armes... il prend le pistolet, c'est son droit...

DEUXIÈME AMI. — C'est fou!... Risquer sa peau à propos d'un monstre pareil!...

LE VICOMTE, *négligemment*. — Mademoiselle Jolyçac n'est pas très jolie, mais elle a 1,500,000 fr. de dot et ça vaut bien...

PREMIER AMI. — Que vient faire ici le chiffre de la dot de mademoiselle Jolyçac?

LE VICOMTE. — Dame! puisque c'est pour ça que je l'épouse...

DEUXIÈME AMI, *stupéfait*. — Mais tu viens de nous dire que tu épousais l'autre...

LE VICOMTE. — Quelle autre?

PREMIER AMI. — Celle avec qui tu dansais...

LE VICOMTE. — Eh bien, mais... c'est elle?...

DEUXIÈME AMI. — Ça? mademoiselle Jolyçac! jamais de la vie, par exemple!... C'est moi qui ai dansé le cotillon avec elle...

LE VICOMTE, *atterré*. — C'était pas celle-là!

A L'AMÉRICAINE

I

A X...-sur-Mer. Sur la plage.

LE JOLI MARQUIS DE DOURGAR, grand, blond, cinquante mille livres de rente : prodigieusement chic.

UN DE SES AMIS. Chic aussi, mais très bon garçon.

L'AMI. — Tu diras tout ce que tu voudras, mais tu es occupé de miss Perkins.

LE MARQUIS. — Sans doute... Elle est ravissante, elle a un charme étrangement capiteux...

L'AMI. — Oui... mais pas de dot... j'ai été aux informations...

LE MARQUIS. — Ça, je l'aurais parié! Une fille tournée comme ça n'a pas besoin de dot...

L'AMI, *stupéfait.* — Comment, tu songerais à...

LE MARQUIS. — Pas à l'épouser, sois tranquille... Mais enfin, sans épouser, j'ai quelquefois passé d'agréables instants près des Américaines...

L'AMI. — Ou je me trompe fort, ou celle-ci est parfaitement honnête...

LE MARQUIS, *ricanant.* — Honnête! Décidément, tu seras toujours naïf, mon pauvre ami... Il y a deux jours que nous avons été présentés, n'est-ce pas? Eh bien, hier, en valsant, je l'ai serrée de près plus vigoureusement qu'il ne fallait...

L'AMI. — Et...?

LE MARQUIS. — Elle a donné dans la main immédiatement...

L'AMI. — En es-tu sûr?

LE MARQUIS. — O candeur!!! Tiens, veux-tu parier que ce soir je l'embrasse derrière une

porte, ou sur la terrasse, lorsqu'il fera nuit?... Que, demain matin, je lui fais faire un match au radeau, en la soutenant quand elle se fatiguera... et en costume de bain...

L'AMI. — Prends garde, tu t'emballes.

LE MARQUIS. — Pas le moins du monde; c'est elle qui s'emballera... (*Continuant.*) Qu'après demain, j'attaque les questions sérieuses...

L'AMI. — Déjà!...

LE MARQUIS. — Parbleu! peut-être trouvera-t-elle même que je suis trop long à me décider...

L'AMI. — La voilà! elle va se baigner...

LE MARQUIS. — Quand elle sera entrée dans sa cabine, nous descendrons nous asseoir au bord de l'eau...

Ils quittent leurs chaises et vont s'allonger sur le sable à l'entrée du bain, juste dans la direction de la cabine de miss Perkins. Le marquis choisit une pose heureuse, qui fasse bien valoir ses nombreux avantages et se met à fumer d'un air indifférent. Au bout de quelques minutes, miss Perkins sort de sa cabine et s'approche, suivie de sa mère.

L'AMI. — Ah ! la mère est là !...

LE MARQUIS. — Pas de chance; elle n'y est jamais ordinairement... Occupe-la...

L'AMI. — Merci !... Elle a des dents qui m'impressionnent, cette femme-là !... Non, vrai ! on n'a pas une profusion de dents comme ça !...

MISS LORY PERKINS, vingt-cinq ans. Svelte; merveilleusement faite; cheveux « auburn » soyeux et lourds ; grands yeux vert de mer, profil fin, carnation éblouissante, bouche enfantine, petites dents courtes et aiguës, d'un blanc éclatant, pieds et mains invraisemblables de petitesse, sourire moqueur.

MADAME PERKINS. Une girafe qui est devenue un éléphant.

A l'approche de ces dames, les deux jeunes gens se lèvent et saluent respectueusement.

LORY, *s'élançant vers eux.* — Ah ! bonjour !... comment va ?... Déjà levé, monsieur de Dourgar ?

LE MARQUIS. — Mais, mademoiselle, il est midi.

LORY, *riant.* — Je sais bien !... mais je croyais que vous dormiez jusqu'à deux heures !...

LE MARQUIS, *à demi-voix.* — Ne m'aviez-vous pas dit, hier soir, qu'à midi vous prendriez votre bain?

LORY, *riant toujours.* — Ah! ça! c'est pas mal trouvé! vous seriez bien aimable de m'ôter mon peignoir...

Elle se tourne, se fait enlever son peignoir par le marquis, et apparaît en costume de drap blanc à col marin, sans aucun ornement; pendant ce temps, l'ami cherche vainement à s'intéresser à la santé de madame Perkins, qui lui raconte qu'à la mer elle souffre toujours d'une névralgie intercostale; il louche tant qu'il peut sur la belle miss, qu'il trouve idéalement jolie.

LE MARQUIS, *tenant le peignoir.* — Êtes-vous assez belle, miss Lory! Je crois que je vous aime encore mieux ainsi, dans ce costume si simple... si...

LORY, *se regardant.* — Oh! pour simple, il 'est! Ça, c'est un fait. (*Enlevant brusquement la fleur qui est à la boutonnière du marquis et la piquant entre sa peau et son costume.*) Tenez! donnez-moi ça! ça va l'orner un peu, mon costume.

LE MARQUIS, *ravi.* — Oh!!!

Lory éclate de rire et entre dans l'eau.

Elle nage admirablement et s'éloigne beaucoup malgré les appels désespérés de madame Perkins, du marquis et même de l'ami. Enfin elle sort et, toute ruisselante, vient tendre ses épaules au marquis, afin qu'il lui remette le peignoir.

LE MARQUIS. — C'est très mal de vous éloigner ainsi, miss Lory, il peut vous arriver un accident...

LORY, *se drapant superbement dans son peignoir.* — Que non!... D'ailleurs, si je me noyais, ça occuperait la plage pendant un jour, et tout le monde serait enchanté, car les distractions sont rares!...

LE MARQUIS, *d'un ton de tendre reproche.* — Voulez-vous bien ne pas parler ainsi?... c'est affreux...

LORY. — Ne pleurez pas... Tenez, voilà pour vous consoler; je n'en ai plus besoin!

Elle retire la fleur trempée de sa poitrine, la jette au marquis et se sauve, suivie à grand'peine

par l'énorme madame Perkins, qui souffle et répète : « La folle... la folle !... »

LE MARQUIS, *séchant avec amour la fleur dans son mouchoir.* — Eh bien, qu'en dis-tu, bon naïf!

L'AMI.— C'est raide !

LE MARQUIS. — Bah ! ce soir tu en verras bien d'autres !

II

Le soir, au Casino, on fait de la musique. La respectable madame Perkins, étant fatiguée, a envoyé sa fille avec une amie, qui s'est empressée de la lâcher dès l'entrée, le voisinage de Lory étant très redoutable.

LORY. Robe de mousseline de soie blanche. Ceinture bébé en moire blanche. Chapeau Charles Ier, surmonté d'une mouette, les ailes déployées, posée sur une botte de roses jaunes naturelles.

LE MARQUIS. Assis immédiatement derrière elle, faisant, lorsqu'il lui parle, voler les petits cheveux de la nuque.

L'AMI. Assis à côté du marquis.

LE MARQUIS. — Est-ce qu'on ne va pas danser?... Ils nous ennuient avec leur bête de musique...

LORY, *écoutant, les yeux à demi fermés.* — Vous, peut-être, mais moi pas... Il faut être enragé pour avoir envie de danser par cette chaleur.

LE MARQUIS. — Je n'ai pas envie de danser...

LORY. — Eh bien, alors?

LE MARQUIS, *se rapprochant et faisant voler violemment les petits cheveux.* — Mais j'ai hâte de vous tenir entre mes bras...

Il baisse encore la voix.

L'AMI, *à part.* — Je crois que je les gêne...

Il se lève et file discrètement. Lory et le marquis restent assez éloignés des autres groupes.

LORY, *gaiement.* — Alors, vous éprouvez un plaisir quelconque à me tenir dans vos bras?

LE MARQUIS. — Vous le demandez! mais ça me rend fou... ça me... et vous?...

LORY. — Moi?... Mais je ne vous tiens pas dans mes bras, moi...

LE MARQUIS. — Eh! vous savez fort bien ce que je veux dire...

LORY, *riant.* — Non... Je ne comprends rien à demi-mot... C'est bon pour les Françaises, ça !.. moi, j'ai besoin qu'on m'explique...

LE MARQUIS, *la dévorant des yeux.* — Eh bien, je veux savoir si, lorsque votre corps souple s'abandonne à mon étreinte, vous éprouvez une sensation semblable à celle que j'éprouve...

LORY. — Je ne sais pas ce que vous éprouvez... définissez la sensation, alors je vous répondrai... peut-être...

LE MARQUIS. — Que je... mais...

L'AMI, *debout sur le balcon, les observant.* — Il s'emballe... Je comprends du reste ça, car elle est adorable, cette Lory!...

LORY. — Vous êtes embarrassé pour si peu... Il me semble que si, moi, j'éprouvais une impression vraie, je saurais la dépeindre facilement... Je ne sais ce que j'ai dans mon soulier... ce doit être du sable... ou un caillou... Ça me fait un mal?...

LE MARQUIS. — Regardez ce que c'est?

LORY, *étendant son pied.* — Regardez vous-même, voulez-vous?...

LE MARQUIS, *ôtant le soulier.* — Il n'y a pas la moindre des choses... (*Prenant le pied de Lory et le conservant dans sa main*). Lory... Lory...

LORY, *simplement.* — Vous dites?

LE MARQUIS, *très impressionné.* — Rien... rien... (*A part, voyant que tout le monde les regarde*). Non!... on ne se compromet pas ainsi sans en avoir une grande habitude; cette jeune personne élève le flirtage à la hauteur d'un art... et je peux aller de l'avant... (*Haut.*) Vous voyez bien que je ne sais plus ce que je dis... je suis bouleversé, affolé... Lory! venez un instant sur la terrasse?...

LORY, *le regardant.* — Pourquoi ça?

LE MARQUIS. — Mais pour... pour prendre l'air... on étouffe ici...

LORY. — Ah!... non... je ne veux pas...

LE MARQUIS, *suppliant.* — Oh!... et pourquoi ne voulez-vous pas?...

LORY, *tranquillement.* — Parce que je ne veux pas qu'on m'embrasse... C'est pour m'embrasser, n'est-ce pas?...

LE MARQUIS, *déconcerté.* — Mais...

LORY. — Si vous croyez que je n'avais pas deviné...

LE MARQUIS. — Au moins, accordez-moi cette valse qu'on vient d'annoncer...

LORY. — Oh! ça, je veux bien!...

Ils se mettent à valser.

LE MARQUIS, *la serrant passionnément.* — M'aimez-vous un peu, Lory...

LORY. — Moi? pas du tout...

LE MARQUIS, *désappointé, à part.* — Poseuse, va! (*Haut.*) Mais, pourtant, vous ne fuyez pas ma présence...

LORY. — Je la recherche même...

LE MARQUIS. — Alors, c'est que je vous amuse?

LORY. — Non plus... Mais je vous trouve très chic...

Le marquis se rengorge involontairement; aucun compliment ne peut lui faire plus de plaisir que celui-là.

LORY, *regardant par les portes qui ouvrent sur le balcon.* — Ah! on tire un feu d'artifice sur la plage!

LE MARQUIS. — Oui... Voulez-vous voir?...

LORY. — Volontiers.

Ils se dirigent vers la porte où est posté l'ami; au moment où ils arrivent dans l'ombre, le marquis s'incline brusquement vers Lory et l'embrasse; elle se recule, lui donne un soufflet sonore, quitte son bras et le laisse ahuri, planté au milieu du balcon.

L'AMI, *s'avançant.* — Eh! dis donc, je crois que j'avais raison, et que mes pronostics valaient bien les tiens ?

LE MARQUIS, *méprisant.* — Ça ! c'est une fille qui veut se marier; voilà tout !...

L'AMI. — C'est possible... En ce cas, tant pis pour toi !

LE MARQUIS. — Parce que ?...

L'AMI. — Parce que tu y viendras... Tu es féru, absolument féru, mon ami...

LE MARQUIS, *riant.* — Ah bien ! tu ne me connais guère...

L'AMI. — Je te connais fort bien, au contraire... Jamais tu n'as rencontré de résistance absolue; chacune s'est empressée de céder à tes caprices...

LE MARQUIS. — Et miss Lory Perkins, qui, en petite commerçante habile, veut se ménager un acte d'association en règle, fera comme les autres et sera très heureuse, à un moment donné, d'accepter ce que je voudrai bien lui donner...

L'AMI. — Prends garde!...

LE MARQUIS. — A quoi ?... Tu crois que je ne les connais pas, ces jolies misses et leurs menées matrimoniales? Tu me supposes assez naïf pour être pris à ces comédies-là?... On cherche à se faire épouser d'abord, et, quand cela ne réussit pas, on se console en se laissant aimer... Celle-ci est pire encore que les autres; elle m'aguiche, m'énerve, me met hors des gonds avec tous ses manèges amoureux, puis, quand je me lance, m'arrête d'un soufflet...

L'AMI, *riant.* — Bien appliqué, ma foi !...

LE MARQUIS, *vexé.* — C'est excessivement drôle ! et si pareille chose t'arrivait, tu serais certainement enchanté...

L'AMI. — Pareille chose m'est arrivée, mon cher !... Je ne suis pas l'irrésistible marquis de

Dourgar, moi !... Je suis exposé à ces petits accidents-là... Qu'est-ce que tu regardes ?

LE MARQUIS, *crispé.* — Elle, parbleu ! La voilà qui passe au bras de Pondor !...

L'AMI, *lui frappant sur l'épaule.* — Si tu m'en crois, tu soigneras ça... c'est sérieux

III

Dans l'eau, au bain mixte.

LE MARQUIS, *à Lory qui fait la planche.* — Laissez-moi vous soutenir...

LORY. — Non, merci... Je ne suis pas fatiguée...

LE MARQUIS. — Vous êtes vraiment méchante pour moi... vous me rendez si malheureux !

LORY, *moqueuse.* — Oh ! vraiment ! si malheureux que ça ?...

LE MARQUIS, *la voix tremblante.* — C'est vrai, allez ! Quand je vous vois flirter avec Pondor. Oh ! se voir préférer Pondor !!!

LORY. — Je ne vous préfère pas Pondor...

LE MARQUIS, *anxieux.* — Il n'y a ici, en ce

moment, personne que vous me préfériez ?...

LORY. — Il n'y a ici (*Appuyant.*), « *en ce moment,* » personne que je vous préfère...

LE MARQUIS. — Pourquoi donc, alors, ne voulez-vous pas vous laisser aimer ?...

LORY. — Mais je n'empêche pas que l'on m'aime, je pense ?...

LE MARQUIS. — Comment ?...

LORY, *gouailleuse.* — Ah ! si vous appelez aimer, embrasser... toucher... et le reste... Alors non, vous avez raison, je ne veux pas me laisser aimer... Nous autres, voyez-vous, nous sommes tout le contraire de vos compatriotes; vos jeunes filles n'accordent rien avant le mariage et offrent tout après; nous, nous laissons prendre, avant, bien des petites privautés, mais nous réservons exclusivement au mari ce qui ne doit appartenir qu'à lui... Je ne juge pas, je constate... Je flirterai avec vous, parce que cela m'amuse; mais vous n'obtiendrez pas autre chose... parce que autre chose est destiné à celui qui m'épousera...

Elle fait demi-tour et s'éloigne en nageant rapi-

dement. Le marquis essaye de la suivre, mais il est vite forcé d'y renoncer.

LE MARQUIS, *seul, assis mélancoliquement sur le radeau.* — Ouf! je suis éreinté, moi !... Ah ! elle a abordé carrément la question !... Elle veut se faire épouser à tout prix... et me voilà assez abruti pour faire cette folie !... c'est absurde !... Ah ! le démon !... sont-elles assez calculatrices, assez mercantiles, ces Américaines de malheur !... Allons, le sort en est jeté ! j'épouse une fille sans le sou !... Elle vise ma fortune !... Enfin !... s'il faut en passer par là !... mais comme elle me payera ça, quand je ne l'aimerai plus !...

IV

Le beau marquis de Dourgar rentre à l'hôtel et écrit :

« Mademoiselle,

» Je vous aime comme un fou et vous me désespérez ; vous me désespérez d'autant plus que votre manière d'être avec moi et votre laisser aller, si charmant lorsque nous sommes ensemble, me permettaient d'espérer moins de rigueur.

» Vous m'avez dit tout à l'heure, que vous réserviez tout ce que je vous demande pour celui qui sera votre mari ; voulez-vous permettre que je sois celui-là?

» DOURGAR. »

Deux heures plus tard, le marquis et son ami se promènent sur la terrasse de l'hôtel. Le marquis est stupéfait de n'avoir pas encore de réponse. Il espérait plus d'empressement; il s'attendait même à un certain enthousiasme, car, jusqu'à ce jour, l'adroite miss Perkins n'avait pas dû compter que son entreprise tournerait aussi bien! Enfin son valet de chambre s'avance, portant une lettre. Le marquis s'en empare et l'ouvre fiévreusement :

« Monsieur,

» Je vous remercie mille fois, mais je n'ai nulle envie de vous épouser. Je suis fiancée à M. Charlie Frenett, en ce moment aux Indes. Dès son retour, je l'épouserai.

» Vraiment, vous autres Français, vous ne doutez de rien, et vous vous imaginez qu'on ne vous refuse ce que vous demandez, que parce qu'on veut obtenir davantage.

» Cela m'amusait de flirter modérément avec vous; être remarquée du beau marquis de Dourgar

est un brevet de chic que j'étais bien aise de conquérir. Je regrette que vous ayez pris au sérieux ce qui n'était qu'un badinage, et que vous ayez vu un « manège » où il n'y avait qu'un amusement.

» LORY. »

LA FANFARE

Au bas de la terrasse du bord de l'eau, dans le massif du Sanglier : MADAME DE BONVOULOIR, en toilette tranquille, assise derrière un rempart de chaises.

— Je suis arrivée avant l'heure... Je croyais que c'était très loin... (*Elle regarde autour d'elle.*) C'est désert, dans tous les cas!... et frais aussi!... Brrr!... c'est humide, cet endroit!... solitaire, mais humide!... Enfin! pourvu que nous y soyons à l'abri des curieux et des indifférents, c'est l'important... En somme, l'endroit est bien choisi... Qui se douterait de cette solitude,

sous de pareils ombrages, à deux pas de la rue de la Paix!... Nous serons à merveille pour causer... Ce pauvre de Halbran!... il m'aime bien!... il est uniquement occupé de moi; il ne songe qu'à me faire plaisir, à m'amuser... Je crois que, pour l'instant, rien ne compte dans sa vie, excepté moi... Il m'a suppliée de lui parler, de l'entendre plutôt... et, ma foi, j'ai cédé!... Comment ne pas être touchée de cette adoration profonde qui me le livre tout entier et le fait s'absorber totalement en moi, oublieux de tout le reste?...

Elle continue à rêvasser; M. de Halbran la rejoint, et s'installe.

MONSIEUR DE HALBRAN. — Comment!... vous êtes arrivée avant moi?...

MADAME DE BONVOULOIR. — Je craignais de vous faire attendre...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Vous n'avez rencontré personne?...

MADAME DE BONVOULOIR. — Mais non... Pourquoi aurais-je rencontré quelqu'un?...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Dame!... c'est que cette place est très en vue...

MADAME DE BONVOULOIR. — En vue des nounous, des bonnes et des soldats... s'ils ne redoutent pas les rhumatismes !...

MONSIEUR DE HALBRAN. — D'ordinaire, c'est ainsi... vous avez raison... mais en ce moment, l'exposition des chiens attire tant de monde dans le jardin...

MADAME DE BONVOULOIR. — C'est vrai !... nous n'avons pas pensé à cela... Nous risquons de rencontrer quelqu'un ?...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Parbleu !... c'est ce qui m'est arrivé en venant... ça m'a même retardé... Je suis tombé sur cette brute de Saint-Leu qui ne voulait plus me lâcher... Après lui, je n'ai pu éviter madame de Tymoray, qui m'a regardé me diriger de ce côté d'un air soupçonneux...

MADAME DE BONVOULOIR. — C'est ennuyeux, mais ne songeons pas à cela.

MONSIEUR DE HALBRAN, *tendrement*. — Vous avez raison... je suis idiot !... Si vous saviez comme je vous suis reconnaissant de m'accorder cet instant, à moi... à moi seul...

MADAME DE BONVOULOIR, *tendrement aussi.* — Vous êtes heureux?...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Pas autant que si vous aviez consenti à... ce que je vous demandais...

MADAME DE BONVOULOIR. — A aller chez vous?... Mais, c'est fou!... ne sommes-nous pas bien ici ?...

MONSIEUR DE HALBRAN, *sans enthousiasme.* — Admirablement bien... Mais enfin... il me semble que mon petit rez-de-chaussée, avec les tentures et les volets bien clos, eût été plus frais...

MADAME DE BONVOULOIR, *frissonnant.* — Plus frais, c'est difficile!...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Plus confortable, du moins, que le massif du Sanglier... nous y eussions été tranquilles...

MADAME DE BONVOULOIR. — Est-ce que nous ne sommes pas tranquilles ici?...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Voudriez-vous tourner votre chaise dans une autre direction? L'exposition des chiens est par là... C'est le côté de l'entrée et...

MADAME DE BONVOULOIR. — Il faut pourtant que j'aille à cette exposition... Est-ce que vous n'avez pas envie de voir ça, vous?...

MONSIEUR DE HALBRAN, *amer*. — Moi? penser, en ce moment, à visiter l'exposition des chiens!!!...

MADAME DE BONVOULOIR. — Vous êtes un grand chasseur, pourtant...

MONSIEUR DE HALBRAN. — C'est vrai!... Je l'étais... mais vous avez rayé de mon esprit tout ce qui n'est pas vous!... m'aimez-vous un peu, dites?...

MADAME DE BONVOULOIR. — Dame! il me semble que je vous en donne la preuve!...

MONSIEUR DE HALBRAN, *étonné de bonne foi*. — En quoi faisant?...

MADAME DE BONVOULOIR. — En quoi faisant? Vous êtes tout bonnement magnifique!... Pensez-vous que je serais ici... me compromettant avec vous, si je ne vous aimais pas...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Ah!... Si vous considérez une promenade au pied du Sanglier comme une preuve d'amour...

MADAME DE BONVOULOIR. — Mais oui...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Eh bien! j'aimerais mieux autre chose! vous ne voyez donc pas à quel point je suis féru de vous!... vous seule occupez mes pensées; je ne vis plus que pour vous, et non seulement vous remplissez le présent et l'avenir, mais encore vous avez effacé jusqu'aux moindres souvenirs du passé... mes relations préférées, mes goûts favoris, tout est tombé dans l'oubli, l'oubli noir et éternel...

MADAME DE BONVOULOIR, *riant.* — Là... là... Ne vous agitez pas tant, vous devenez lyrique...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Ah! c'est que je sais aimer, moi!... sans restrictions... sans:::

On entend un bruit éclatant.

MADAME DE BONVOULOIR, *sautant en l'air.* — — Ah! grand Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?..

MONSIEUR DE HALBRAN, — Ça?... c'est une fanfare! Une odieuse fanfare! qui vient nous troubler, car sans cela... elle est très bien exécutée cette fanfare! c'est la *Dampierre.*

MADAME DE BONVOULOIR, *agacée.* — C'est ennuyeux!... il n'y a pas moyen de s'entendre...

MONSIEUR DE HALBRAN, *l'œil en coulisse.* — Que si... Elle ne me gênera pas, allez ! moi, la fanfare !... Elle peut bien faire cent fois plus de bruit... sans parvenir à attirer mon attention... (*Il se penche amoureusement vers madame de Bonvouloir.*) Elle est concentrée sur vous, mon attention... sur vous seule... (*Écoutant.* Mâtin ! ils sonnent crânement bien, ces animaux-là !... Il y a une pureté de son très remarquable !...

MADAME DE BONVOULOIR, *étonnée.* — Ah ! ! !

MONSIEUR DE HALBRAN. — Ah ! mais, c'est que ce n'est pas facile d'amener ces sons-là !... on croit comme ça qu'il n'y a qu'à souffler dans le trou... Eh bien, pas du tout !... d'abord, il ne faut pas souffler, il faut faire le contraire...

MADAME DE BONVOULOIR. — Le contraire ! le contraire de souffler ?...

MONSIEUR DE HALBRAN, *suivant son idée.* — Oui... il faut creuser les joues et non les gonfler... mais ne nous occupons pas de la fanfare... Parlons de vous... (*Très tendrement.*) Me permettez-vous de dire « *de nous ?...* »

MADAME DE BONVOULOIR, *avec abandon.* — Je vous le permets...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Vous êtes adorablement bonne... Moi, je ne suis pas un ange, mais je ne suis pas un méchant garçon... Vous verrez ça ! (*Écoutant.*) Positivement, elle commence à m'agacer aussi, cette diable de fanfare...

MADAME DE BONVOULOIR, *écoutant aussi.* — Ce n'est plus la même.

MONSIEUR DE HALBRAN. — Parbleu non !... c'est la *Brisée !*

MADAME DE BONVOULOIR. — Ah !... c'est la Brisée ?...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Oui... entendez-vous ?... (*Fredonnant.*) Tu... tu... tu... tu... tu... tu ? Il n'y a pas à dire, c'est enlevé... ah ! que cette fin est jolie ! Tu... tu... tu... tu... tu... tu...

Il traîne indéfiniment la voix sur le dernier son.

MADAME DE BONVOULOIR. — Vous la savez par cœur ?...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Si je la sais par

cœur... je crois bien que je la sais par cœur!... celle-là et les autres!... Je les sais toutes... la *Lur-Saluces*, la *Vague*, l'*Hallali*, la *Nemours*, la *Fleur-de-Lis*, la *Canteleu*, toutes enfin!...

MADAME DE BONVOULOIR. — C'est superbe!

MONSIEUR DE HALBRAN, *s'emballant*. — Ah! oui, c'est superbe!... mais c'est en forêt qu'il faut entendre ça... sous les vieux arbres moussus, tandis que les chevaux et les chiens piétinent sur les feuilles mortes... Ah!... je voudrais y être!... (*Mouvement de madame de Bonvouloir.*) Avec vous... car, sans vous, il n'est rien qui puisse m'intéresser... dites-moi que vous m'aimerez tout à fait... Non... c'est trop demander... mais que vous me permettrez de vous aimer... autrement qu'au pied du Sanglier. (*Il regarde la statue.*) Quelle bête de chasse ça ferait, un sanglier comme ça!... (*Il écoute de nouveau.*) Tenez!... ils sonnent la *Chantilly!*... Est-ce assez délicat, assez perlé?... Un homme capable de faire un solo pareil mériterait d'être payé son poids en or...

MADAME DE BONVOULOIR, *en riant*. — Avec son cheval?...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Ma foi oui!... Ça ne vous passionne pas ça?..

MADAME DE BONVOULOIR. — Mon Dieu, j'avoue que...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Moi, je trouve ça enlevant!.. Ça me rappelle des souvenirs bien lointains... Un jour, au son de cette fanfare, je faillis me tuer... mon cheval se cabra et me colla contre un chêne...

MADAME DE BONVOULOIR. — Charmant souvenir!...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Heureusement, mon dos fut protégé par ma trompe.

MADAME DE BONVOULOIR, *qui ne comprend pas.* — Quelle trompe?..

MONSIEUR DE HALBRAN. — Ma trompe de chasse; je n'eus rien, mais elle fut aplatie... ah! une vraie galette! on n'aurait pas pu y introduire un cheveu, après l'accident...

MADAME DE BONVOULOIR, *pour dire quelque chose.* — Vous avez dû avoir très peur en la voyant dans cet état?..

MONSIEUR DE HALBRAN. — Mais non... le plus

drôle c'est que je ne m'en doutais pas... J'avais très bien senti le choc, mais, sans en prévoir le résultat... je ne m'en suis aperçu qu'à l'arrivée de Malchanceu au rendez-vous... J'ai voulu prendre ma trompe pour lui sonner la *Dix-cors eunement*... Vous croyez peut-être qu'il aimait cette fanfare?

MADAME DE BONVOULOIR. — ...

MONSIEUR DE HALBRAN, *continuant.* — Non! mais nous avions pris l'habitude de lui faire une entrée sur cet air-là... qui s'adaptait admirablement à sa... situation conjugale...

MADAME DE BONVOULOIR. — Oh!!!

MONSIEUR DE HALBRAN. — Sa femme était ravissante et pas si ravissante que vous, pourtant... Et dame! il lui arrivait ce qui arrive à tous les maris qui ont des femmes ravissantes. C'est leur faute aussi; je ne vois pas pourquoi on les plaint... Ils n'ont qu'à épouser des femmes laides s'ils les veulent pour eux tout seuls... et encore... on ne peut jamais répondre de rien... Il ne voyait du reste, là-dedans, aucune allusion personnelle... C'est un excellent homme... qui a de bien

belles chasses... et une meute donc!... de beaux chiens, feu et noirs, tellement pareils qu'on ne les distingue pas les uns des autres; avec des bajoues pendantes, et coiffés!.. des oreilles qui ont l'air d'un nœud alsacien en satin noir!.. Ils sont exposés cette année!.. Saint-Leu vient de me le dire... ils auront certainement quelque chose!.. c'est admirable, des bêtes comme ça!...

MADAME DE BONVOULOIR. — Vous aimez beaucoup la chasse?

MONSIEUR DE HALBRAN, *s'oubliant complètement.* — Si je l'aime? Mais c'est ce que j'aime le plus au monde!... Pour être vrai, je n'aime même que ça!... (*Cherchant à se rattraper.*) Du moins, je n'aimais que ça... autrefois... avant de vous connaître... (*Sentimental.*) Mais depuis!... hélas... depuis, je ne rêve qu'à vous... vous seule m'absorbez... votre image s'impose à moi, écartant toutes les autres... Je renie tout, je trahis tout... oui, même la chasse!... Et pourtant, c'est si beau, la chasse!... C'est entraînant, empoignant... la chasse au cerf, surtout!... Un grand cerf qui détale bien... ça a un cou... et un œil...

MADAME DE BONVOULOIR, *riant.* — Et des jambes?

MONSIEUR DE HALBRAN. — Et des jambes! C'est-à-dire qu'il n'y a pas de jambes de femmes comparables à celles-là!...

MADAME DE BONVOULOIR, *riant toujours.* — C'est un autre genre...

MONSIEUR DE HALBRAN. — Avons-nous fait de belles chasses, ces trois dernières années!... Nous n'avons été que cinq fois sans prendre... Par exemple, nous faisions de rudes trottes, et, à la dernière saison, j'avais un cheval si atrocement dur que le soir, j'étais anéanti... Je m'endormais presque en dînant... J'avais beau lutter, le sommeil m'envahissait insensiblement, malgré les efforts de mes voisines, qui voulaient causer... Les femmes, il faut toujours que ça jabotte... à table surtout... C'est même bien embêtant...

MADAME DE BONVOULOIR. — Bah!!!

MONSIEUR DE HALBRAN. — Je voudrais vous y voir; si vous aviez fait dix lieues sur un cheval dur, à croire qu'on est empalé chaque fois qu'on

retombe sur la selle, vous m'en diriez des nouvelles! (*A part, s'apercevant que madame de Bonvouloir le regarde avec étonnement.*) Quel fichu maladroit je fais!... Je m'emballe à propos de la chasse... quand il s'agirait d'un tout autre emballement?... Il s'agit pourtant d'être éloquent... c'est mon premier rendez-vous... et d'un premier rendez-vous, même platonique, dépend toujours le succès... C'est, du reste, stupide... les rendez-vous platoniques... au pied d'un Sanglier qui vous rappelle la chasse, et au milieu de ces fanfares qui... (*Il dresse l'oreille malgré lui.*) Ah!!! écoutez!!! c'est la *Paimpont!*... elle est jolie aussi, celle-là!... Cristi!... ils ont un rude souffle!... Je n'ai jamais pu obtenir un son pareil, moi! et Dieu sait pourtant si j'ai travaillé... Mais voilà, bien jouer de la trompe, c'est comme bien jouer au billard, c'est un talent de voyou... C'est égal, je donnerais quelque chose pour les voir de près, ces abrutis-là...

MADAME DE BONVOULOIR. — Eh bien, donnez deux francs, et allez les entendre... d'aussi près que vous voudrez...

MONSIEUR DE HALBRAN, *revenant à lui.* — Mais... je vous jure...

MADAME DE BONVOULOIR. — Ne jurez pas... vous serez beaucoup plus... à votre affaire, à l'exposition des chiens, qu'ici... La chasse vous rend bien plus éloquent que l'amour... ne vous en défendez donc pas... nous étions partis sur une fausse piste... ces pauvres chiens ont relevé le défaut en nous remettant dans la bonne voie...

FIN

TABLE

	Pages.
UN HOMME DÉLICAT	1
LE MAIL DES DAMIETTE	15
RÉUNION DU COMITÉ	33
CHRYSALIDE ET PAPILLON	57
MADGYAR	85
UNE VISITE ENNUYEUSE	101
LE MARIAGE DE DIANE	121
CES BONS NORMANDS	147
LEQUEL ?	161
SUAVITÉ	183
LE CHOIX D'UN COSTUME	197
ANIMAUX GRAS	223
LE PORTRAIT	243
LA PLUIE	267
HÉSITATION	287
C'ÉTAIT PAS CELLE-LA	303
A L'AMÉRICAINE	319
LA FANFARE	341

Paris. — Imp. H.-M. DUVAL, 17, rue de l'Échiquier